


BIBL. NAZ.
Vitt. Emanuele III
II
SUPPL.
PALATINA
B
18
NAPOLI



MÉLANGES

TIRÉS D'UNE GRANDE

BIBLIOTHEQUE.



DE
LA LECTURE
DES
LIVRES FRANCOIS.

ROMANS du seizieme siecle.

SECTION XVII.



A PARIS,

Chez MOUTARD, Imprimeur-Libraire de la REINE, de MADAME, & de Madame la Comtesse D'ARTOIS, rue des Mathurins, Hôtel de Cluny.

M. DCC. LXXXI.

Avec Approbation & Privilége du Roi.

AVERTISSEMENT.

P*LUSIEURS de nos Souſcripteurs & des Lecteurs des* Mélanges tirés d'une grande Bibliotheque, *paroiſſant embarraſſés de ſavoir ce que contiennent les Volumes de ce Recueil qui ont déjà été publiés, & particuliérement ceux de* la Lecture des Livres François, *pour leſquels il a été ouvert une ſouſcription au mois de Juillet dernier, en voici une note exacte.*

MÉLANGES tirés d'une grande Bibliotheque.

PREMIER VOLUME. A.

BIBLIOTHEQUE Hiſtorique à l'uſage des Dames, ſuivie d'un extrait de la Conquête de Conſtantinople, par Geoffroi de Villehardouin, & de celui de la Vie de S. Louis, par le Sire de Joinville.

II. VOL. B.

MANUEL des Châteaux, ou Lettres contenant des conſeils pour former une Bibliotheque Romaneſque, pour diriger une Comédie de ſociété, & pour diverſifier les plaiſirs d'un ſallon.

III. VOL. C.

PRÉCIS d'une Hiſtoire générale de la vie privée des François, dans tous les temps & dans toutes les Provinces de la Monarchie.

IV. VOL. D.

Tome premier de la Lecture des Livres François, conſidérée comme amuſement. Premiere Partie.

LIVRES des treizieme, quatorzieme & quinzieme ſiecles.

V. Vol. E.

Tome II de la Lecture des Livres François.
Seconde Partie.

Suite des Livres du quinzieme siecle.

VI. Vol. F.

Tome III de la Lecture des Livres François.
Troisieme Partie.

Fin des Ouvrages du quinzieme siecle.

VII. Vol. G.

Tome IV de la Lecture des Livres François.
Quatrieme Partie.

Poésies du seizieme siecle.

VIII. Vol. H.

Tome V de la Lecture des Livres François.
Cinquieme Partie.

Romans du seizieme siecle.
Section I.
Section II.

IX. Vol. I.

Tome VI de la Lecture des Livres François.
Sixieme Partie.

Livres de Théologie & de Jurisprudence du seizieme siecle.

X. Vol. K.

Tome VII de la Lecture des Livres François.
Premiere suite de la cinquieme Partie.

Romans du seizieme siecle.
Section III.
Section IV.

XI. Vol. L.

Tome VIII de la Lecture des Livres François.
Septieme Partie.

Grandes Affaires & Plaidoyers du seizieme siecle.

XII. Vol. M.

Tome IX de la Lecture des Livres François.
Seconde suite de la cinquieme Partie.

Romans du seizieme siecle.
Section V.
Section VI.

XIII. Vol. N.

Tome X de la Lecture des Livres François.
Huitieme Partie.

Livres de Philosophie, Sciences & Arts du seizieme siecle.

XIV. Vol. O.

Tome XI de la Lecture des Livres François.
Troisieme suite de la cinquieme Partie.

Romans du seizieme siecle.
Section VII.
Section VIII.

XV. Vol. P.

Tome XII de la Lecture des Livres François.
Suite de la huitieme Partie.

Livres de Philosophie, Sciences & Arts du seizieme siecle.

XVI. Vol. Q.

Tome XIII de la Lecture des Livres François.
Quatrieme suite de la cinquieme Partie.

Romans du seizieme siecle.
Section IX.
Section X.

XVII. Vol. R.

Tome XIV de la Lecture des Livres François.
Neuvieme Partie.

Livres de Politique du seizieme siecle.

XVIII. Vol. S.

Tome XV de la Lecture des Livres François.
Cinquieme suite de la cinquieme Partie.

Romans du seizieme siecle.

Section XI.
Section XII.

XIX. Vol. T.

Tome XVI de la Lecture des Livres François.
Dixieme Partie.

Livres de Grammaire & de Rhétorique du seizieme siecle.

XX. Vol. V.

Tome XVII de la Lecture des Livres François.
Sixieme suite de la cinquieme Partie.

Romans du seizieme siecle.

Section XIII.
Section XIV.

XXI. Vol. X.

Tome XVIII de la Lecture des Livres François.
Onzieme Partie.

Livres de Physique générale & particuliere du 16e siecle.

XXII. Vol. Y.

Romans du seizieme siecle.

Section XV.
Section XVI.

XXIII. Vol. Z.

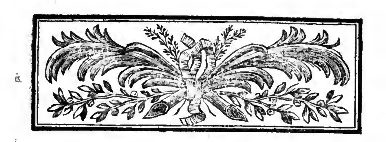
Suite des Livres de Physique & d'Histoire Naturelle du seizieme siecle.

XXIV. Vol. &.

Romans du seizieme siecle.

Section XVII.
Section XVIII.

Fin de l'Avertissement.



DE

LA LECTURE

DES

LIVRES FRANÇOIS.

AVENTURES DE FLORIDE.

PREMIERE PARTIE.

HISTOIRE Françoiſe, contenant divers événemens d'amour, de fortune & d'honneur, par Béroalde de Verville. (Rouen, 1595 & années ſuivantes, 5 vol. *in*-12. y compris la ſuite.)

APRÈS avoir commencé à extraire les Romans du fameux Auteur du *Moyen de parvenir*, j'en ai interrompu la ſuite pour donner l'extrait des

Œuvres de Rabelais : je reviens aujourd'hui à Béroalde de Verville, & je vais faire connoître un de ses plus grands Ouvrages formant cinq volumes, écrit d'un style obscur, en assez mauvaise prose, mêlée de plus mauvais vers, & sur-tout de Sonnets. Pour exposer la marche de cette Histoire de façon que l'on puisse y entendre quelque chose, il faut en séparer les épisodes; pour faire encore mieux, nous supprimerons celles de ces épisodes qui ne méritent pas d'être transcrites; l'Histoire principale même pourroit être traitée avec la même rigueur, s'il ne s'y trouvoit de temps en temps quelques situations qui pourront intéresser nos Lecteurs.

Béroalde a dédié cet Ouvrage à Madame Charlotte Adam, Dame de Valiere. Il place la scene en France, sans dire précisément dans quelle Province. Il suppose que les aventures sont arrivées dans des temps où la Chevalerie étoit fort à la mode; car il y est beaucoup question de tournois. Selon toute apparence, ce sont les amours de deux Gentilshommes du Berri, & de quelques Dames de cette Province; les noms des Châteaux de Glicere & de Calire sont également supposés.

Le Seigneur de Glicere, en mourant, laissa deux enfans, Léon & Floride, sous la conduite de leur mere Zélinde, Dame aussi sage que vertueuse. Elle s'appliqua à leur donner la plus excellente éducation, &, faisant tourner toutes ses leçons au profit de la vertu, elle ne négligea pas

de leur inſpirer le goût des talens agréables, dans leſquels ils firent les plus grands progrès. Le Château de Glicere étoit ſuperbe, vaſte, bien ſitué ; & lorſque Léon & Floride furent en âge d'en faire les honneurs, il devint le rendez-vous de tout ce qu'il y avoit de Gentilshommes & de Dames titrées dans la Province. Les Cavaliers y étoient reçus avec beaucoup de politeſſe & de diſtinction par la belle Floride ; mais aucun n'éprouvoit de préférence marquée de la part de cette Demoiſelle, qui cependant, en ſecret, regardoit d'un œil favorable le jeune & vaillant Faramond, Seigneur de Calire, lié intimement avec Léon ſon frere.

La jeune Nobleſſe de ce canton, vive, courageuſe, & alors oiſive, ne reſpiroit que l'amour & l'exercice des armes. Chaque beau jour de l'été on lui procuroit l'occaſion d'exercer ſa valeur dans quelque nouveau tournoi. Le Château de Glicere étoit ſouvent le théatre de ces brillans ſpectacles; Floride y diſtribuoit les prix, & c'étoit preſque toujours Faramond qui recevoit de ſa main le premier, dont il lui faiſoit hommage.

Aſſez près du Château de Glicere étoit celui de Bethzamets, qui appartenoit à

la ſage & ſavante Minerve. Cette Dame, encore plus recommandable par ſes vertus que par les agrémens qu'elle tenoit de la Nature, occupoit une place importante auprès de la Reine de France; mais lorſque ſon ſervice lui permettoit de s'abſenter de la Cour, elle paſſoit ſon temps dans ſes terres. Son Château étoit ouvert à tous les Arts; & l'on y trouvoit raſſemblées les raretés les plus remarquables; mais ce qui ſur-tout rendoit cette habitation vraiment célebre, c'étoit un Ordre inſtitué par la vertueuſe Minerve, & qu'elle conféroit aux Chevaliers, aux Dames, & aux Demoiſelles du canton. Pour être reçu dans cet Ordre, il falloit qu'un Chevalier eût été conſtamment courtois envers les Dames; qu'on ne pût lui reprocher de s'être abandonné ſur leur compte à la calomnie, ou même à la médiſance, & qu'il eût été conſtant dans ſes amours. Celui qui ſe préſentoit pour recevoir cet Ordre, ſe ſoumettoit à neuf ſemaines de noviciat, pendant leſquelles il devoit donner des preuves évidentes de ſa courtoiſie; car pour ce qui regardoit le courage, quel Chevalier lâche ou félon eût oſé demander la faveur d'être reçu dans une Com-

pagnie aussi respectable ! Les neuf semaines expirées, Minerve donnoit au Récipiendaire le collier de son Ordre & une bague, & elle envoyoit un pareil collier & une bague semblable à la Dame du Chevalier, qu'elle recevoit par cette simple cérémonie au nombre des Infantes ; c'est ainsi qu'on nommoit les Chevalieres de cet Ordre. La confiance intime qu'avoient dans la bonne Minerve toutes les Demoiselles du canton, étoit cause que cette Dame ne pouvoit se tromper sur les amours des Chevaliers, ni sur la maniere dont leurs hommages étoient reçus.

Ce fut à la Cour de France, & dans un tournoi où Faramond donna de grandes preuves de valeur, qu'il se fit connoître à Minerve. Ayant paru désirer d'entrer dans son Ordre, il y fut aussi-tôt agréé ; & comme le nouveau Chevalier lui confia son amour pour Floride, cette charmante Demoiselle reçut bientôt après le collier & la bague qui la déclaroient Infante ; mais elle en fit un secret, ne voulant pas divulguer ses sentimens pour Faramond.

Cependant ce Chevalier, désirant encore acquérir de la gloire, prit congé de Minerve, & partit pour la Bretagne, où la fleur de la Chevalerie Françoise étoit

appelée, pour prendre part aux fêtes militaires qui devoient s'y célébrer. En traversant la forêt d'Orléans, & rêvant à sa Dame, il apperçut un vieillard à la porte d'un hermitage; il s'approche avec politesse, & lui demande s'il est dans le chemin qui conduit en Bretagne. » Vous ne » pouvez vous tromper en suivant cette » route, lui dit l'Hermite; mais comme » vous êtes encore éloigné du but de » votre voyage, reposez-vous ici quelques » momens; acceptez des fruits & du lait, » seuls rafraîchissemens que je puis vous » offrir, & vous continuerez ensuite votre » voyage, afin de chercher les occasions » de vous rendre digne de votre Dame Floride. Ah Ciel! lui répondit Faramond » étonné, comment pouvez-vous savoir » le nom de ma Dame? Je sais, reprit » l'Hermite, d'où vous venez, & quelles » sont les raisons qui vous font voyager » du côté de la Bretagne; vous cherchez » à vous rendre de plus en plus digne » d'une Belle qui vous cache encore la » tendresse qu'elle a pour vous; mais soyez » sûr qu'elle répond à la vôtre.

» Cependant votre cœur aura encore à » subir plus d'une rude épreuve; mais je » m'intéresse à votre sort, & un jour vien-

» dra que vous bénirez le Ciel de la ren-
» contre que vous faites aujourd'hui : comp-
» tez ſur moi dans les circonſtances fâ-
» cheuſes où vous pouvez vous trouver «.
En finiſſant ces mots, l'Hermite diſparut, ſans qu'il fût poſſible à Faramond de découvrir où il étoit paſſé. Il viſita vainement la cabane ; elle ne renfermoit qu'un lit de mouſſe, & quelques uſtenſiles de terre. Les murs étoient couverts de ſentences, toutes à la louange de la vertu, & faites pour exciter le courage des Chevaliers. Faramond ſe reſſouvint alors qu'on lui avoit ſouvent dit que la fameuſe & bonne Fée Romande faiſoit ſa demeure dans la forêt d'Orléans, & que quelquefois les Lutins qui étoient à ſon ſervice, s'amuſoient ainſi avec les paſſans.

Etant arrivé à Hoarlan, Capitale de la Bretagne, où le Duc de ce pays tenoit ſa Cour, il apprit que le lendemain on devoit ouvrir un tournoi pour célébrer les noces de la Princeſſe Orgelie, fille du Duc des Bretons, avec le Duc d'Yorc. Il ne pouvoit trouver une plus belle occaſion de ſe ſignaler, puiſque ce que l'on comptoit alors de preux Chevaliers en France & en Angleterre, s'étoit rendu à

Hoarlan, dans le deſſein d'y faire preuves d'adreſſe & de courage. Il ſe préſenta le lendemain à la barriere, & ſe fit inſcrire ſous le nom du Chevalier Fortuné. Lorſque ſon tour vint d'entrer en lice, il eut pour adverſaire le brave Barlion d'Orival. Pendant ſix paſſes ils rompirent leurs lances l'une contre l'autre, ſans être déſarçonnés; ce que voyant les Juges du camp, ils envoyerent un Héraut aux combattans, pour leur ordonner de ceſſer une joûte qui ne pouvoit leur procurer plus de gloire qu'ils ne venoient d'en acquérir. Les deux Chevaliers obéirent. Le Duc de Bretagne les engagea à ſe nommer. Toute la Cour apprit leur nom avec plaiſir ; celui du Seigneur de Calire y avoit déjà fait du bruit; Barlion enchanté ſe jeta à ſon cou, & lui demanda ſon amitié. Depuis ce temps, ces deux Chevaliers devinrent amis inſéparables ; ils parcoururent enſemble différens Royaumes, & s'arrêterent une année entiere en Allemagne, dans la riche ville de Lubec, célebre alors par les fréquens tournois qui s'y donnoient.

Tandis que Faramond cherchoit ainſi des aventures, Floride & ſa mere Zélinde ſe trouvoient expoſées aux plus grands malheurs. Un Gentilhomme de leur canton,

nommé Arſide, étoit devenu amoureux de Floride, & ſe voyant rebuté, il conçut le plus horrible de tous les projets. Nous avons dit que Floride avoit un frere qui portoit le nom de Léon. Arſide ſe fait ami de ce jeune homme, & lui conſeille de ſe rendre à Paris, pour y recevoir l'Ordre de Chevalerie de la main de quelque Guerrier fameux par ſes exploits. Le jeune Ecuyer goûte cet avis; il en parle à ſa mere, qui, loin de le contrarier dans ce noble deſſein, y applaudit, & ordonne les apprêts de ce voyage, dont le ſuccès devoit lui ouvrir la carriere de l'honneur. Léon, à ſon départ, reçut les plus tendres careſſes de Zelinde, de Floride, & ſurtout d'Yolande, jeune Demoiſelle, que ſa mere & ſa ſœur affectionnoient, & qu'il avoit choiſie pour la Dame de ſes penſées. Arſide lui fit accroire qu'il ne pouvoit partir avec lui; mais il promit de le rejoindre inceſſamment, & le traître ne lui tint que trop bien parole. Au milieu de la ſeconde journée, Léon reçoit une lettre d'Arſide, qui l'engage à ſuivre ſans délai le conducteur qu'il lui envoie, ayant beſoin de ſon ſecours. Léon ne balance pas à ſuivre le Valet, après avoir donné ordre

à sa suite de l'attendre dans le lieu même où elle se trouve.

Arside vient à sa rencontre. Sous prétexte de lui parler avec sûreté, il l'entraîne dans le plus épais du taillis de la forêt, & là, il le perce de trois coups de poignard, & l'étend mort à ses pieds. Il n'avoit qu'un témoin de son crime, & pour en faire perdre les traces, il ne craignit pas d'en commettre un second. A peine Arside fut-il de retour à son Château, que ce malheureux témoin fut assassiné par la main de son Maître.

Les Domestiques de Léon l'attendirent jusqu'à la nuit, & ne le voyant point arriver, ils commencerent à s'inquiéter. Tant que dura l'obscurité, ils ne purent que pousser des cris, auxquels personne ne répondit. Enfin, le lendemain à la pointe du jour, ils se répandirent de tous côtés dans la forêt. Des traces de sang qu'ils apperçurent au pied d'un arbre, les fit frémir; ils les suivirent, & trouverent le corps de leur jeune Maître, qu'Arside avoit entraîné jusqu'à l'entrée du bois, pour laisser croire que des brigands avoient commis ce meurtre. Le désespoir des Domestiques fut extrême à la vue de ce cadavre. » Malheureux que nous sommes,

» s'écrierent-ils, il vivroit encore, ſi nous » ne l'avions pas imprudemment laiſſé » s'éloigner ! Nous ſommes coupables de » ſa mort «! Un vieux Valet, qui appartenoit à Léon depuis ſon enfance, fut tellement affligé de ſa perte, que laiſſant là ſes camarades, il s'enfuit dans la forêt, & à force de courir, il gagna celle des Ardennes. Il y vécut très-long-temps, pleurant toujours ſon cher Maître. Les Hiſtoires de ce temps font mention de lui ſous le nom de l'Hermite à la blanche chevelure. En effet, elle lui couvroit abſolument toutes les épaules. On dit qu'il trouva des ſecrets merveilleux, dont il faiſoit volontiers part aux Voyageurs, & ſur-tout aux Pélerins que le haſard amenoit près de ſon Hermitage.

Cependant les autres Domeſtiques reporterent au Château de Glicere le corps de Léon. On juge quelle fut la déſolation de Zélinde & de Floride à ce cruel ſpectacle ; elles s'abandonnerent à la plus vive douleur. Le traître Arſide ſe rendit auprès d'elles, & chercha à les conſoler en leur promettant qu'il découvriroit les auteurs de ce crime, & qu'il ne le laiſſeroit pas impuni ; mais le projet de ce méchant n'étoit encore qu'à demi exécuté.

Pour devenir possesseur de la Seigneurie de Glicere & de la main de Floride, il lui sembloit important de se défaire de Zélinde d'une maniere ignominieuse. Pour cet effet, il ose publiquement l'accuser d'avoir fait assassiner son fils, & il en donne pour preuve la fuite du vieux Domestique, qu'il prétend avoir été le complice de Zélinde, & l'assassin de Léon. Quoique cette accusation parût porter avec elle tous les caracteres de la fausseté, elle ne laissa pas de frapper les habitans de la Seigneurie de Glicere. Les Juges s'assemblerent, & firent garder à vue dans le Château, Zélinde, Floride, & la jeune Yolande dont Léon avoit été amoureux, & qui étoit la compagne & l'amie de Floride. Suivant les loix en vigueur dans ce siecle, Zélinde devoit choisir un Chevalier assez généreux pour soutenir son innocence, en livrant le combat à outrance à l'infame Arside. Ayant une année pour trouver ce vengeur, Floride se flattoit que son cher Faramond seroit de retour de ses voyages avant le temps expiré. Néanmoins, pleine de crainte pour les jours de sa mere, elle fit partir une de ses Demoiselles, avec ordre de parcourir toutes les Cours de l'Europe, & de rame-

ner Faramond à Glicere aussi-tôt qu'elle l'auroit trouvé.

Faramond étoit alors à Lubec avec son ami Barlion d'Orival ; l'on ne s'entretenoit que de la valeur des deux Etrangers. Un jour qu'ils sortoient vainqueurs d'un tournoi, Barlion dit à son ami, que c'étoit encore moins le désir de la gloire que l'envie de plaire à sa Dame, qui animoit son courage ; Faramond le pressa de s'expliquer, & de lui confier le nom de la Beauté qui le tenoit enchaîné. Barlion se fit peu prier, & lui nomma Floride. A ce nom, notre Héros pâlit ; mais renfermant son chagrin au dedans de lui-même, il lui avoua qu'aucun Chevalier ne pouvoit faire un plus digne choix.

Lorsque Faramond fut seul, il réfléchit sur l'imprudente confidence de son ami. » Quelle situation cruelle est la mienne, » s'écrioit-il dans l'excès de sa douleur ! » Décidé à disputer le cœur de Floride à » tous les Chevaliers du monde, il faut » que le seul qui se déclare mon rival, » soit le compagnon de mes exploits, » l'ami le plus tendre, celui pour lequel » je répandrois volontiers tout mon sang. » Et je verserois le sien ? Non... mais je » ne puis lui céder l'adorable Floride....

» L'idée seule d'une pareille lâcheté me » révolte. À quel parti dois-je me déter- » miner « ? Il prit celui de quitter Barlion, de retourner auprès de Floride, & de l'engager à faire un choix entre lui & son rival. Ayant pris des habits pareils à ceux que portoient alors les Allemands, & choisi un jeune homme de cette nation pour lui servir d'Ecuyer, il abandonna la Ville de Lubec, traversa toute l'Allemagne, & étant entré en France, il prit la route de Glicere, sans avoir aucune connoissance de ce qui s'étoit passé dans ce Château depuis son départ. Comme il approchoit de la forêt d'Orléans, il se ressouvint de l'Hermite avec lequel il avoit eu une conversation, & qui lui avoit promis de lui être utile s'il se trouvoit jamais dans quelques circonstances dangereuses. L'embarras étoit de le rencontrer. Il s'adresse à quelques Bûcherons, qui lui dirent qu'il étoit des temps où sans peine on trouvoit l'habitation du bon Solitaire, & d'autres où toutes les recherches humaines n'y pourroient parvenir. Cette fois-ci l'Hermite, loin de se cacher, vint au devant de Faramond, & le conduisit amicalement dans son hermitage. » Je savois, lui dit-il, » que vous deviez repasser par cette forêt,

» & j'attendois avec impatience que vous » vinssiez me consulter. Je n'ignore point » les embarras où vous vous trouvez ; » confiez-vous à moi, il n'est nul mal qui » n'ait son remede «.

L'Hermite engagea ensuite son hôte à prendre quelque repos. Après un léger repas, il lui fit examiner tout son hermitage, dont la premiere fois il n'avoit vu que la plus petite partie. Dans l'épaisseur de la roche il y avoit une pierre qu'un contrepoids caché élevoit & baissoit à volonté. Lorsqu'elle étoit levée, elle laissoit voir une ouverture par laquelle un homme seul pouvoit passer ; & quand elle étoit baissée, il n'étoit pas possible d'imaginer qu'il y eût de passage par cet endroit. Ce fut par cette route que l'Hermite mena Faramond dans le plus agréable des jardins. » Nous voilà, lui dit-il alors, à » l'abri des importuns & des brigands qui » inondent cette forêt ; c'est le lieu que » j'ai choisi pour mes méditations. Si, lorsque vous m'avez rencontré il y a deux » ans, je vous ai quitté si brusquement, » c'est que j'étois instruit que je vous reverrois ; mais il ne m'étoit pas encore » permis de prévenir ou de réparer ce que » les Destinées ont ordonné de votre sort.

» Depuis j'ai consulté la sage Fée Ro-
» mande, qui a fixé sa résidence dans cette
» forêt. Elle veut bien que je vous pré-
» sente à elle, & nous allons nous rendre
» à son Château, auquel on ne peut par-
» venir qu'en passant par mon hermitage «.
En effet, après avoir traversé le joli jardin de l'Hermite, ils entrerent dans une espece de labyrinthe, & s'approchant d'une haie, en la touchant, on entendit le son d'une cloche, qui sans doute avertit une jeune Demoiselle de venir les recevoir. Elle parut, & les conduisit à travers un superbe tapis de verdure, jusqu'à la porte d'un magnifique Palais, dont les portes étoient de bois de cedre. Ils descendirent environ trente degrés, & se trouverent sous une large voûte, travaillée en cailloux de toutes couleurs. De là ils passerent dans une galerie toute incrustée de différentes pieces de marbre, au bout de laquelle étoit une porte couverte de lames d'or : ce fut là qu'ils resterent en attendant la Souveraine de ce lieu enchanté. Ils y remarquerent une horloge qui alloit sans cesse, au moyen d'une liqueur qui ne cessoit de monter & de redescendre ; un cadran de cristal marquoit les heures. A l'opposite de cette horloge on voyoit une machine

composée

composée entiérement de tuyaux & de bassins ; chaque tuyau lançoit un jet d'eau de couleur différente contre un rocher de cristal : tous retomboient dans un bassin sans se mêler ; les lumieres dont la galerie étoit éclairée, réfléchissant sur ces eaux jaillissantes, ajoutoient encore du merveilleux à cette surprenante machine.

Pendant que l'Hermite & Faramond étoient occupés à considérer ce chef-d'œuvre de l'Art, ils virent arriver une Dame, déjà sur le retour, mais d'une figure encore fraîche, noble & imposante, suivie de sept jeunes Pucelles qui portoient la queue de son manteau. C'étoit la Fée Romande ; elle reçut les respects de Faramond, &, le prenant par la main, elle le fit passer dans une salle qui ne tiroit sa lumiere que d'un grand nombre de fioles où brûloient des liqueurs odoriférantes. Il y avoit dans les cheminées un feu, qui, nourri par des bois précieux, ne s'éteignoit jamais. Tout étoit extraordinaire dans cette chambre : d'un côté, sur des pupitres d'or massif, garnis de pierreries, on remarquoit les Livres de Mercure Trismégiste, qui contenoient tous les secrets de la Nature, soutenus par les statues des preux Chevaliers, des

bonnes Fées & des sages Enchanteurs qui n'avoient employé leurs connoissances dans la Magie, que pour faire du bien aux hommes. De l'autre côté, étoient placés sur des tables de lapis ou de prime-émeraudes, la lampe inextinguible, la fontaine sans fin, l'huile de talc, une fiole remplie de l'eau de la fontaine de Jouvence, le Lyon vert, Livre Magistral de la grande Cabale, écrit en lettres hiéroglyphiques, & au moyen duquel on peut interpréter tous les songes, composer la poudre de sympathie, celle de projection, & enfin, parvenir à faire l'élixir de vie, & de l'or potable.

Faramond raconta à la Fée Romande l'histoire de ses amours avec Floride. Il lui parla de la passion de son ami Barlion pour cette belle personne, & la supplia de le soustraire à la douleur de voir sa maîtresse infidelle, ou de se trouver dans l'affreuse nécessité de se venger d'un rival auquel il étoit tendrement attaché. » Je » ne puis, dit affectueusement la Fée à » Faramond, vous refuser la protection » que le bon Hermite m'a demandée pour » vous. Jeune Chevalier, vous saurez » quelque jour la raison de l'intérêt qu'il » prend à votre sort, & ce qui m'engage » à ne lui rien refuser. Prenez cette li-

» queur, ajouta-t-elle en lui présentant
» une fiole, & sachez qu'en en versant
» une goutte dans le breuvage de quelque
» personne que ce soit, il devient amou-
» reux du premier objet qui s'offre à sa
» vue, & oublie celui qui précédemment
» l'a le plus intéressé. Vous retrouverez
» votre ami Barlion ; vous aurez occasion
» d'essayer ce précieux philtre, & son
» effet vous délivrera de toutes vos in-
» quiétudes «. Après cette conversation, Romande fit servir un souper magnifique à ses hôtes. Pendant le repas il y eut un charmant concert, & la nuit s'étant passée en danses & en autres divertissemens, à la pointe du jour, la Fée congédia l'Hermite & Faramond, qui retournerent, par le même chemin, dans la retraite du sage Solitaire.

Ce ne fut qu'avec peine & après avoir témoigné sa reconnoissance au bon Hermite, que notre Chevalier se remit en chemin. Comme il sortoit de la forêt d'Orléans, il rencontra la Demoiselle de Floride, qui lui apprit en pleurant l'assassinat du malheureux Léon, l'injuste accusation qu'Arside avoit intentée contre Zélinde, & le besoin pressant que l'on avoit de son secours au Château de Glicere.

Il eſt à remarquer que Faramond, déguiſé ainſi qu'il l'étoit, ne fut point reconnu par la Demoiſelle, qui, quoiqu'ayant l'ordre exprès de le chercher, ne laiſſoit pas de s'adreſſer à tous les Chevaliers qu'elle ſuppoſoit en état d'entreprendre la défenſe de la mere de ſa Maîtreſſe. Faramond dit à Riande, c'eſt ainſi que ſe nommoit cette Pucelle, qu'il ſe rendroit à Glicere au temps fixé par le jugement, & qu'il s'engageoit à elle par ſerment, de défendre alors l'innocence de Zélinde. En quittant la belle Courriere, il lui ordonna d'aller porter cette nouvelle à Floride, & la Pucelle s'acquitta de cette commiſſion.

Le deſſein de Faramond étoit de ne paroître à Glicere qu'au moment où les Juges devoient prononcer ſur le ſort de Zélinde, & de ſe rendre en attendant au Château de Bethſametz, pour y faire ſa cour à la ſage Minerve. Il en étoit déjà près, lorſqu'il fut abordé par une Demoiſelle qui lui demanda s'il étoit Chevalier. Dans ce temps il n'y avoit aucun Gentilhomme qui ne tînt à honneur de porter ce titre glorieux, ſur-tout lorſqu'il l'avoit mérité plus par des actions de valeur, que par la cérémonie de ſa réception. Ayant dit à

la Demoiselle qu'il s'en faisoit gloire : » En ce cas, lui répondit-elle, vous ne » refuserez pas à la sage Minerve la satis» faction de vous connoître, &, avant de » vous rendre à son Château, vous vou» drez bien faire quelques coups de lance » contre les deux Chevaliers qui en dé» fendent l'entrée «. Faramond étoit toujours disposé à donner des marques de courage. Il pousse son cheval contre le premier Chevalier, qu'il renverse ; le second ne tient pas long-temps sur ses arçons, & notre Héros se trouve en deux minutes au milieu de la cour du Château de Minerve. Elle avoit vu le combat de dessus un perron ; elle descendit pour recevoir & complimenter le vainqueur, qu'elle conduisit dans son appartement. Après les premieres civilités, elle exigea que Faramond lui dît qui il étoit. Il le lui confia, mais sous le sceau du secret, & ajouta par quel motif il devoit promptement se rendre à Glicere. Minerve, émue du danger que couroit la vertueuse Zélinde, n'empêcha pas Faramond de voler à son secours ; elle lui donna des armes semées de larmes & de flammes, &, l'embrassant avec tendresse, lui fit promettre qu'après avoir puni le traître Ar-

fide, il reviendroit à Bethfametz, & qu'il y conduiroit la belle Floride.

Tout étoit prêt pour le combat qu'Arfide devoit foutenir, ou pour le fupplice de Zélinde, s'il ne fe préfentoit aucun Chevalier pour la défendre, lorfque Faramond arriva fur la place de Glicere. Le peuple verfoit des larmes. Zélinde, Floride, la jeune Yolande, & un grand nombre de Dames, avoient déjà pris place fur des échafauds tendus de noir; Arfide, monté fur un vigoureux courfier, armé de toutes pieces, fe tenoit à la barriere, infultant de l'œil & de la voix l'innocente Zélinde, & répétant les fauffes accufations qu'il avoit intentées contre elle. Les Juges gardoient le filence. Zélinde fe leve, & s'adreffant à toute l'affemblée, elle lui parle à peu près ainfi : » Témoins » de toutes mes actions, vous qui depuis » tant d'années connoiffez ma tendreffe » pour mes enfans, & pour vous que j'ai » toujours regardés comme leurs freres, » a-t-il pu jamais entrer dans votre idée » qu'une mere ait été affez barbare pour » tremper les mains dans le fang de fon fils? » On ne commet pas un crime affreux fans » un grand intérêt. Eh! quel auroit pu être » le mien? Ma mort feule pouvoit mettre

» le malheureux Léon en possession de la
» Seigneurie de Glicere, & je me plaisois
» à en partager le poids & les avantages
» avec lui. Je vous élevois un Maître, qui,
» secondant mes vûes & suivant mon
» exemple, vous auroit gouvernés en pere.
» Quel effrayant contraste entre mon ac-
» cusateur & moi ! Arside dévore des
» yeux cette terre ; il en fait assassiner le
» légitime héritier ; il accuse sa mere d'un
» forfait incroyable ; il n'aime point Flo-
» ride ; mais, couvert du sang de mon fils,
» il osera, après mon supplice, lui présenter
» sa main criminelle, afin d'envahir son
» héritage ! Elle en mourroit de douleur.
» Peuples, ne le souffrez point. Que je
» périsse innocente, si le Ciel l'ordonne ;
» mais que je n'emporte pas en mourant,
» la crainte que le meurtrier de mon fils
» devienne l'époux de ma fille, & votre
» Souverain «. Arside voulut répondre ;
mais les sanglots redoublés du peuple em-
pêcherent qu'on n'entendît les nouvelles
horreurs qu'il proféra contre Zélinde.
Malgré cela, une joie perfide éclatoit sur
son visage ; il croyoit toucher au moment
du triomphe, lorsqu'un Chevalier armé
de toutes pieces se présenta à la barriere,
& annonça aux Juges du camp, qu'il

prenoit la défenſe de l'accuſée. Il avoit la viſiere baiſſée; ſes armes étoient ſemées de larmes & de flammes; & le collier qu'il portoit par-deſſus, le fit reconnoître pour un des Chevaliers de l'Ordre établi par Minerve. Ayant été accepté par les Juges, il défie Arſide, qui, furieux de rencontrer un adverſaire au moment qu'il touchoit ſans danger au but qu'il s'étoit propoſé, fond ſur lui, & croit du premier coup pouvoir l'abattre. Il ne fait que l'ébranler, & reçoit une large bleſſure dans le flanc. Les deux combattans ſe portent de terribles coups; leur ſang ruiſſele ſur l'arene; & comme la mort de l'un ou de l'autre doit terminer leur querelle, ils n'en ſont que plus acharnés à ſe détruire. Enfin le Chevalier de Minerve preſſe tellement ſon adverſaire, qu'ayant eu ſa lance briſée, & étant renverſé de ſon cheval, il a recours à ſon épée, qui ne lui ſert pas mieux à défendre ſa vie. Prêt à recevoir le coup de la mort, le ſcélérat eſt forcé d'avouer que traîtreuſement il a poignardé le jeune & malheureux Léon, & qu'il n'a calomnié ſa vertueuſe mere que dans le deſſein de s'emparer de la Seigneurie de Glicere. Cet aveu fut l'arrêt de la mort d'Arſide; ſon corps fut jeté ſur le bûcher

enflammé qui devoit consumer celui de Zélinde. Après cet exploit, le vainqueur salua les Dames, & se retira avec la même précipitation qu'il étoit arrivé.

Zélinde & Floride furent reconduites dans leur Palais en triomphe, aux acclamations de tout le peuple, qui bénissoit le Ciel d'avoir sauvé la vie à la plus respectable des meres. Cependant l'ignorance où elles étoient du nom de leur libérateur les affligeoit infiniment. Le collier de l'Ordre de Minerve, qui avoit été vu sur la cuirasse du vainqueur, & qui s'en étoit détaché durant le combat, ne leur laissoit pas douter qu'elles ne dussent leur salut à un Chevalier de cette Dame; mais quel étoit-il, & comment lui marquer leur reconnoissance, s'il continuoit à vouloir rester inconnu? Riande les tira de cette perplexité. Lorsqu'elle avoit rencontré Faramond, à la maniere dont il avoit fait serment de combattre pour défendre l'innocence de Zélinde, elle avoit soupçonné que c'étoit l'Amant de Floride, & l'ayant vu suivre la route du Château de Bethsametz, elle se croyoit certaine qu'il s'y étoit fait recevoir Chevalier avant que de se rendre à Glicere. Cette idée transportoit de joie l'aimable Floride: devoir à son

Amant la vengeance de la mort de ſon frere, les jours de ſa mere, ſon honneur, eſt un ſervice qui ne peut ſe payer par trop de reconnoiſſance & d'amour. Elle fut bientôt aſſurée de ce bonheur ; c'étoit en effet Faramond qui venoit de faire un ſi grand exploit. Il étoit retourné à Bethſametz, après le combat, pour s'y faire guérir de ſes bleſſures ; & auſſi-tôt qu'il ſe trouva en état de monter à cheval, il revint au Château de Glicere, pour faire éclater aux yeux de Floride la joie qu'il reſſentoit de l'avoir ſervie.

Faramond ne jouit pas long-temps du bonheur d'être avec ſa Dame ; il fut contraint de la quitter pour ſe rendre à Lunemont, afin d'y ſoutenir la réputation de courage des Chevaliers de Minerve, contre Garmand de Brioude, qui ſe faiſoit ſurnommer le Brave. Cet arrogant s'étoit vanté de vaincre tous ces Chevaliers dans un tournoi qu'il avoit indiqué pour cet effet. Faramond s'y trouva, couvert des mêmes armes qu'il portoit au combat de Glicere ; il abattit cinq fois le ſuperbe Garmand, & il le contraignit à avouer que les Chevaliers de Minerve ne pouvoient pas être auſſi facilement vaincus qu'il l'avoit publié. Ce fut pendant ce

tournoi qu'il retrouva ſon cher ami Barlion d'Orival, qui lui-même le cherchoit depuis ſon départ de Lubec. L'occaſion étoit belle pour ſe ſervir du philtre que lui avoit donné la bonne Fée Romande. Notre Héros conduiſit ſon ami au Château de Bethſametz. Dès le premier repas qu'ils y prirent, il verſa quelques gouttes de cette liqueur dans le verre de Barlion, qui, après avoir bu, ayant levé les yeux ſur Minerve, devint auſſi-tôt amoureux de cette Dame, & oublia abſolument Floride. Ce qu'il y eut de plus ſatisfaiſant pour Faramond dans cette aventure, c'eſt que Minerve prit beaucoup de tendreſſe pour Barlion.

Il étoit temps que Faramond travaillât à ſa félicité. De retour à Glicere, il demanda à Zélinde la main de ſa chere Floride. Nul obſtacle ne pouvoit plus s'y oppoſer: c'étoit à la fois ſatisfaire la reconnoiſſance & l'amour. Les noces de notre Héros furent célébrées avec beaucoup de magnificence, & Minerve, avec ſes Infantes & ſes Chevaliers, les honora de ſa préſence. Entre ces Demoiſelles, il y en avoit une nommée *Doriſtée*, que Cléandre, Baron de Flaſcroye, idolâtroit. Elle accompagna les nouveaux époux au Château de Beth-

fametz, où Minerve leur avoit fait préparer des fêtes charmantes. Ce fut pendant ce voyage, que Minerve, instruite qu'il étoit du devoir de Faramond de se rendre à Paris pour y faire sa cour au Roi, lui fit présent de deux cadrans composés suivant les principes de la Cabale. Ces pieces merveilleuses étoient grandes de trois pouces en quarré, & entiérement semblables : les deux aiguilles étoient faites d'un même acier, & avoient été également & en même temps aimantées avant que d'être placées sur chacun des cadrans, autour desquels toutes les lettres de l'alphabet se trouvoient tracées. Cette préparation produisoit cet effet singulier, qu'à quelque distance qu'un cadran fût de l'autre, lorsqu'on remuoit une aiguille, celle de l'autre cadran se remuoit de même sans être touchée, & que quand l'une s'arrêtoit, l'autre perdoit son mouvement. Ainsi deux personnes éloignées pouvoient chaque jour, en saisissant une heure donnée, se communiquer leurs pensées. Faramond & Floride furent très-flattés de ce beau présent, dont ils cacherent l'usage à tout le monde, excepté à une jeune & charmante orpheline nommée *Rosemonde*, élevée par Zélinde,

& devenue l'amie & la confidente de l'épouſe de Faramond.

Cependant Zélinde ne tarda pas à payer le tribut à la Nature. Cette reſpectable Dame ne put long-temps réſiſter aux diverſes ſecouſſes que ſon ame venoit d'éprouver, & qui l'avoient fait paſſer de l'excès de l'infortune, au comble de la félicité. Elle expira dans les bras de ſes enfans, auxquels elle recommanda l'aimable Roſemonde.

Tandis que Faramond cherchoit à conſoler ſa chere Floride, il arriva à Glicere une jeune Bergere, que ſa beauté, ſes graces ingénues & ſon eſprit élevoient infiniment au deſſus de ſon état. Cette aimable perſonne, à qui l'Auteur de ce Roman donne le nom de *Mauricette*, étoit recherchée par tous les Bergers de la Brie; mais elle avoit donné ſon cœur à un certain Ourſon, dont ſa mere avoit refuſé l'alliance, & qui, devenu inconſtant par l'oppoſition qu'on avoit mis à ſon amour, s'étoit marié à une autre Bergere. Mauricette vint chercher au Château de Glicere quelque ſoulagement à ſes peines, & Floride, qui la prit en affection, ne négligea rien pour les adoucir.

Revenons à Faramond. On doit ſe

ſouvenir du Chevalier Garmand de Brioude, qui ſe faiſoit appeler le Brave, & que notre Héros avoit vaincu dans pluſieurs tournois. Le reſſentiment de ſes défaites lui avoit inſpiré une haine implacable pour ſon vainqueur; mais, fin & *cauteleux*, comme dit le Romancier, il feignoit de ſe dire ſon ami, tandis qu'il employoit les plus ſourdes intrigues pour le perdre. Déjà, par de faux rapports, & des calomnies, il avoit entrepris de détruire l'amitié qui étoit entre Faramond & Barlion ; mais il n'avoit pu y réuſſir : maintenant nous allons le voir tout tenter pour ruiner la tendreſſe & la confiance qui régnoient entre Faramond & l'aimable Floride (1).

Garmand, dans l'eſpoir de trouver plus facilement les occaſions de nuire à nos Héros, s'inſinua dans leur Château de Glicere, & feignit d'y être attiré pa

(1) Nous croyons devoir prévenir nos Lecteurs que les trames employées par Garmand pour perdre Faramond & Floride, ſont, à quelques circonſtances près, les mêmes que celles qui ſe trouvent dans les Romans de Gérard de Nevers & Euriant de Savoie. Béroalde de Verville n'a fait que changer les noms; mais cette remarque ne peut nous diſpenſer de les rapporter.

l'amour qu'il avoit pris pour cette charmante Rosemonde, dont nous avons parlé. Floride s'apperçut de cet amour, & elle en fut d'autant plus charmée, que Rosemonde étoit orpheline, sans biens, & que Garmand étoit libre, & maître de se choisir une épouse à son gré. Il entroit dans le projet de ce fourbe de ne quitter Faramond que le moins qu'il lui seroit possible. Il le suivit à la Cour de France, où le devoir de l'un & de l'autre sembloit les appeler. Garmand étoit fort connu du Roi, qu'il amusoit par ses contes & par les anecdotes scandaleuses qu'il lui débitoit. Bien des gens n'ont pas d'autre mérite dan la société. C'étoit sur-tout sur le compte des femmes infidelles à leurs maris qu'il ne tarissoit jamais. Un jour Faramond entreprit de plaider la cause du beau Sexe; Garmand lui repartit vivement, cita quantité de faits pour appuyer son sentiment, & fut jusqu'à dire que Floride même n'étoit pas plus vertueuse que les autres. La querelle s'échauffe à ce propos indiscret; le Roi s'amuse de leurs vives reparties, & les deux Chevaliers osent parier toutes leurs possessions, l'un que Floride est & sera toujours fidelle à son époux; l'autre

qu'elle ne résistera pas pendant un mois à ses attaques galantes. Le pari fait, Garmand s'engage à rapporter à Faramond, pour preuve qu'il a réussi auprès de Floride, ce qu'il y a de plus secret entre lui & son épouse.

Garmand se rend aussi-tôt à Glicere. C'est au moyen des plus grandes complaisances & des plus tendres protestations, qu'il cherche à s'insinuer dans les bonnes graces de Floride ; mais, loin d'écouter ce faux ami, cette vertueuse personne n'y répond que par le mépris le plus insultant. Il vit bien que sa gageure étoit perdue, s'il n'employoit la scélératesse pour réussir. Dans le chagrin qui le ronge, il a recours à Rosemonde, qui n'avoit pas encore perdu l'espoit de l'épouser. » Vous êtes étonnée, lui dit-il, des » démarches que vous m'avez vu faire » pour obtenir les faveurs de Floride ; il » faut vous dévoiler ce secret «. Alors il lui parle de son imprudent pari, & de la perte de tous ses domaines, s'il ne peut le gagner. » L'amour que j'ai pour vous, » ajouta-t-il, m'a fait tout risquer pour » augmenter une fortune que je prétends » mettre à vos pieds en vous donnant la » main : aidez-moi à me sauver du dan- » ger

» ger qui nous menace l'un & l'autre ; car » vous devez regarder mon bonheur » comme le vôtre propre, puisque je le » partagerai avec vous «. Ce vil intérêt séduisit Rosemonde ; elle confia à Garmand qu'elle savoit un secret qui, s'il étoit divulgué, pouvoit perdre à jamais Floride dans l'esprit de son époux. C'étoit celui des deux cadrans ; elle lui fit voir celui qui étoit en la possession de son amie. » Lisez, lui dit elle en lui pré» sentant des tablettes, la derniere ques» tion que Floride a faite à Faramond, par » le moyen de ce merveilleux cadran, » & voyez de suite quelle a été sa ré» ponse «.

D. *Plus on tire d'eau d'une source pure, & meilleure elle est.*

R. *C'est l'image de notre amour pur, constant, & inaltérable.*

Garmand, muni des tablettes, partit de Glicere sans faire ses adieux à Floride, & se rendit à la Cour. Il les présenta devant le Roi à Faramond, comme la preuve certaine de la réussite de son entreprise. L'infortuné & trop crédule Faramond frémit, & crut ne pouvoir douter de l'infidélité de son épouse. Il signa la cession de toutes ses terres, écrivit à Flo-

ride un billet rempli des plus ſanglans reproches, qu'il lui fit remettre par ſon Ecuyer Lionnet, partit de Paris, & fut s'embarquer pour l'Angleterre au port de Calais. Arrivé à Londres ſous le nom de *Sandrac*, il s'attacha au Lord Norton, qui étoit à la Cour dans la plus haute faveur.

Floride, en recevant le billet de Faramond, ne put imaginer quel étoit le motif de ſes affreux reproches; & elle l'auroit ignoré long-temps, ſi l'Ecuyer ne lui eût révélé l'horrible calomnie de Garmand. Pénétrée de douleur, elle employa dans la réponſe qu'elle fit à ſon époux, tout ce qui pouvoit ſervir à ſa juſtification; mais il ne lui fut pas poſſible de lui dévoiler la trahiſon de Roſemonde & de ſon indigne amant, qu'elle ignoroit. Lionnet ſe chargea de cette lettre, & promit d'employer tous ſes ſoins pour découvrir la retraite de Faramond.

Quoiqu'on ne ſe ſente coupable d'aucun crime, il eſt des circonſtances dans la vie qui ne nous permettent pas d'oſer en repouſſer le ſoupçon, & qui nous font fuir la ſociété des hommes. Floride étoit innocente; mais comment auroit-elle pu ſe juſtifier ? Elle avoit joui de toute la

considération que donne la vertu, & maintenant elle se voyoit exposée au mépris public; elle avoit régné, on peut le dire, sur des vassaux soumis, respectueux, qui, la sachant accusée, alloient la condamner sans daigner l'entendre. Elle prit la résolution d'abandonner Glicere & Calire, & fut cacher sa douleur dans la cabane de sa nourrice, qui demeuroit auprès d'un bourg de la Brie, appelé *Chasteville.* Comme cette humble retraite n'étoit point fréquentée, il ne lui fut pas difficile d'y prendre le nom de *Constance*, & de se faire passer pour la fille de la bonne femme Basile, qui seule l'habitoit. Ce fut de cette solitude qu'elle écrivit le détail de ses malheurs à la jeune Yolande, la priant d'en faire part à Minerve, dont sur-tout elle vouloit conserver l'estime & l'amitié.

Yolande n'eut rien de plus pressé que de communiquer cette lettre à Minerve, qui, reprenant pour Floride la considération que méritoit cette infortunée, chargea son amant Barlion de découvrir où Faramond avoit pu se retirer, & de chercher à le convaincre que sa femme ne lui avoit jamais été infidelle. Pendant que ce brave Chevalier parcourt l'Alle-

magne & l'Italie pour rencontrer ſon ami, voyons ce que fait Floride.

Yolande, ne pouvant ſe refuſer au plaiſir d'embraſſer ſon amie & ſon ancienne protectrice, ſe rendit à Chaſteville; elle y trouva l'épouſe de Faramond habillée en Bergere, qui, ſous le nom de *Conſtance*, conduiſoit au pâturage le petit troupeau de la bonne Baſile. Ce genre de vie ſimple & tranquille ſéduiſit la jeune Yolande; elle voulut le partager, & bientôt, dans tout le pays, on ne parla plus que des jolies Bergeres de Chaſteville, Conſtance & Maurette, car ce fut ainſi qu'Yolande ſe fit appeler. Tous les Bergers du canton s'empreſſerent à leur donner des fêtes galantes à leur façon, & il ne tint qu'à elles de les ranger tous au nombre de leurs adorateurs. Elles paſſerent ainſi un mois dans des amuſemens champêtres, qui, ſans faire oublier à Conſtance ſes chagrins, ſervoient à en rendre le poids plus léger. Un jour que ces fauſſes Bergeres avoient conduit leur petit troupeau ſur le bord du grand chemin, elles virent paſſer un vieillard qu'elles reconnurent pour ce Lionnet que Floride avoit chargé d'une lettre pour Faramond. Ce fidele Serviteur, après avoir cherché ſon

Maître infructueusement, venoit d'apprendre qu'il s'étoit réfugié en Angleterre, & il s'y traînoit pour remplir les intentions de Floride.

Cette rencontre fit changer d'idée à l'épouse de Faramond. Lionnet, vieux, fatigué, malade, ne pouvoit de longtemps passer la mer, & gagner la Ville de Londres; elle l'obligea à demeurer auprès d'elle, & engagea Yolande à se charger du message. Cette bonne amie fit un voyage heureux, puisqu'elle convainquit Faramond de l'innocence de Floride, & lui fit naître les plus grands soupçons sur la probité de Germand, qui, après s'être mis en possession des terres de Glicere & de Carlire, venoit d'épouser Rosemonde. » Il faut éclaircir » ce mystere affreux, dit Faramond à » Yolande; conduisez-moi aux pieds de » Floride, que j'y expie le crime d'avoir » soupçonné sa vertu «.

Pendant ce temps, Floride éprouvoit qu'il n'est point de situation, si cruelle qu'elle soit, qui ne puisse devenir encore plus affreuse. Sa beauté, son esprit, la douceur de son caractere, dont tous les habitans avoient rendu compte au Château de Chasteville, firent naître à Claudiane

& à sa fille Lucelle, à qui il appartenoit, la curiosité de connoître une Bergere si charmante; elles la virent, &, soupçonnant que quelque grand intérêt contraignoit la fausse Constance à cacher son nom & sa noblesse, elles la presserent d'accepter un logement dans leur Château. Floride ne put se refuser à cette gracieuse invitation, &, sans trahir son secret, elle y jouit de toute la considération qu'elle méritoit. Claudiane la traità comme une illustre infortunée; Lucelle en fit son amie: mais un certain Floyant, Maître d'Hôtel du Château, n'appercevant en Floride qu'une jolie Bergere, crut qu'en lui déclarant l'amour qu'elle lui avoit inspiré, il deviendroit heureux. L'épouse de Faramond reçut cette déclaration avec la plus grande froideur, & défendit à Floyant de l'entretenir à l'avenir de son extravagance. Le Maître d'Hôtel, se voyant méprisé par une fille qu'à peine il regardoit comme son égale, conçut l'affreux dessein de se venger par le poison. Un jour qu'il présentoit de l'hydromel aux Dames, il jeta dans la tasse destinée à Constance une pincée de poudre d'arsenic. Lucelle folâtroit alors avec sa jeune amie; elle veut troquer

de taſſe avec elle : Conſtance ſe défend, mais elle cede, lâche la taſſe, & Lucelle, par plaiſanterie, avale d'un ſeul trait la liqueur qui eſt dedans. L'hydromel avoit à peine pénétré juſque dans l'eſtomac, que cette infortunée Demoiſelle ſentit des douleurs affreuſes, qui ſucceſſivement redoublerent, &, toujours en augmentant, la conduiſirent au tombeau en moins d'une heure. Cette mort précipitée mit Claudiane au déſeſpoir, & remplit d'épouvante toutes les perſonnes du Château. On n'avoit que des doutes, on voulut chercher la vérité, & l'ouverture du cadavre prouva que Lucelle étoit morte empoiſonnée. Le crime conſtaté, il fut queſtion d'en déterrer l'auteur. L'infame Floyant oſe nommer Conſtance, & pour ſoutenir cette accuſation, il préſenta un de ſes parens, nommé Couradin, qui s'étoit fait quelque réputation parmi les Chevaliers du pays. On ſait que les Loix de ce temps autoriſoient ces formes judiciaires. Floride, quoiqu'innocente, fut forcée de chercher un Chevalier qui voulût prendre ſe défenſe. Elle écrivit à Minerve le nouveau malheur qui lui arrivoit, & le beſoin qu'elle avoit d'un prompt ſecours, car le combat ordonné

venoit d'être fixé au trentieme jour, &, pendant ce temps, elle devoit garder la prison.

Minerve étoit trop prévenue en faveur de Floride, pour douter de son innocence ; elle chargea le Chevalier Barlion d'aller prendre sa défense ; & la jeune Yolande, qui se trouvoit alors auprès de Minerve, & dont le mariage étoit arrêté avec le brave Chevalier Armil, refusa de lui donner la main avant que Floride fût hors de danger. Ces deux Gentilshommes se rendirent secrétement aux environs de Chasteville, & firent avertir la fausse Constance qu'il lui arrivoit des défenseurs.

Cependant Faramond avoit quitté l'Angleterre, & étoit rentré en France sous le déguisement & les habits d'un Joueur de luth; mais avant de revoir son épouse, il crut devoir consulter sur ses malheurs le bon Hermite de la forêt d'Orléans. Sans doute il se seroit épargné bien des chagrins, si, avant de s'expatrier, il avoit pris cette résolution. Cette fois-ci, il eut peu de peine à le rencontrer. L'Hermite vint au devant de lui, &, l'ayant fait entrer dans sa cellule, il lui avoua que la sage Fée Romande l'avoit instruit de tout

ce qui lui étoit arrivé. » Elle n'a pas dai-
» gné, ajouta-t-il, me confier quel seroit
» le terme de vos infortunes ; mais elle
» m'a ordonné de vous recommander la
» patience & la fermeté, deux grands
» moyens pour triompher glorieusement
» des coups du sort «.

Faramond auroit bien désiré d'entretenir Romande elle-même ; il ne lui fut pas possible d'obtenir cette faveur, & il se remit en voyage, après avoir embrassé le Solitaire. L'habillement qu'il portoit le rendoit absolument méconnoissable, & lui facilitoit l'entrée de tous les Châteaux. Il ne craignit point de s'introduire dans celui de Glicere, dont le crime le plus énorme avoit fait possesseurs Garmand & Rosemonde. Il sut bientôt que ces époux vivoient dans la plus grande mésintelligence, & que souvent, au milieu de leurs querelles, ils se faisoient les plus sanglans reproches. Notre Héros, soupçonnant que s'il lui étoit possible d'entendre une de ces conversations secretes, elle lui dévoileroit bien des mysteres, se cacha un soir dans un cabinet d'où il n'en perdit pas un mot. Rosemonde, indignée des mauvais traitemens qu'elle recevoit, reprocha clairement à son époux la tra-

hiſon qu'il lui avoit fait commettre envers Floride, pour uſurper les domaines de Faramond & les ſiens. Quel trait de lumiere cet éclairciſſement porta dans l'ame de l'époux de Floride, & de quels regrets ne fût-il pas pénétré! Il avoit ſoupçonné, maltraité par écrit, & abandonné la plus reſpectable des femmes. Satisfait de ce qu'il vient d'apprendre, il quitte ſes habits de Joueur de luth, ſe revêt de ceux de Chevalier qui lui conviennent à tant de titres, part pour Paris, & va ſe préſenter au Roi.

» Sire, lui dit-il, vous avez cru faire » un acte de juſtice en adjugeant tous » mes domaines & ceux de la vertueuſe » Floride au traître Chevalier Garmand; » la preuve apparente qu'il rapportoit de » l'infidélité de ma femme m'a confondu, » & a dicté votre arrêt. Il eſt de votre » équité de caſſer votre jugement. Garmand eſt un ſcélérat qui a abuſé de la » foibleſſe de Roſemonde, pour lui arracher un ſecret qui n'étoit ſu que » d'elle, de Floride, & de moi. C'eſt de » ſa bouche que j'ai appris cet affreux » myſtere; le traître ne me croyoit pas » ſi près de lui. Daignez, Sire, faire interroger Roſemonde; accordez-moi le

» combat contre l'infame Garmand. J'en » appelle de mon Souverain abusé, au » Roi des François mieux informé. »

Le Roi ne put s'empêcher de reconnoître la justice de cette requête; il ordonna sur le champ à un Héraut de porter ce défi à Garmand. Celui-ci n'apprit pas sans trouble que Faramond vivoit encore. N'ayant plus entendu parler de lui depuis leur pari, il le croyoit ou mort, ou décidé à ne revoir jamais la France. Il feignit d'obéir, & fit partir Rosemonde pour Paris, avec ordre de cacher leur secret, quelque chose qu'il pût arriver.

Tel est l'effet des remords, qu'un criminel a peine à soutenir la vue de celui qu'il a griévement offensé. Garmand, sachant que Faramond l'attendoit à la Cour de France pour le combattre, n'osa s'y présenter, & fut cacher sa honte dans la Ville de Villiers: mais avant d'y arriver, il rencontre Armil, cet amant chéri d'Yolande; celui-ci, après avoir reproché à Garmand son crime, & sa lâcheté qui ne lui permet pas de se mesurer contre Faramond, le force à combattre, & le laisse sur la place noyé dans son sang: cependant on le transporta encore vivant à Villiers. Cette rencontre donna le temps

à Barlion de venger l'honneur de Conſtance ; il combattit ſeul contre le Champion de Floyant, & lui porta le coup mortel. On le conduiſoit au ſupplice lorſqu'Armil arriva : ainſi Floride ſe trouva, preſque au même inſtant, vengée de ſes deux accuſateurs.

Tandis que cette infortunée témoignoit ſa reconnoiſſance à ſes deux libérateurs, & panſoit leurs bleſſures, Faramond, ne voyant point arriver Garmand au terme preſcrit, ſupplia le Roi d'ordonner que Roſemonde fût interrogée. Elle le fut, &, ſans doute preſſée par ſes remords, elle n'eut pas l'audace de déguiſer la vérité. Elle avoua que Floride étoit encore plus vertueuſe qu'elle n'avoit de beauté; qu'elle avoit toujours mépriſé Garmand ; que c'étoit par elle qu'il avoit eu connoiſſance du ſecret des cadrans, & qu'elle ne s'étoit portée à cette infidélité, que dans l'eſpérance d'épouſer ce méchant Chevalier. Cette déclaration prouva au Roi, qu'involontairement il avoit commis une grande injuſtice. Auſſi-tôt il ordonna que tous les biens de Faramond lui fuſſent reſtitués, & il le combla d'honneurs & de careſſes. Armil ne fut pas plus tôt rétabli de ſes bleſſures, qu'il vola à Paris & informa ſon ami Faramond du

ſuccès de ſon combat contre Garmand, & que celui-ci vivoit encore à Villiers. Le Roi le fit arrêter dans cette Ville, & conduire à Paris, où il fut puni du dernier ſupplice. Roſemonde mourut de douleur. Minerve & Yolande, inſtruites de ces heureux événemens, ſe rendirent à la Cour auprès de Faramond, & le brave Armil ſe chargea d'aller chercher Floride au château de Chaſteville, & de la remettre inceſſamment dans les bras de ſon époux.



AVENTURES DE FLORIDE.

Seconde Partie.

Pendant qu'Armil & Barlion faisoient leurs adieux à Claudiane, & quittoient avec Floride le Château de Chasteville pour se rendre à Paris, Faramond sortoit de cette Ville, accompagné de Minerve, d'Yolande, & de plusieurs autres Dames, pour aller à la rencontre de sa vertueuse épouse, qu'il brûloit du désir d'embrasser. Les deux compagnies, ayant employé à peu près la même vîtesse, se joignirent à la moitié de la route. L'entrevue de ces époux fut attendrissante, & fit verser bien des larmes. Après avoir éprouvé des malheurs inouis, ils se retrouvoient dans les bras l'un de l'autre. Faramond s'accusoit avec amertume d'avoir conçu d'injustes soupçons contre sa vertueuse épouse ; mais Floride lui protestoit qu'elle ne se ressouvenoit plus de cette offense, & qu'elle l'aimoit uniquement. Après ces premiers momens donnés à l'amour & à la reconnoissance,

Minerve fit consentir toute cette aimable Compagnie à venir passer quelques jours dans son Château de Bethsametz : les invitations de cette Dame étoient des ordres pour Faramond & Floride, & l'on s'y rendit. Tous les Chevaliers & les Infantes de Minerve, magnifiquement vêtus, vinrent à sa rencontre : ils avoient préparé des fêtes pour la recevoir, & lui donnerent le spectacle de plusieurs joûtes : il y eut des bals, où les deux sexes disputerent le prix de l'adresse & de la bonne grace. Ce fut pendant un de ces bals, que l'on annonça à Minerve la visite d'une Demoiselle du canton, nommée *Cléfiane.* Elle étoit accablée du plus violent chagrin, & venoit demander un conseil à cette Dame, que sa vertu & ses connoissances faisoient regarder dans toute la Province comme la consolatrice des affligés, la protectrice des malheureux, & la médiatrice des différends. Cléfiane lui déclara en ces termes, quel étoit le sujet de sa douleur :

» Ayant perdu notre pere dans l'âge le » plus tendre, dit Cléfiane à Minerve, » ma sœur Stéfine & moi, nous avons » été élevées dans une retraite religieuse, » où l'on n'a rien négligé pour nous for-

» mer le cœur & l'esprit. Lorsque notre
» mere nous crut en état d'être mariées,
» elle nous retira de ce Monastere, & nous
» permit de participer aux fêtes que s'em-
» presserent de nous donner les jeunes
» Chevaliers qui aspiroient à notre alliance.
» Entre ceux qui nous parurent les plus
» empressés, Stésine & moi, nous distin-
» guâmes Bertrand & Rodant, Gentils-
» hommes de haut parage, riches, tous
» deux pleins de mérite, & qui s'étoient
» déjà signalés à la guerre & dans les
» tournois. Ce double mariage fut bien-
» tôt arrêté; les préparatifs en furent ma-
» gnifiques : on nous conduisit à l'Autel,
» & en prononçant tous quatre la pro-
» messe de nous aimer jusqu'à la mort,
» nous crûmes que ce serment devenoit le
» gage d'un bonheur inaltérable. Ma sœur
» Stésine avoit autant de tendresse pour
» son époux Rodant, que j'avois conçu
» d'amour pour Bertrand. En sortant du
» Temple nous trouvâmes un superbe
» festin, que ma mere avoit fait préparer
» dans les jardins de notre Château, où
» nous ne rentrâmes qu'aux flambeaux,
» pour jouir des amusemens d'une mu-
» sique délicieuse, & d'un bal qui de-
» voit occuper la Compagnie jusqu'au jour.
Il

» Il eſt, vous le ſavez, de petites mé-
» chancetés que les jeunes gens cherchent
» à faire aux nouveaux mariés le jour de
» leurs noces. La plus piquante, à leur gré,
» eſt d'empêcher, le plus long-temps qu'on
» peut, le mari de parler à ſon épouſe,
» & de la retirer du bal. Stéſine l'avoit
» prévu, &, de concert avec une vieille
» Gouvernante, nous avions fait prépa-
» rer, dans la partie la moins apparente
» du Château, deux chambres, où nous
» étions bien aſſurées qu'on ne viendroit
» pas nous chercher. En effet, nous nous
» dérobâmes finement du bal, &, ſans
» lumiere, notre bonne confidente nous
» y conduiſit. Cela fait, elle retourna
» dans la ſalle où la Compagnie étoit
» raſſemblée, & elle avertit Bertrand
» & Rodant de ce que nous venions de
» faire. L'un après l'autre, ils ſuivirent
» ſecrétement leur conductrice, qui,
» après les avoir introduits dans nos cham-
» bres, ſe retira fort ſatisfaite d'avoir ſi
» bien exécuté nos ordres. Mais, que
» cette dextérité, dont elle s'applaudiſ-
» ſoit, nous a couté de larmes! La mal-
» heureuſe, au lieu d'introduire Bertrand
» dans mon lit, y avoit conduit Rodant,
» & Bertrand avoit été occuper la place

» de mon beau-frere auprès de ma sœur.
» Vous me permettrez de tirer le rideau
» sur ce qui se passa entre nous pen-
» dant cette nuit, qui devoit être dé-
» licieuse pour ma sœur & pour moi, &
» dont les effets ont été si cruels. Ce ne
» fut qu'au jour que nous reconnûmes
» notre méprise. Bertrand fut le premier
» à s'en appercevoir; il courut à mon lit,
» vit Rodant entre mes bras, l'insulta,
» l'appela suborneur, & voulut lui arra-
» cher la vie. Rodant se défendit, &
» l'alarme s'étant bien vîte répandue dans
» le Château, on vint séparer ces deux
» amis, que le hasard seul & l'étourderie
» d'une vieille duegne avoient rendus
» coupables. On put bien, pour le mo-
» ment, les empêcher de se battre; mais
» il ne fut pas possible d'ôter de leur
» cœur l'envie de laver dans le sang l'un
» de l'autre l'affront qu'ils prétendoient
» avoir reçu. Tous deux demanderent le
» combat : on ne pouvoit le leur refuser.
» Le champ ouvert, ils y parurent avec
» une égale animosité ; ils s'y com-
» porterent plus en furieux qu'en braves
» Chevaliers; & Rodant, percé de coups,
» périt en regrettant sa chere Stésine,
» mais en pardonnant à son meurtrier.

» Telle eſt, ſage Minerve, l'affreuſe deſ-
» tinée de deux malheureuſes ſœurs qui
» s'aiment, à qui il ne reſte qu'un ſeul
» époux à elles deux, qui ſe le diſputent,
» & qui croient avoir des droits réels
» pour obtenir la préférence. Bertrand
» eſt mon époux ; c'eſt aux pieds des
» Autels qu'il a fait le ſerment de n'être
» jamais qu'à moi ; il a reçu le mien d'être
» irrévocablement à lui. Sur quoi ma ſœur
» appuie-t-elle le droit qu'elle prétend
» avoir de me le diſputer ? Dois-je être la
» victime d'une mépriſe dont toutes deux
» nous ſommes innocentes ? & parce
» qu'elle n'a plus d'époux, & qu'elle a
» joui des embraſſemens du mien, faut-il
» que je paſſe triſtement mes jours dans
» l'état de viduité, fille infortunée, après
» avoir eu deux maris, & veuve, ſans
» pouvoir nommer quel fut mon époux ? «
» Oui, lui dit Minerve ſans recueillir les
» avis de ſes Infantes ni de ſes Cheva-
» liers, Bertrand doit reſter à Stéſine ;
» elle a perdu ſon véritable époux, il
» convient que celui qui l'a offenſée le
» remplace. Pour vous, victime d'un bi-
» zarre deſtin, c'eſt dans votre vertu, dans
» votre réſignation, & dans l'aſſurance
» de l'eſtime de toutes les perſonnes hon-

» nêtes, que vous devez trouver des con-
» solations «.

Telle fut la décision de la sage Minerve ; toute la Compagnie y donna des applaudissemens. Par cet arrêt, l'affront fait à Stéfine étoit réparé, & le malheur arrivé à Cléfiane attribué au sort. Cette derniere prit congé de Minerve, & se retira dans une solitude, où elle vécut saintement pendant bien des années.

Le changement qui venoit d'arriver dans la fortune de Faramond, & qui lui avoit été en quelque sorte prédit par le bon Hermite de la forêt d'Orléans, lui fit naître le dessein d'aller consulter encore ce Solitaire & la savante Fée Romande. Il engagea sa chere Floride à trouver bon ce voyage, & à rester pendant sa durée au Château de Bethsametz. Ce fut dans cette entrevue qu'il apprit que ce vieillard se nommoit *Silmond*, qu'il étoit son oncle, étant propre frere de sa mere. Silmond avoit long-temps suivi le métier des armes, & s'y étoit acquis une grande réputation. Dans sa jeunesse, il avoit passionnément aimé la belle Fée Romande, alors de son âge. Leurs parens s'étoient opposés à cette union ; & tous les deux, quoique s'aimant toujours, avoient pris, con-

tre leur gré, des engagemens conformes à leur naiſſance & à leurs intérêts, mais très-contraires au vœu de leur cœur. Ces deux amans, après trente années de ſéparation, étant devenus libres, s'étoient revus avec les yeux de cette amitié ſolide, moins tumultueuſe, mais plus durable que la paſſion de l'amour. Ayant tous deux le goût de la ſolitude, & celui des belles connoiſſances, Silmond étoit venu s'établir dans la forêt d'Orléans, comme nous l'avons dit, auprès du lieu enchanté où la Fée Romande faiſoit ſa réſidence. Le bonheur dont jouiſſoient ces deux perſonnes, étoit bien fait pour être envié. Pénétrés d'eſtime l'un pour l'autre, ils ſe voyoient révérés dans tous le pays, parce qu'ils n'employoient les reſſources de leur Art qu'à faire la félicité de leurs voiſins & de tous ceux qui venoient les conſulter. Faramond preſſa ſon oncle Silmond de lui apprendre ſi ſa vie, déjà ſi cruellement agitée, ne le ſeroit point encore. Silmond lui répondit qu'une telle curioſité étoit toujours indiſcrete, & que l'attente d'un malheur étoit auſſi douloureuſe que le malheur même. » Une vie conſtamment » heureuſe, ajouta le ſage vieillard, de-

» viendroit insipide ; il faut, pour goûter » la félicité, connoître l'infortune, & » comparer les deux états. La suite de » votre vie ne sera point exempte de tra- » verses ; mais de quoi n'est pas capable » l'homme vertueux, qui se soumet aux » Décrets de la Providence, & se met » au dessus des caprices de la Fortune « ! Faramond obtint la permission de visiter la Fée Romande ; il passa quelques jours dans sa délicieuse retraite, & remarqua auprès d'elle une jeune Demoiselle, dont les graces naturelles frapperent ses regards. Il parut étonné que, dans un âge si tendre, elle eût renoncé aux agrémens de la société. » N'en soyez pas surpris, lui » dit Silmond, les grandes passions, lors- » qu'elles sont malheureuses, produisent » cet effet, & donnent le goût de la re- » traite. Atlione est dans ce cas. Voici son » histoire « :

» Atlione, née de parens distingués & » qui tenoient un rang considérable dans » la Province d'Anjou, resta orpheline » dès son plus bas âge, sous la conduite » d'une vieille & sage parente qui n'épar- » gna aucun soin pour en faire une De- » moiselle accomplie. Malgré le chagrin » qui la consume, & que sa raison ni nos

» remontrances n'ont encore pu détruire,
» vous voyez qu'il est peu de femmes qui
» aient plus à se louer des bienfaits de la
» Nature. Atlione savoit qu'elle étoit belle,
» & elle avoit le cœur porté à la tendresse;
» deux grands écueils contre lesquels la
» félicité échoue presque toujours. Un
» Gentilhomme, nommé *Comaste*, lui fit
» la cour, & parvint à lui plaire : elle l'aima
» avec passion, & se crut aimée de même.
» Ils alloient être unis, lorsque le pere
» de Comaste, qui occupoit un poste con-
» sidérable auprès du Roi, tomba dange-
» reusement malade à Paris. Son fils, vi-
» vement affligé, courut recevoir ses
» derniers soupirs. Une succession plus
» considerable qu'on n'avoit pu le prévoir,
» échut à Comaste, & changea absolu-
» ment l'ame de ce jeune homme. Dès
» ce moment, il oublia Atlione, prit le
» goût du faste, des plaisirs, & s'attacha
» au char d'une Demoiselle de la Cour,
» appellée *Sofrosine*. Atlione, inquiete de
» son amant, qui avoit cessé de lui écrire,
» envoya à Paris plusieurs personnes sûres,
» qui l'informerent de l'infidélité de Co-
» maste. Une ame sensible ne croit pas
» éprouver de coups plus terribles de la
» fortune, que celui d'être trahie dans ses

» amours. Atlione tomba dans un affreux » délire à cette nouvelle ; elle fut long-» temps aux portes de la mort, mais enfin » sa jeunesse lui sauva la vie. Devenue » plus calme par la diminution de ses » forces, elle prit la résolution de se ren-» dre à Paris, pour voir encore une fois » son amant, tout ingrat qu'il étoit. Pour » cet effet, elle se révetit d'habits simples, » & fut se présenter chez Sofrosine, en » qualité de Suivante qui excelloit dans » l'art de la broderie. Sa jeunesse, sa » modestie, & le ton honnête avec lequel » elle s'énonçoit, la firent recevoir sans » beaucoup de difficultés. Elle devint » bientôt l'amie intime de sa rivale, & fut » témoin de l'extrême indifférence avec » laquelle elle traitoit l'infidele Comaste. » Atlione en fut affligée véritablement ; » car l'esprit humain se livre quelquefois » à des contradictions inexplicables. Elle » aimoit encore Comaste avec fureur, & » croyoit le haïr : s'il lui eût rapporté son » cœur, sa vanité l'auroit rejeté ; mais » elle ne pouvoit supporter l'idée qu'il » étoit malheureux. La maladie d'Atlione » & la douleur dont elle se nourrissoit, » avoient si fort changé les traits de cette » jeune personne, que Comaste même n'avoit

» pu la reconnoître. Il s'adressa à elle
» pour l'engager à fléchir son inhumaine;
» elle chercha à le consoler, & l'engagea
» à arracher de son cœur une passion qui
» ne seroit jamais payée d'aucun retour.
» Comaste convint de cette derniere vérité:
» toute affligeante qu'elle lui parût, il
» avoua qu'il méritoit un pareil traite-
» ment, puisque, pour s'attacher à Sofro-
» sine, il avoit trahi la plus vertueuse & la
» plus aimable personne du monde. Toute
» autre qu'Atlione auroit, dans ce moment,
» profité des remords de Comaste; mais
» elle étoit résolue à ne plus s'exposer à
» l'infidélité des hommes. Se craignant
» elle-même, redoutant sa foiblesse, elle
» quitta Sofrosine & Paris, & retourna
» auprès de sa parente. A peine avoit-elle
» eu le temps de se remettre de la fatigue
» du voyage & du trouble qu'avoit jeté
» dans son esprit les dernieres conver-
» sations de son amant, qu'on lui annonça
» qu'il étoit de retour dans le château voi-
» sin, qui lui appartenoit; mais qu'il y
» étoit arrivé dans un état qui faisoit
» craindre pour sa vie. Ce rapport renou-
» vela toute sa tendresse pour Comaste;
» un billet qu'elle reçut de lui quelques
» heures après, & dans lequel il lui faisoit

» non seulement l'aveu de ses infidélités ;
» mais même celui de son repentir, du re-
» tour de son amour, & du regret qu'il au-
» roit de quitter la vie sans obtenir le pardon
» de tant d'offenses, lui fit passer encore une
» fois par-dessus toutes les considérations
» que dicte la décence. Elle courut au chevet
» du lit du morimond ; elle lui jura qu'elle
» l'aimoit toujours, elle le conjura de vivre
» pour elle. Il parut se ranimer, l'espérance
» entra dans l'ame d'Atlione ; elle put croi-
» re un instant que son amant, rendu à la
» vie, feroit bientôt son bonheur comme
» époux ; l'illusion dura peu. Le passage
» de l'extrême douleur à la grande joie,
» avoit été funeste à Comaste ; il expira
» dans les bras de son amante. Vous jugez
» bien qu'Atlione fut long-temps incon-
» solable de cette perte ; mais la raison,
» prenant le dessus, elle est venue cher-
» cher le repos dans cette retraite. Ses
» malheurs & sa vertu ont intéressé la
» sage Romande, qui l'a reçue au nom-
» bre de ses plus cheres favorites, & qui
» ne lui cache rien des secrets de son Art.
» Voilà, mon cher neveu, les raisons
» qui ont fait abandonner le monde à
» Atlione, dans l'âge heureux où on le
» recherche, & pendant lequel on en est
» recherché «.

Après être resté quelques jours avec Romande & Silmond, notre Héros prit congé d'eux, & retourna auprès de son épouse Floride, qui l'attendoit au Château de Bethsametz. On y préparoit de superbes fêtes pour célébrer le mariage de Minerve avec le Chevalier Barlion; elles furent d'autant plus brillantes, qu'il s'y fit une revue générale de tous les Chevaliers & des Infantes qui composoient l'Ordre de cette vertueuse Dame; c'est annoncer que tout ce qu'il y avoit de plus illustre dans la Province & dans les environs, s'y trouvoit rassemblé. A l'occasion de ce grand mariage, il s'en fit plusieurs autres. Yolande, dont nous avons souvent parlé, donna la main au brave Armil, cet intime ami de Faramond. On maria une jeune fille, nommée *Laurette*, fort attachée à Floride, à un Berger appelé *Charlot*; & toute la compagnie contribua à leur former une riche dot. Enfin, il s'en fit un autre, qui eut des suites assez tristes, dont nous allons rendre compte.

Le Lecteur doit se rappeler que lorsque Floride étoit auprès de Claudiane, il y avoit dans le Château une jeune Paysanne, nommée *Mauricette*; dont la beauté naïve plut extrêmement au Che-

valier Emerand, propre parent de Barlion. Sans regarder à la disproportion de la naissance & de la fortune, il proposa à la jeune fille de l'épouser; mais Mauricette aimoit un Berger, nommé *Ourson*; elle refusa l'hommage du Gentilhomme, & prit son amant pour époux, de l'aveu de Minerve, dont elle étoit protégée. Le jour même de ces noces, Emerand, aidé d'un de ses amis, appelé *Clondice*, pendant qu'on étoit à danser, enleva la mariée, & la conduisit dans un de ses Châteaux, qui dépendoit de la Seigneurie de Glicere. Cet événement fit beaucoup de bruit. Le pauvre mari porta ses plaintes devant Faramond, comme étant le suzerain d'Emerand, qui n'avoit pu si bien cacher son entreprise, qu'on n'eût des preuves qu'il en étoit l'auteur. Faramond, indigné contre son vassal, lui ordonna de rendre Mauricette; & ce ne fut pas sans beaucoup de peine que le ravisseur s'y détermina; mais pendant cette discussion, l'infortuné Ourson mourut de douleur, & laissa son épouse libre de choisir un second mari. Emerand, toujours amoureux de Mauricette, saisit cette triste circonstance, pour offrir de réparer, par le mariage, l'affront qu'il avoit fait à la

jeune Payſanne. Cette offre fut diſcutée dans un conſeil que tint la ſage Minerve. Toutes les voix furent pour cette union ; Mauricette ne s'y ſoumit que par obéiſſance, & on lui accorda le temps néceſſaire pour eſſuyer les larmes qu'elle devoit au ſouvenir de ſon cher Ourſon. Minerve ſe chargea volontiers de prendre ſous ſa protection la jeune veuve. A l'aide des leçons de cette ſavante Dame, elle fit tant de progrès, qu'on ne l'appeloit plus que la *Nymphe* ; mais Mauricette, dans ſon nouvel état, conſervant ſa modeſtie naturelle, exigea d'être au moins nommée la *Bergere Nymphe* : c'eſt ſous ce nom que nous la verrons pendant quelque temps figurer dans la ſuite de ce Roman, & éprouver bien des aventures.

Les fêtes de Bethſametz étant terminées, Barlion, qui craignoit l'oiſiveté, prit congé de ſon épouſe Minerve, & entreprit un voyage avec un de ſes amis, nommé *Clemmée.* Pour Faramond, en qualité d'Amiral de Guienne, il reçut ordre du Roi d'aller donner la chaſſe à un certain Pirate qu'on diſoit Eſpagnol, qui déſoloit les côtes de Bretagne. Il obéit, & fut au Port de Bordeaux prendre pluſieurs vaiſſeaux qui n'attendoient que

ſon arrivée pour mettre en mer. Pendant cette expédition, Floride reſta auprès de Minerve, & ne fut pas peu utiſe à cette Dame pour la diſtraire des chagrins que lui occaſionna l'amour extravagant de Clondice, intime ami d'Armil & de cet Emerand qui avoit enlevé Mauricette. Ce Chevalier, qui ne devoit regarder Minerve qu'avec le plus profond reſpect, oſa lui déclarer qu'il l'aimoit. Il n'en fut reçu qu'avec le dernier mépris, & jura de ſe venger de cet acte de juſtice, qu'il envisageoit comme le plus grand des affronts.

Revenons à Faramond. Il rencontra l'Amiral Frondarin, & lui livra un combat ſanglant; mais une tempête étant ſurvenue, les navires François ſe virent contraints de regagner les ports les plus proches, & Faramond ſe trouva ſeul au milieu de la flotte ennemie: malgré ſon courage & la valeur de ſes gens, il ſe vit dans la dure néceſſité de ſe rendre priſonnier. Par malheur, Frondarin étoit le neveu de ce méchant Garmand, contre lequel Faramond avoit gagé tous ſes domaines. On ſe rappelle la cauſe de cette gageure, l'hiſtoire des deux cadrans, & le jugement du Roi de France en faveur de Faramond & de Floride. Tous les

biens de Garmand ayant paſſé à ces derniers, Frondarin, ne pouvant plus rien eſpérer de ſon oncle, avoit été offrir ſes ſervices au Roi d'Eſpagne, qui lui avoit donné le Château d'Arandos, ſur les frontieres de la Navarre. Ce fut là qu'il conduiſit ſon priſonnier. Peu de temps avant, le Corſaire avoit fait une autre capture ; c'étoit celle d'un navire François, ſur lequel étoit le Comte de Mortagne avec ſes deux filles : il avoit rendu la liberté au Comte & à ſa fille aînée ; mais il avoit voulu abſolument ſe réſerver la cadette, dont il étoit devenu amoureux, & qu'il mena avec lui à Arandos. Ce fut cette jeune Demoiſelle qui procura la liberté à l'Amiral François. Elle flatta la paſſion de l'Eſpagnol, &, à l'aide d'un vieux Médecin qu'elle ſéduiſit, & qui lui donna une bouteille de liqueur ſoporative, elle trouva le moyen d'endormir Frondarin, ſa garde, & le Médecin même : alors s'étant ſaiſie des clefs de la priſon où étoient renfermés Faramond & ſes gens, elle fut les délivrer. Les braves François, ayant pris les armes qu'ils trouverent ſous leurs mains, s'éloignerent avec promptitude du Château d'Arandos.

Cependant l'on avoit été inſtruit en

France de la captivité de Faramond, & auſſi-tôt le Roi avoit envoyé offrir de régler ſa rançon ; mais toutes les propoſitions faites à ce ſujet avoient été refuſées; & Floride en étoit d'autant plus affligée, qu'elle ſavoit ſon époux entre les mains du plus cruel de ſes ennemis. Minerve cherchoit à adoucir ſes chagrins, quoiqu'elle-même eût beſoin de conſolation ; car ce fut dans ce temps que le perfide Clondice déploya toute ſa rage contre cette Dame vertueuſe. Il ſéduiſit une couſine de Barlion, nommée *Urbande*, & lui perſuada que Minerve, laſſe de ſon époux, l'avoit fait aſſaſſiner, & que lui Clondice étoit averti qu'on trouveroit le corps de ce malheureux Chevalier enterré dans le parc du Château de Bethſametz. On fit auſſi-tôt les recherches les plus exactes, & en effet on trouva un cadavre défiguré, qu'on ſuppoſa être celui de Barlion. C'étoient les reſtes d'un ſcélérat que le lâche Clondice avoit furtivement faite enlever d'une potence, & qu'à prix d'argent il avoit riſqué de faire enterrer dans cet endroit. Sur ces fauſſes dénonciations, l'accuſation d'aſſaſſinat eſt intentée contre Minerve, & le Roi ordonne qu'elle ſoit conduite à Paris

Paris ſous ſûre garde. Elle y arriva, & parut avec une noble aſſurance devant les Juges qui avoient été nommés pour l'interroger. Elle frémit de l'énormité du crime qu'on lui imputoit, & demanda qu'il lui fût permis de prouver ſon innocence par un combat. On ne pouvoit ſans injuſtice lui refuſer ſa demande; elle lui fut accordée, ainſi que le délai néceſſaire pour trouver un défenſeur, & elle entra en priſon pour y demeurer juſqu'à ce temps. Clondice s'étant porté avec Urbande pour accuſateurs de Minerve, c'étoit à Clondice à ſoutenir par les armes ce qu'il venoit d'avancer avec ſerment. Peut-être il n'avoit pas imaginé que cette affaire tourneroit de la ſorte; mais étant engagée, il la ſoutint avec audace.



AVENTURES DE FLORIDE.

Troisieme Partie.

Rosemonde, c'eſt le nom de la fille cadette du Comte de Mortagne, ayant délivré Faramond & ſes gens, ainſi que nous l'avons dit dans la ſeconde Partie de ce Roman, ils arriverent à la pointe du jour, à un petit Port, où le Corſaire Frondarin tenoit ſes vaiſſeaux. Sans donner le temps aux Eſpagnols de ſe reconnoître, Faramond entra dans un petit navire, l'épée à la main, & força les matelots de mettre à la voile, & de diriger leur route vers les côtes de Bretagne. Lorſqu'on eut gagné la pleine mer, notre Héros fit à la jeune Roſemonde les remercîmens qu'il lui devoit, & loua ſur-tout ſon courage, & la prudence avec laquelle elle avoit conduit ſon entrepriſe. » Je ſuis Bretonne, lui ré-
» pondit cette charmante Demoiſelle, &
» j'ai ſucé avec le lait la haine pour les
» ennemis de ma Patrie. Les Eſpagnols
» font une guerre injuſte à la France, &

» je n'ai pu, sans une espece de désespoir, me voir leur prisonniere. D'ailleurs, » quelle fille, privée de ce qu'elle a de » plus cher au monde, n'auroit pas, comme » moi, cherché à briser ses fers ? Si je » n'eusse hasardé ce coup de désespoir » qui nous a rendu la liberté, je perdois » l'honneur, l'espoir de revoir mon pere » le Comte de Mortagne, & ma sœur, » & celui d'être unie au brave Chevalier Risor, que j'aime. Dans tous les » cas, j'aurois été charmée de contribuer » à votre délivrance; mais dans celui-ci » j'y étois trop intéressée moi-même, pour » que vous ne soyez pas dispensé d'une » partie de la reconnoissance que vous me » témoignez «.

La modestie de l'aimable Rosemonde redoubla encore l'estime que Faramond avoit déjà conçue pour elle, & il ne cessa de l'entretenir du Comte de Mortagne & du Chevalier Risor, qu'il connoissoit de réputation; elle lui parla à son tour de la belle Floride & de la sage Minerve, & de leurs aventures, dont on avoit connoissance en Bretagne. Ces conversations durerent jusqu'à la vue des côtes de cette grande & riche Province; mais alors les vents changerent, & le Pi-

lote, ne se trouvant plus maître de son gouvernail, fit consentir Faramond à relâcher dans un Port de l'Angleterre. Il étoit temps qu'ils y jetassent l'ancre, le navire faisoit eau de toutes parts. Pendant que les Matelots s'occupoient à réparer les dommages causés par la tempête, Faramond voulut profiter de ce séjour forcé, pour revoir ses anciens amis, & il s'achemina vers Londres avec Rosemonde, une Suivante de cette jeune personne, & son Ecuyer.

Notre Héros s'étant présenté à l'hôtel de Milord Norton, qui, lors de son premier voyage en Angleterre, lui avoit marqué tant d'amitié, on lui apprit que ce Seigneur étoit mort il y avoit plus de six mois, & que depuis il étoit arrivé de bien cruels accidens dans sa famille. » Sa femme, lui dit un vieux Serviteur » de la maison, cette Dame si ver» tueuse, qu'elle est citée comme le mo» dele des femmes fortes par tout notre » Royaume, vient d'être condamnée à » mort; & si dans trois jours elle ne » trouve un Chevalier assez généreux » pour combattre son accusateur, & assez » brave pour le vaincre, elle périra sur un » échafaud. Eh! quel est le crime qu'on

» lui impute, s'écria Faramond, effrayé
» de cette nouvelle ? Le voici, répliqua
» le vieux Domeſtique. Le Duc de Nor-
» ton mon Maître, n'a obtenu qu'un
» fils de ſon mariage avec Miladi, &,
» par cette raiſon, cet enfant eſt devenu
» l'objet de toutes leurs complaiſances.
» On peut leur rendre cette juſtice, qu'ils
» n'ont rien épargné pour lui donner une
» éducation conforme à ſon illuſtre naiſ-
» ſance : mais peut-on changer la Nature !
» Né avec les inclinations les plus baſſes
» & les plus criminelles, il ne s'eſt mon-
» tré dans le monde, dès l'âge de dix-
» ſept ans, que comme un monſtre qu'il
» falloit ſéparer de la ſociété. L'amour pa-
» ternel l'emporta long-temps dans le
» cœur de Milord ſur toute autre conſidé-
» ration. Il pallia les premiers vols de ſon
» fils, & ſe contenta de lui faire des ré-
» primandes tout à fait paternelles, &
» chercha à détourner cette affreuſe in-
» clination en lui prodiguant ſes richeſſes,
» & ne lui laiſſant pas le loiſir de rien
» déſirer. Vain eſpoir ! Le jeune Milord
» abandonnoit des ſacs d'or & les bijoux
» les plus précieux, pour aller dérober une
» piece d'argent dans la cabane du pauvre,
» ou pour ravir quelques guenilles à l'ou-

» vrier indigent, qui paſſoit la nuit dans
» les rues de Londres, ou ſur le grand
» chemin. C'eſt au retour d'une de ces
» courſes nocturnes, que j'ai entendu ce
» malheureux pere reprocher à ſon fils,
» mais tendrement, & en verſant un
» torrent de larmes, la baſſeſſe de ſes in-
» clinations, & que je l'ai vu enfin expirer
» de douleur. Ah! braves François, que
» jamais ſemblables monſtres ne naiſſent
» dans votre heureux pays! C'eſt le plus
» cruel des malheurs dont le ſort puiſſe
» accabler une famille. La mort de mon
» reſpectable Maître ayant laiſſé le cou-
» pable Norton ſous la tutelle de ſa mere,
» Miladi, plus ſage ſans doute, puiſ-
» qu'elle étoit plus ſévere que ſon époux,
» veilla de près ſur la conduite de ſon
» fils. Libérale envers lui, elle prévint
» juſqu'à ſes moindres fantaiſies; elle en-
» treprit de le lier dans les plus honnêtes
» ſociétés, & crut que ſi l'amour s'em-
» paroit une fois de cette ame atroce,
» il en dirigeroit les mouvemens du côté
» de la vertu. Inutile eſpérance! Norton
» n'étoit pas à ſon apprentiſſage des aſſaſ-
» ſinats; je le dis en frémiſſant: ſa mere
» avoit déjà imploré deux fois les graces
» de la Cour pour le ſauver de l'écha-

» faud. Grand, bien fait, plein de graces,
» ſpirituel, aimable avec les Dames, il
» trouve le ſecret de ſe faire aimer de
» la fille du Comte de Northumberland.
» Cette alliance étoit ſortable, & ne
» pouvoit être refuſée par les deux fa-
» milles, à moins que le Comte n'ob-
» jectât l'affreuſe conduite de Norton. Il
» en parla en effet; mais le foible Sei-
» gneur voulut bien mettre ſur le compte
» de la jeuneſſe, des crimes dont la ſource
» étoit dans le cœur du jeune homme; il
» penſa, comme Miladi, que la vertu
» & les agrémens de ſa fille réformeroient
» ſon caractere, & le rendroient à l'hu-
» manité. Les noces furent arrêtées, le
» contrat fait & ſigné, & le lendemain
» la célébration devoit avoir lieu. La for-
» tune la plus immenſe attendoit Nor-
» ton, & déjà la plus belle perſonne de
» l'Angleterre voloit dans ſes bras. Le
» ſcélérat ! le jour étoit à peine tombé,
» que, déguiſé en Valet, il s'introduit
» dans l'hôtel du Comte de Northum-
» berland. Il en connoiſſoit les iſſues;
» il lui fut facile de pénétrer juſqu'au
» cabinet de ſon futur beau-pere. Ses yeux
» ſont éblouis de l'or & des diamans ré-
» pandus ſur une table, & qui, douze

» heures plus tard, devoient lui appar-
» tenir. Il dévore déjà cette proie. Son
» sang ne frémit point. D'une main assu-
» rée, il porte trois coups de poignard
» dans la gorge du malheureux vieillard,
» qui expire sans connoître son assassin.
» Après ce crime, Norton s'empare des
» richesses qui le lui ont fait commettre,
» & se retire dans cet hôtel, qu'on devroit
» détruire, puisque ce monstre y est né.
» On ne tarda pas à être instruit que le
» Comte venoit d'être assassiné, & qu'en
» même temps les coupables avoient
» emporté ce qu'il y avoit de plus pré-
» cieux dans son cabinet; mais on igno-
» roit par qui ce coup avoit été fait.
» Miladi, seule peut être, eut quelques
» pressentimens. Lorsque tout le monde
» fut retiré dans l'hôtel, elle quitte son lit,
» & entre dans l'appartement de son fils;
» la foible lumiere d'une lampe l'éclairoit.
» Quel coup de foudre pour cette vertueuse
» Dame! Elle apperçoit des habits ensan-
» glantés, & un poignard fumant encore;
» elle voit de l'or, des diamans jetés sur
» le parquet; elle ne peut plus douter du
» crime de Norton, qui, dans les
» bras du sommeil, semble jouir de ce
» repos que le Ciel accorde à l'innocence.

» Transportée de rage, eh! quelle mere » auroit pu s'en défendre! voyant d'avance le spectacle de son fils, traîné justement & ignominieusement sur l'échafaud, elle s'arme d'une aiguille d'or, » qu'elle tire de ses cheveux, & la lui enfonce dans les yeux. Scélérat, s'écria-t-elle, tu n'abuseras plus de ces dons du » Ciel pour commettre des crimes : indigne de voir la lumiere, expie dans » les ténebres tous ceux dont tu t'es » souillé. Nous accourons tous aux cris » du jeune homme. C'est moi, dit cette » déplorable mere, qui l'ai réduit en cet » état affreux. Je ne le laisse vivre que pour » pleurer ses crimes & le mien. Norton, » depuis ce moment, n'a proféré aucune » plainte, & de temps en temps laisse » seulement échapper quelques soupirs. » On soupçonneroit que ce n'est plus le » même homme, que son ame est changée, & qu'il ne se rappelle son horrible conduite que pour la détester. L'action de Miladi a été fort blâmée des » uns, & excusée par d'autres; mais cet » acte de justice maternelle n'a été regardée à la Cour que comme un acte » de barbarie. La coupable a été arrêtée, » & un jeune parent de Norton s'est

» porté pour accusateur contre cette mere
» désespérée. Il prétend que le seul motif
» de se conserver la tutelle de son fils
» & l'administration de ses biens, a armé
» son bras; & le Roi vient de prononcer
» l'arrêt de mort de cette femme forte,
» si dans trois jours il ne se présente point
» un Chevalier qui veuille la défendre.

» Le Champion est trouvé «, s'écria Faramond, convaincu de la pureté des intentions de la veuve de Norton. Aussi-tôt il vole au Palais du Roi, & demande à ce Prince le combat contre l'accusateur. Le Roi, surpris de la générosité & de la noble audace du François, ne croit pas devoir le refuser. Les barrieres s'ouvrent, & les deux adversaires font, pour emporter la victoire, des prodiges inouis; mais enfin le sort des armes favorise Faramond, & son rival, percé de coups & couché sur la poussiere, implore lui-même le Roi en faveur de la malheureuse Miladi. Elle obtint sa grace, & la jeune Rosemonde & Faramond la reconduisirent en triomphe dans son Hôtel.

Revenons au Corsaire Frondarin. Son sommeil & celui de ses gens dura jusqu'au lendemain. A son réveil, il ne fut pas peu surpris de ne trouver ni Rose-

monde auprès de lui, ni Faramond & ses François dans la prison. Il envoya de tous côtés des Soldats pour les poursuivre & les ramener; mais les fugitifs étoient déjà en sûreté lorsqu'on arriva au port. Dans l'accès de sa colere, il jura d'exterminer tous les François qui tomberoient en son pouvoir; mais bientôt une lettre trouvée dans la chambre que Faramond avoit occupée, lui fit changer d'avis; elle étoit conçue en ces termes :

» JE me suis vu dans vos fers, & » je n'ai pas ignoré le sort que vous me » prépariez. Devenu à mon tour maître » de votre vie, j'aurois pu vous l'arracher; » mais un loyal Chevalier dédaigne une » vengeance qui ne feroit que l'avilir. Il » respecte un ennemi livré au sommeil : » il sait le combattre, & jamais il ne » l'assassine. Profitez de ma courtoisie. » Rougissez de porter les armes contre » votre Souverain; repentez-vous, &, » méritant votre grace, venez goûter dans » notre commune Patrie une félicité » qu'en vain vous chercheriez ailleurs «.

Ce billet frappa Frondarin; il eut horreur d'avoir trahi son Roi & versé le sang de ses compatriotes; & dès cet inf-

tant il forma le projet de mériter d'obtenir son pardon. Les équipages qu'il avoit sous ses ordres, étoient composés de François & de fugitifs de différentes Nations, que l'espoir du pillage avoit rangés sous ses drapeaux. Il fait appareiller sa flotte ; & lorsqu'il est en mer, il déclare à ses Soldats & à ses Matelots le dessein qu'il a d'abandonner le parti des Espagnols : tous applaudissent à la résolution de leur Général, & bientôt les banderoles aux armes de France volent au gré des vents. Frondarin prit alors le nom du *Chevalier Pénitent*. Il arriva sur les côtes de France vers Bordeaux, dans le temps qu'une flotte Françoise étoit aux mains avec les Espagnols, & qu'elle avoit du dessous. Par sa valeur & ses sages manœuvres il rétablit le combat, & la gloire dont se couvrirent les François dans cette action, lui fut due en partie. Après cette victoire, le Chevalier Pénitent fut radouber à Bordeaux, où il resta inconnu jusqu'à ce qu'ayant entendu parler de la sage Minerve, de ses malheurs & de son innocence, il forma le dessein de se rendre à Paris, & de se déclarer son défenseur.

Il étoit temps que Frondarin volât au secours de cette infortunée. Le traître

Clondice avoit eu le crédit de faire défendre à tous les Chevaliers de l'Ordre de cette Dame, de s'armer en sa faveur; & n'ayant point d'adversaire à combattre, il jouissoit d'avance du barbare plaisir de voir couler son sang sur un échafaud. Le Chevalier Pénitent arrive à Paris, se présente au Roi, & s'offre pour être le Champion de Minerve.

Armil en ce moment étoit auprès de son Maître; il reconnoît Frondarin à ses armes; mais ignorant quel il est, il atteste seulement au Roi, que c'est le Guerrier à qui il doit les avantages qu'il a remportés sur les Espagnols. Le Roi accepte la proposition de Frondarin, & ordonne que le combat aura lieu dès le lendemain; Clondice se trouva dans la nécessité d'y consentir.

La barriere alloit s'ouvrir, lorsque Roland, Ambassadeur de France en Italie, arriva à Paris. Le tumulte qu'il remarqua dans cette Ville, lui donna la curiosité d'en apprendre le sujet; l'ayant su, il courut au Palais : » Sire, dit-il au » Roi, on vous en impose; Barlion n'est » point tombé sous les coups de son » épouse Minerve; ce brave Chevalier » est mort à Lyon en ma présence dans

» les bras de son ami Clemmée, qu'il avoit » perdu depuis assez long-temps, & qu'il » retrouvoit. Il n'est point d'exemple » d'une amitié semblable. J'ai vu ces deux » amis, les bras entrelacés, se serrer étroi- » tement, verser des larmes, enfin j'ai » vu Clemmée ne plus presser contre son » sein qu'un corps inanimé. Ah ! Sire, » quel exemple pour tous nos Chevaliers! » Tous les citoyens de Lyon ont été té- » moins de cette surprenante aventure ; » j'ose avec tous mes gens vous en attester » la vérité «.

Ce récit fit suspendre tous les apprêts du combat ; mais Clondice, furieux de voir sa trahison démasquée, se jeta aux pieds du Roi, & le supplia d'ordonner qu'il eût lieu. Frondarin, loin de s'y op- poser, demanda l'ouverture de la barriere. Il obtint cette permission ; le combat ne fut pas long ; Clondice, frappé de plu- sieurs coups mortels, près d'expirer, avoua qu'il n'avoit chargé Minerve d'un forfait aussi odieux, que pour se venger du mé- pris qu'elle avoit fait de son amour. Il ex- pira après cet aveu, & Minerve qui n'en avoit pas besoin, fut ainsi pleinement justi- fiée. Urbande, quelques jours auparavant, pressée par ses remords, étoit morte de

douleur. L'épouſe de Barlion ſe livra alors toute entiere aux regrets que lui cauſoit la perte de ſon mari. Elle raſſembla tous ſes Chevaliers & ſes Infantes ; & après avoir fait ſes remercîmens au Roi, elle partit pour Lyon dans l'équipage & le cortége le plus lugubre. Ce fut là, qu'après avoir rendu les honneurs funebres à Barlion, elle lui fit élever un mauſolée, au même lieu où s'étoit paſſée cette triſte aventure ; &, dit le Romancier, *cet édifice ſubſiſtoit encore de mon temps, & je l'ai vu. Il s'appelle la Fontaine des deux amis, parce que l'action s'étoit paſſée auprès d'une fontaine.* Minerve, après avoir rendu ces triſtes devoirs à la mémoire de ſon époux, ſe retira dans ſon Château de Bethſametz.

Cependant le Chevalier Pénitent s'étoit fait connoître au Roi de France pour Frondarin, & avoit obtenu l'oubli de ſa félonie. A cette grace le Roi avoit ajouté le don de la dépouille des biens de quelques traîtres, qui, loin de ſuivre l'exemple de ce brave Breton, malgré la paix faite avec les Eſpagnols, infectoient encore les côtes du Royaume. Le Pénitent rentré en grace, avoua qu'à la vérité Faramond avoit été ſon priſonnier, mais

il raconta comment ce brave Chevalier s'étoit échappé de sa prison avec la jeune Rosemonde. Cette nouvelle transporta de joie le Comte de Mortagne, sa fille aînée, & sur-tout Floride, qui fut attendre à Bethsametz le retour de son mari.

Tandis qu'on s'attendoit, chez Minerve, à revoir Faramond, qui ne pouvoit être long-temps sans donner de ses nouvelles, il arriva à Bethsametz un Prince de Léon, nommé *Gontrand*, jeune & charmant Chevalier qui brûloit de se distinguer en amour comme au métier des armes. Il vit cette aimable veuve du Berger Ourson, que nous avons déjà fait connoître sous le nom de la *Nymphe Bergere*. Gontrand en devint éperdument amoureux; & la Nymphe Bergere, malgré la disproportion de la naissance, répondit à la tendresse du Prince. Vainement Minerve voulut représenter à la Bergere les engagemens qu'elle avoit avec le Chevalier Emerand; elle répondit que, ne pouvant oublier les violences qu'il avoit employées contre elle, lorsqu'elle étoit encore femme d'Ourson, elle se donneroit plutôt la mort que de l'accepter pour époux. On chercha avec aussi peu de succès à lui faire entendre que l'amour

l'amour d'un Prince pour une Bergere ne pouvoit durer qu'autant que sa beauté l'attacheroit, & que les attraits d'une femme ressembloient à ceux de la rose, fraîche le matin, & fanée quelques heures après. » J'en conviens, reprit avec fermeté cette fille décidée ; aussi, quoi- » que j'avoue que le Prince de Léon a » su me plaire, je ne l'épouserai jamais ; » mais je jure en même temps qu'Emerand » ne sera jamais mon époux «. Ce fut cette réponse qui fit changer le nom de la veuve d'Ourson, qu'on appeloit communément la *Nymphe Bergere*, en celui de l'*Infante déterminée*; & c'est ainsi qu'elle est nommée dans la suite du Roman.

Emerand fut choqué du mépris avec lequel il étoit traité par l'Infante déterminée, & son amour se changeant en haine, il répandit sur sa conduite les plus affreuses calomnies, jusqu'à dire qu'il avoit cessé de l'estimer, depuis qu'il avoit obtenu d'elle le don d'amoureuse merci. Moins la chose étoit vraie, plus elle parut insultante à cette aimable veuve. Dans ce temps, une offense faite aux Dames passoit pour une action déshonorante, & eût-on eu toute la valeur en partage, on n'en étoit pas moins regardé alors comme un

Chevalier qui n'en méritoit plus les prérogatives. Gontrand, qui respectoit trop l'objet de ses complaisances pour ajouter foi sur les propos qu'Emerand débitoit contre l'honneur de sa Maîtresse, s'abaissa jusqu'à lui proposer le combat, que celui-ci éluda sous divers prétextes. L'Infante déterminée fut instruite de ce manque de courage, & sachant que Minerve & sa petite Cour devoient partir pour retourner à Paris, elle demanda avec instance à être du voyage. Un jour qu'elle assistoit avec Minerve au cercle chez la Reine, Emerand renouvela ses propos : l'Infante, outrée de désespoir, sans redouter les suites d'une action terrible, s'approche du calomniateur, le saisit au collet, & lui plonge un poignard dans le sein. » C'est ainsi, dit la veuve d'Our-» son, que toutes les femmes devroient » venger leur honneur injustement ou-» tragé «. La coupable fut arrêtée par les ordres de la Reine ; mais Emerand, près d'expirer, demanda sa grace, & lui rendit son innocence, en déclarant qu'il ne s'étoit porté contre elle à tous ces propos injurieux, que dans le dessein de la brouiller avec le Prince de Léon. L'Infante déterminée, ainsi justifiée publi-

quement, fut rendue à Minerve, & ſon courage redoubla l'amour de Gontrand pour elle.

Cette ſcene tragique étoit encore préſente à tous les eſprits, lorſqu'on vit arriver le vieux Comte de Mortagne, & Riſor qu'il avoit choiſi pour l'époux de Roſemonde. Il venoit pour demander à Frondarin raiſon de la captivité de ſa fille; &, ſous le bon plaiſir du Roi, Riſor lui propoſa le combat. Le cas ſembloit l'exiger; le Roi étoit juſte, & ne pouvoit le refuſer. Les combattans ſe préſenterent dans l'arene, & ils avoient déjà rompu pluſieurs lances, quand on entendit une voix qui crioit: » Arrêtez, arrêtez, Che- » valiers, voici Roſemonde «. En effet, c'étoit elle que Faramond ramenoit dans les bras du Comte de Mortagne. Ils venoient de débarquer à Calais, & Faramond ayant entendu parler du combat de Riſor & de Frondarin, ils avoient fait la plus grande diligence pour arriver à Paris, afin de le rompre.

Il faut être pere pour juger de la joie du Comte de Mortagne en embraſſant ſa chere Roſemonde, qu'il n'eſpéroit plus de revoir. Riſor & cette courageuſe fille éprouverent ſans doute des tranſports dif-

férens ; mais rien n'égala la tendresse avec laquelle Floride & Faramond s'embrassèrent. Ce que l'amour conjugal peut inspirer de plus affectueux, ils le sentirent, & firent passer ce sentiment respectable dans tous les cœurs. Jamais époux n'avoient fait autant verser de larmes de joie à ce qu'il y avoit de plus illustres personnages à la Cour de France.



AVENTURES DE FLORIDE;

Dédiées à très-vertueuse Damoiselle, Mademoiselle de MARIGNI BROCHARD, (Rouen).

QUATRIEME PARTIE.

QUOIQUE Béroalde de Verville intitule cette quatrieme Partie *Aventures de Floride*, il n'y est plus question de cette Dame, ni de son époux Faramond. Ce sont les Aventures de cette Paysanne, veuve du Berger Ourson, & nommée dans la troisieme Partie l'*Infante déterminée*, qu'il y décrit. Il s'y rencontre l'Episode d'un certain Cléandre, qui, ne tenant point à l'Histoire principale, a dû en être détaché; nous le donnerons à la suite de cette quatrieme Partie.

LA mort d'Emerand, poignardé par l'Infante déterminée en présence de la Reine de France, excita les plus terribles plaintes de la part des parens de ce méchant Chevalier. Sa famille vint se jeter aux pieds du Roi, pour lui demander

vengeance de cet aſſaſſinat; mais ce Prince leur fit entendre qu'Emerand avoit été juſtement puni de ſa méchanceté, & qu'ils devoient plutôt laiſſer oublier ſa mémoire, que ſonger à la faire revivre. Malgré cette réponſe du Roi, les amis de l'Infante, & entre autres, Minerve, Floride & Faramond firent conſentir cette jeune veuve à ſe retirer dans la retraite de la Druere, où elle ſeroit à l'abri des attentats des parens d'Emerand. Il eſt néceſſaire de faire connoître ce lieu, aſile alors de la paix & de l'innocence.

La Maiſon, ou, ſi l'on veut, le Monaſtere de la Druere, étoit ſituée dans une vaſte plaine, entre le Poitou, la Bretagne & l'Anjou. Elle reconnoiſſoit pour fondateurs ces fameux Druides, Prêtres & Légiſlateurs de nos ancêtres les Gaulois. De temps immémorial, ils y avoient établi une eſpece de Collége, connu ſous le nom de *Collége des Azémites*. Auprès de leur retraite, ces Sages avoient fait élever une ſuperbe Maiſon, où ils raſſembloient un aſſez grand nombre de Dames vertueuſes, pour y vivre en communauté ſuivant les regles établies par les anciens Druides. Quoique les Azémites, en entrant à la Druere, pro-

nonçassent des vœux d'obéissance & de chasteté, ces vœux ne les lioient pas pour la vie. Au contraire, comme on ne recevoit dans cette Maison que des personnes de naissance ou d'un mérite reconnu, lorsqu'une Demoiselle joignoit à la qualité d'Azémite, de l'esprit & des talens, elle faisoit tôt ou tard un mariage avantageux. Cette seule raison engageoit les plus illustres familles de la France & des autres Royaumes, à rechercher des places pour leurs Demoiselles dans la paisible Maison de la Druere.

Les Azémites avoient toujours à leur tête une d'entre elles, qu'on nommoit la Souveraine. Cette Supérieure ne parvenoit à cette éminente dignité qu'après avoir donné les plus grandes preuves de sagesse & de bonne conduite. Elle usoit de son pouvoir avec modération, & l'on peut dire que les Azémites étoient vertueuses par goût & sans contrainte. Les devoirs religieux remplis, elles s'occupoient à différens ouvrages, pendant qu'une d'elles lisoit quelques chapitres de l'Histoire du pays, ou des passages de quelques Moralistes judicieux, propres à faire naître des réflexions utiles. On dînoit en commun, & la nourriture simple &

ſalubre que l'on prenoit, en laiſſant toute la liberté à l'eſprit, entretenoit le corps dans une vigueur convenable. On employoit l'après-midi, ſuivant ſon goût & ſes talens; ſur le ſoir, lorſque la ſaiſon le permettoit, on ſe raſſembloit dans les délicieux jardins du Monaſtere. Alors l'entrée en étoit permiſe aux hommes, & l'on jouoit à mille jeux innocens, ou l'on aſſiſtoit à quelques concerts. Durant l'hiver, le bal rempliſſoit les momens qui, dans l'été, étoient accordés à la promenade.

L'Infante déterminée fut reçue par la Supérieure des Azémites avec la diſtinction que méritoient ſon courage & ſa vertu, & cette Dame voulut bien oublier que cette nouvelle compagne étoit née ſimple Bergere. On changea, ſuivant l'uſage, ſon nom en celui d'Iſabelle. Son caractere naïf, ſa douceur, ſa gaieté franche, lui gagnerent bientôt l'amitié de toutes les Azémites. Pendant le ſéjour qu'elle fit à la Druere, elle inſpira l'amour le plus tendre & le plus reſpectueux à Armedon, noble & loyal Chevalier. Il oſa le lui déclarer, & la conjura de recevoir ſa main, ſi elle le jugeoit digne d'obtenir cet honneur. Iſabelle,

comme nous l'avons dit dans la précédente Partie de ce Roman, aimoit Gontran, Prince de Léon, & elle en étoit adorée; mais cette charmante veuve ne pouvoit se dissuader qu'il lui étoit impossible de prétendre à une alliance aussi illustre. Se faisant justice, elle renferma dans son cœur la tendresse qu'elle avoit pour Gontran, & permit à Armedon de lui faire la cour, quoiqu'elle n'eût que de l'estime pour ce Chevalier; seulement, elle exigea de lui un temps assez long pour se déterminer à un second mariage.

Cependant la famille d'Emerand, toujours furieuse de la protection que le Roi avoit accordée à leur ennemie, résolut de ne se rapporter qu'à elle du soin de sa vengeance. Une Dame, tante d'Emerand, se chargea d'enlever Isabelle, &, pour assurer son projet, elle répandit un grand nombre d'espions dans les environs de la Druere. Ayant su que la Supérieure des Azémites devoit faire un voyage à la Cour avec plusieurs de ses Dames, elle ne douta pas qu'Isabelle ne fût de la partie. Tarsale, c'étoit le nom de cette tante, fit cacher dans un petit bois une troupe de gens armés; & lorsque le cha-

riot qui conduisoit les Amézites parut, il se trouva environné ; on en tira de force & après beaucoup d'insultes, la malheureuse Isabelle, que Tarsale fit aussitôt transporter dans la tour d'un Château qu'elle avoit auprès de Rochefort, pour y demeurer jusqu'à ce que la famille d'Emerand eût décidé de son sort.

La nouvelle de cet attentat fut bientôt portée à la Cour & à la Maison de la Druere : le Roi jura qu'il feroit punir les coupables, dès qu'ils seroient connus ; mais les amis d'Isabelle ne crurent pas devoir attendre les effets d'une vengeance, sinon incertaine, du moins tardive, & coururent à la poursuite des ravisseurs. Armedon & Gontran, qui s'étoient mis à leur tête, firent inutilement la plus grande diligence ; toutes leurs recherches furent infructueuses. Comme le Prince de Léon, accablé de douleur, retournoit à la Druere, il rencontra la jeune Demoiselle Claire, fille de la Dame Tarsale, qui se rendoit en Bretagne. Il n'y avoit point d'escorte à combattre ; il n'eut qu'à ordonner au conducteur du chariot de le suivre jusqu'à son Château de Léon, & il fut obéi. Les larmes de Claire le toucherent sensiblement ;

cette aimable personne ne pouvoit être responsable des mauvais procédés de sa mere : attenter à sa liberté étoit un crime que tout loyal Chevalier ne pouvoit se permettre : Gontran le savoit ; mais Isabelle étoit captive, & il avoit besoin d'un otage qui lui répondît des jours de cette belle veuve, dont il n'espéroit plus faire son épouse, & pour laquelle il conservoit la plus grande estime. Claire supporta son esclavage avec une noble fermeté ; elle ne fit aucun reproche à Gontran, mais elle le badina beaucoup sur son amour pour une simple Bergere. Gontran avoua à sa prisonniere qu'il avoit été long-temps épris des charmes d'Isabelle ; il convint cependant que, sans choquer les préjugés reçus, & peut-être injustes, il ne pouvoit s'allier à cette charmante veuve, & il finit par offrir à la fille de Tarsalc & son cœur & sa main. Plus cette alliance flattoit la vanité de Claire, moins elle y parut sensible : » L'esclave, lui disoit-elle souvent, ne sait » former des vœux que pour sa liberté : » rompez mes fers, & ensuite attendez, » avec soumission, ce qu'une ame libre » voudra bien prononcer sur votre sort «.

Pendant que ces choses se passoient,

la Dame Tarſale avoit porté ſes plaintes au pied du trône, ſur l'enlévement de ſa fille, & Gontran venoit d'être mandé à la Cour. Il offrit de rendre Claire à ſa famille, ſi l'on vouloit remettre Iſabelle en liberté; mais la Dame Tarſale ſoutenoit que l'Infante déterminée n'étoit plus en ſon pouvoir; & en effet, elle l'avoit envoyée en Bretagne, chez un parent d'Emerand. Cette circonſtance rendant ce cas embarraſſant, le combat fut ordonné. Le Prince de Léon triompha ſans beaucoup d'efforts du Champion de Tarſale, qui en mourut de douleur & de dépit. Après la mort de cette Dame, Gontran remit généreuſement Claire entre les mains de la Reine, & continua de faire ſa cour à cette aimable orpheline: mais comme la Supérieure des Azémites & le Chevalier Armedon ſupplioient le Roi de leur faire rendre Iſabelle, il fut décidé que Claire demeureroit en otage à la Druere, juſqu'au moment où la veuve d'Ourſon ſeroit renvoyée dans ſon Monaſtere.

Cette reſtitution étoit devenue impoſſible à la famille d'Emerand; le vaiſſeau dans lequel Iſabelle avoit été embarquée pour paſſer en Bretagne, avoit été

attaqué & pris par un corsaire Danois, appelé *Ferclin*, qui, content de sa course, étoit aussi-tôt retourné en Danemarck. Isabelle fut présentée à Yelse, sœur du Roi. Cette Princesse, ayant entendu le récit des malheurs de cette veuve, prit pour elle l'amitié la plus tendre. Yelse avoit été élevée par les Azémites; elle leur devoit ses vertus, &, quoiqu'assise sur les marches d'un trône étranger, elle avoit conservé pour celles qui portoient ce nom la tendresse d'une sœur.

La vie douce que menoit Isabelle à la Cour de Danemarck fut bientôt troublée par des calomnies atroces, que ses ennemis répandirent en France contre elle, & qui parvinrent jusques à la Princesse Yelse. On supposoit que l'Infante déterminée, en plongeant un poignard dans le sein d'Emerand, en présence de la Reine de France, avoit moins cherché à se venger d'un calomniateur, qu'à punir un indiscret : on ajoutoit que les Azémites, convaincues de cette vérité, avoient cru devoir retrancher Isabelle de leur Société. Ces tristes nouvelles jeterent la veuve d'Ourson dans le plus grand accablement. Ne pouvant supporter l'offense faite à sa vertu, elle supplia Yelse de lui permettre

de retourner en France, afin de détruire, par ſa préſence, ces bruits odieux. Yelfe ne ſe ſépara de ſon amie qu'avec douleur ; mais elle ne put qu'applaudir à l'empreſſement qu'avoit cette vertueuſe perſonne de rétablir ſa réputation, attaquée par ces étranges calomnies.

Iſabelle, accompagnée de quelques Suivantes, d'un Ecuyer, & de pluſieurs Domeſtiques armés, avoit paſſé la mer ſans danger, & s'avançoit par terre du côté de la forêt des Ardennes, lorſqu'elle fut attaquée par trente Soldats qui avoient à leur tête Huldric, bâtard du Duc de Saxe. Cet Huldric avoit connu Iſabelle à la Cour de Danemarck ; il étoit devenu très-amoureux d'elle, &, ſe voyant rebuté, il avoit réſolu de l'enlever, & d'obtenir de force ce qu'un bon Chevalier cherche à mériter par ſes ſervices. Les Domeſtiques d'Iſabelle avoient pris la fuite, ſon Ecuyer étoit expirant ; Huldric étoit près de déshonorer la veuve d'Ourſon, quand, par un de ces haſards qui viennent ſi ſouvent au ſecours des Romanciers, le Prince de Léon, qui cherchoit Iſabelle de tous les côtés, entendit ſes cris, & vint l'arracher des bras du téméraire Huldric. Il le combattit ;

Huldric ſuccombe, & reçoit un coup mortel, qui ne lui permet pas de donner aucune marque de repentir. L'eſcorte de Gontran avoit, pendant le combat, contenu les Soldats d'Huldric ; voyant leur Maître vaincu, ils demanderent pour toute grace au vainqueur la liberté de ſe retirer & d'emporter avec eux le corps de ce méchant Chevalier.

Il n'étoit plus queſtion d'amour entre Iſabelle & le Prince de Léon ; cette paſſion ſi vive, ſi turbulente, avoit fait place aux ſentimens d'eſtime & d'amitié, les plus tendres & les mieux réfléchis. Après avoir fait les plus juſtes remercîmens à ſon libérateur, elle exigea qu'il la reconduisît à la ſolitude de la Druere. Le jour qu'elle y reparut, fut un jour de triomphe pour elle. Les Azémites, certaines de la vertu de leur ſœur, avoient pleuré ſur ſes malheurs, & gémi d'être privées de cette vertueuſe perſonne ; la joie rentra avec la veuve d'Ourſon dans cet aſile du bonheur & du repos, &, juſqu'à la jeune Claire, toutes ſes ſœurs lui témoignerent le plaiſir qu'elles avoient de la retrouver.

Sans riſquer d'ennuyer nos Lecteurs, nous ne pouvons ſuivre pas à pas la marche de Béroalde de Verville, qui fait encore

poursuivre Isabelle devant le Roi de France, pour le meurtre d'Emerand ; il suffit de savoir qu'elle triompha de cette nouvelle accusation. Il est cependant important de leur apprendre que, pendant le séjour qu'elle fit dans ce temps à Paris, Clovis, fils du Roi, devint éperdument amoureux de cette belle, & que, se voyant rebuté, il jura de se venger de ses mépris.

Cependant Armedon rendoit toujours des soins à Isabelle, & la sage Minerve, chez qui elle s'étoit retirée, lui conseilla de donner la main à ce brave Chevalier. Ce fut pendant les fêtes célébrées pour leurs noces, que le Prince Clovis se rendit à Bethsametz, dans le dessein de se faire agréger dans l'Ordre de Minerve. Il revit Isabelle, qui, soupçonnant avec raison que ce Prince avoit formé le dessein de l'enlever, conjura son époux de la conduire en Danemarck, auprès de la Princesse Yelse.

Sans doute ce voyage, entrepris secrétement, alloit rendre inutile le projet de Clovis contre l'honneur d'Isabelle : mais en fuyant un malheur encore douteux, est-on bien sûr de ne se pas jeter dans de plus grands périls ? C'est ce qui arriva à nos

nos nouveaux époux. Ils s'embarquent pour le Danemarck; une tempête affreuse pousse leur vaisseau dans des mers inconnues, où nous sommes forcés de les suivre, & enfin, ils sont jetés dans le Cathai, au Port de Tolhos. On doit savoir qu'alors les habitans de cette Ville adoroient le Soleil & la Lune; & qu'une loi, en vigueur parmi eux, leur ordonnoit de sacrifier à ces astres tous les Etrangers que la tempête jetoit sur leurs côtes. Armedon & Isabelle furent remis à la garde du grand Sacrificateur, pour être purifiés & rendus dignes d'être immolés sur l'Autel de ces prétendues Divinités. Heureusement que ce Souverain Pontife étoit un Gentilhomme Normand, appelé *Martial*. Il ne put voir Isabelle sans l'aimer, & comme elle se faisoit passer pour la sœur d'Armedon, il proposa à l'un & à l'autre de leur sauver la vie, & de travailler à leur procurer la liberté, si Isabelle vouloit répondre à sa tendresse. Il est des circonstances dans la vie où la feinte doit être permise. Isabelle flatta l'amour de Martial, & l'assura de toute sa reconnoissance s'il remplissoit ses promesses. Martial assemble les principaux citoyens de Tol-

hos; en leur présence il offre un sacrifice au Soleil & à la Lune; mais pendant la cérémonie on entend gronder le tonnerre, la voûte du Temple est éclairée par des feux extraordinaires, & de dessous l'Autel sort une voix qui annonce au peuple que leurs Divinités protectrices rejettent à jamais toutes victimes humaines, & leur ordonnent de conduire dans l'Isle de Maxute celles qui viennent de leur être dévouées. Cette Isle de Maxute n'étoit proprement qu'un rocher presque inhabitable, au milieu duquel la bouche d'un volcan jetoit des feux continuels; & comme, sur tout pendant la nuit, ces feux répandoient une clarté brillante, les Tolhossiens prétendoient que chaque jour le Soleil s'y retiroit pour se reposer de sa longue course. Le peuple, pénétré de respect pour l'Oracle qu'il vient d'entendre, jure d'obéir. Martial fait aussi-tôt équiper un vaisseau, il en prend lui-même la conduite, &, après y avoir déposé ses trésors & fait entrer non seulement Isabelle & Armédon, mais un assez grand nombre d'autres victimes déjà dévouées au Soleil & à la Lune, il commande qu'on mette à la voile.

La paſſion de Martial pour Iſabelle venoit de préſerver nos époux d'une mort certaine ; mais Armedon auroit préféré la mort au malheur d'être pour toujours ſéparé de cette aimable perſonne. Il ſe fait ami du Pilote, il gagne les Matelots, à qui il promet la liberté; &, d'accord avec le reſte de l'équipage, il aborde à l'extrémité du rocher de Maxute, y fait conduire le Sacrificateur Martial, & bientôt on n'eſt plus à portée d'entendre les gémiſſemens que pouſſe ce malheureux.

Les vents, dit le Romancier, furent favorables à Iſabelle & à Armedon ; car au bout de quelques mois ils arriverent au Port de Calais; mais craignant d'y être découverts par leur ennemi le Prince Clovis, ils accorderent, comme Armedon l'avoit promis, la liberté à tout l'équipage, & ſe rendirent en Angleterre. Ne ſe croyant pas encore en ſûreté dans ce Royaume, ils réſolurent de venir ſe fixer à Bruxelles. Comme ils traverſoient une forêt pour ſe rendre dans cette Ville, nos époux furent attaqués par une troupe de brigands. Armedon ſe défendit avec courage, &, à l'aide d'un Gentilhomme du pays, il tua pluſieurs de ces ſcélérats,

& mit les autres en fuite ; mais pendant ce combat, Isabelle s'étoit enfoncée dans le bois, & lorsqu'il fut terminé, elle ne se retrouva plus. Armedon étoit désespéré, & courut à Bruxelles, dans l'espérance qu'elle auroit pu s'y faire conduire. Toutes ses perquisitions furent inutiles ; au contraire, il apprit que dans la même forêt où il avoit été attaqué, on avoit trouvé le cadavre d'une jeune & belle Dame, & ne douta point que ce ne fût celui de sa chere Isabelle. Pénétré de douleur, & cependant trop raisonnable pour se donner la mort, il se mit à parcourir divers Royaumes, non dans l'espérance de la trouver, mais cherchant du moins la gloire, qui occupe la seconde place dans le cœur d'un loyal Chevalier.

Cependant la Dame assassinée n'étoit point Isabelle ; la belle Azémite, en fuyant au milieu de la forêt, avoit rencontré un jeune Marchand, nommé *Landri*, qui l'avoit conduite au Château de Grandine, Dame respectable de la Province de Picardie. Ce fut de cet asile qu'Isabelle envoya à la recherche de son époux, & donna de ses nouvelles à la sage Minerve & à Floride. Malheureuse-

ment elle fut reconnue par un Domeſtique du Prince Clovis, qui en avertit ſon Maître : celui-ci ordonna de l'enlever & de la faire périr. Il chargea de cet acte barbare une femme ſans doute accoutumée au crime ; car cette déteſtable confidente, après avoir fait enlever Iſabelle, l'enferma, ſans vivres, ſans habits, dans le ſouterrain d'un vieux Château abandonné. Elle fut tirée de cet affreux tombeau par Landri, qui avoit ſuivi les raviſſeurs d'Iſabelle, & qui aſſuré que, morte ou vive, elle devoit ſe trouver dans ce ſouterrain, avoit averti le Juge le plus prochain de ce dont il venoit d'être témoin. Lorſqu'on arriva, Iſabelle réfléchiſſoit ſur la cruauté de ſon ſort ; elle remercia le Ciel du ſecours qu'il lui accordoit, & pria ſes libérateurs de la faire conduire à la maiſon de la Druere.

Pour réparer en quelque ſorte l'action infame dont Béroalde de Verville vient de charger le Prince Clovis, il lui ſuppoſe un mouvement de repentir. Le Prince révoque ſon barbare arrêt ; il envoie ordre de ne point attenter à la vie d'Iſabelle ; mais elle étoit déjà rendue chez ſes ſœurs les Azémites, & Clovis ne put avoir la conſolation d'arrêter les effets du crime

qu'il avoit voulu commettre. Pour Isabelle, elle apprit quelque temps après que son cher Armedon avoit reparu en France ; & l'ayant fait instruire qu'elle avoit deux fois échappé à la mort, ces deux époux se réunirent, & vécurent heureux pendant bien des années.



CLÉANDRE ET BAFISE,

EPISODE tiré de la quatrieme Partie des Aventures de Floride.

IL se peut que, sous le voile de l'allégorie, Béroalde de Verville ait voulu, dans cet épisode, nous raconter une Histoire véritable; tout porte à le croire; mais nous sommes forcés d'avouer que ce n'est qu'une conjecture, & qu'il nous a été impossible d'éclaircir ce fait.

ENTRE les Chevaliers de l'Ordre de Minerve, Cléandre, Gentilhomme Poitevin, se faisoit sur tout remarquer par son courage à la guerre, son adresse dans les tournois, & sa courtoisie envers les Dames. Le Royaume de France se trouvant alors tranquille au dedans, & en paix avec ses voisins, Cléandre, peu avantagé des biens de la fortune, résolut d'aller chercher des aventures, &, s'il étoit possible, de former dans les pays étrangers un établissement honorable, auquel il ne pouvoit prétendre en demeurant dans sa Patrie. Il partit, & dirigea sa

route du côté du petit Etat de Claura, dont il est nécessaire de donner une idée, en empruntant les propres termes de l'Auteur.

» Vers le soleil levant, près les mon» tagnes de cet astre, Roi de tous les » autres, au droit de la mer Erithrée, est » une contrée, petite d'espace, mais » riche de commodités, & difficile à » aborder, bien que le nom de *Claura* » doive toucher l'oreille de tout le monde, » pour être su, & sur tout de ceux qui » savent que c'est du vrai amour. Ce » pays a été conquis une fois, sans plus, » par un Gentilhomme François, qui, » premier, en fut Prince souverain, & » de lui sont issus tous ceux qui régnerent » depuis à Claura. Ce premier Roi de » Claura introduisit dans ce pays la Langue » & les mœurs des François. Le Roi de » Claura doit toujours se nommer *Pa-» sarche*, & sa fille aînée *Busise*. Rien » n'est semblable à ce petit Royaume, » qui est tellement disposé, à cause des » montagnes & de la mer, qu'il y regne » un printemps perpétuel : tout y abonde, » & cette région peut se passer de toutes les » autres «.

Par une loi constamment suivie à

Claura, il devoit toujours y avoir une Princeſſe du ſang royal, mariée à un Etranger ; mais il falloit que l'Amant de cette Princeſſe trouvât le moyen d'entrer dans le fort Château de Pirodes, où elle étoit renfermée pendant les mois de Mars, Juin & Septembre. Ce n'étoit que dans ces mois qu'il étoit permis à l'Etranger d'entreprendre de lui parler ſans témoins. S'il réuſſiſſoit dans ſon entrepriſe, il devenoit l'époux de la Dame : s'il ſe laiſſoit ſurprendre, on le reléguoit au parc du verger de Lieſſe, juſqu'à ce qu'une Pucelle, attaquée dans ſon honneur, voulût le choiſir pour ſon Chevalier. Il faut obſerver, que ſi la Princeſſe pour qui l'Etranger faiſoit une pareille tentative, n'avoit pas vingt-cinq ans, il lui étoit permis d'eſſayer de ſe ſauver de ſa priſon ; & de tenter une ſeconde fois de s'inſinuer dans le Château de Pirodes ; mais après vingt-cinq ans, toute entrepriſe devenoit un crime ; la Princeſſe étoit condamnée au célibat, & on la reléguoit dans le grand labyrinthe, avec les autres Princeſſes du ſang qui n'avoient pu être mariées, ſelon la coutume de Claura. Ces Dames y vivoient heureuſes & tranquilles ;

mais aucun homme ne devoit s'introduire dans leur retraite.

Lorsque Cléandre arriva à Claura, Basise, fille aînée du Roi, commençoit son espece de noviciat au Château de Pirodes. Il fut, comme François, fort accueilli à la Cour, & le Roi & la Reine virent avec plaisir que les yeux de cet aimable Etranger se tournoient souvent avec intérêt sur la belle Basise; mais ils auroient désiré qu'il déclarât ses prétentions, & commençât ses tentatives pendant les mois marqués par la loi. Cléandre ne crut pas devoir encore précipiter les choses. Il apprit alors que sa Patrie rentroit en guerre avec l'Espagne, &, sans renoncer à son projet, il supplia le Roi Pasarche de lui permettre de retourner en France. Ce Prince y consentit, à condition que, la guerre finie, Cléandre reviendroit à sa Cour.

La jeunesse est inconstante, légere: Cléandre étoit véritablement épris des charmes de Basise; mais si l'absence ne détruit pas l'amour, au moins arrive-t-il qu'elle l'endort, & qu'il est besoin de revoir l'objet aimé, pour le tirer de son engourdissement. Notre Chevalier se per-

mit de courtiser plusieurs Belles, &, entre autres, la charmante Doristée, qui dédaigna ses hommages, mais qui le crut assez estimable pour en faire son ami. La paix étant conclue avec l'Espagne, Cléandre se rappela les charmes de Basise; & sa passion pour cette Belle, reprenant de nouvelles forces, il pressa son embarquement. Une tempête le contraignit de relâcher dans l'Isle d'Ascolie, où régnoit alors la sage Reine Dormire. Cette Princesse pleuroit encore un François, nommé *Dersile*, qu'elle avoit tendrement aimé, & auquel elle n'avoit pu plaire. Elle lui raconta que Dersile avoit refusé son cœur & le partage de son trône, pour conserver pure la foi qu'il avoit jurée à la belle Merline, une des Infantes de Minerve. Elle lui en demanda des nouvelles; mais Cléandre ne pouvoit lui en donner que de fort tristes. Il lui raconta que Dersile, en quittant l'Isle d'Ascolie, s'étoit rendu auprès de sa chere Merline, que ses parens vouloient obliger à prendre pour époux le Chevalier Estion. Son retour ayant enflammé la colere de ce rival rebuté, une querelle s'éleva entre eux, & il s'ensuivit un combat: mais, comme ils étoient aux mains, l'amoureuse

Merline, voyant Derfile prêt à recevoir un coup mortel, s'élança au milieu des combattans, &, frappée par l'épée d'Estion, tomba, & expira dans les bras de son Amant, à qui elle venoit de sauver la vie. Derfile fut si pénétré de la mort de Merline, qu'il en perdit la raison, & que le crime d'Estion resta sans vengeance.

Cette tragique aventure causa un véritable chagrin à la Reine Dormire, &, quoiqu'elle conservât pour Derfile la plus grande tendresse, elle plaignit sincérement ces loyaux Amans.

Cependant Cléandre, ayant pressé le ravitaillement de son vaisseau, remit en mer pour l'Isle Pampire, qu'il falloit nécessairement côtoyer avant que d'arriver à Claura. Le portrait qu'on lui avoit fait des mœurs des habitans de cette Isle, redoubloit son envie de les connoître par lui-même. » On m'assure, disoit-il en » lui-même, que les Dames y sont belles, » vives & courtoises; cette Isle est donc » un séjour délicieux « ? Mais sans doute on lui avoit caché *que fard & tromperies régnoient en ce lieu; que le vice y paroissoit avec tout apparat, & que mal & déloyauté s'y pratiquoient sans redouter punition.*

Le Gouverneur de cette Isle dépendante du Royaume de Claura, avoit pour fille la jeune Crasine, plutôt jolie que belle, galante encore plus que coquette, & qui prétendoit aux hommages de tous les Etrangers qui vouloient bien lui faire la cour. Cléandre ne tarda pas à être pris dans les filets de cette nouvelle Circé. Il la supposa très-injustement plus vertueuse qu'elle n'étoit belle; & comme elle lui proposa de l'épouser, sans Doristée, qui se trouvoit alors à Pampire, & qui, par amitié, daigna lui ouvrir les yeux, il alloit donner la main à la plus inconstante & à la plus fausse de toutes les femmes. Revenu de son erreur, il prit la fuite avec l'amie qui venoit de l'arracher à la honte d'une telle alliance.

Il est inutile de rappeler que Béroalde fait poursuivre Cléandre par Crasine jusque dans un bois près de Claura, que, voulant arrêter son infidele, cette femme passionnée, tombe dans un puits, & y perd la vie; que le Gouverneur de Pampire attaque Cléandre devant le Roi de Claura, & demande le combat en réparation du prérendu meurtre de sa fille; que le combat est ordonné, & que le pere de Crasine, renversé par Cléandre, est heureux que le vainqueur daigne lui ac-

corder la vie. Tous ces faits, fruit d'une imagination déréglée, peuvent, sans diminuer l'intérêt de notre extrait, être passés sous silence. Revenons à Cléandre. L'instant approchoit où Basise, si aucun Chevalier ne tentoit de s'introduire dans la tour de Pirodes, alloit être confinée pour sa vie dans le grand labyrinthe. Une ancienne Gouvernante de Basise, & qui, par cette raison, prenoit beaucoup d'intérêt à son sort, donna à Cléandre quelques renseignemens pour découvrir où étoit située cette fameuse tour. Il falloit parcourir la forêt obscure, nom qui lui avoit été donné à cause des épaisses ténebres qui y régnoient constamment; s'arrêter au milieu d'un carrefour, & choisir entre sept routes, la seule qui conduisît à la tour, les autres donnant entrée à des déserts remplis de bêtes féroces : arrivé au pied de cet étrange Château, on devoit s'y introduire en silence, & entre différens degrés, faire choix de l'unique escalier qui conduisoit au donjon où Basise étoit enfermée.

L'Amour sembla d'abord guider les pas de Cléandre; il pénétra jusqu'au carrefour indiqué, & ne se trompa pas sur la route qu'il devoit suivre; mais, étant parvenu

au Château; il enfila mal à propos un escalier qui le conduisit dans la salle des Gardes, où, malgré tout son courage, obligé de céder au nombre, il fut saisi, lié étroitement, & peu après, par ordre du Roi, on le transféra au parc du verger de Liesse, dont les hautes murailles ne permettoient guere qu'on pût s'échapper : là, Cléandre fut attaché à un rocher avec une forte chaîne, &, pendant tout le temps de sa prison, ne vit qu'un pauvre Hermite, chargé de lui apporter chaque jour sa nourriture.

La Princesse de Claura étoit pour toujours condamnée au célibat, & c'étoit fait de la vie de notre Chevalier, si l'Amour n'eût pris nos Amans en pitié. La vieille Gouvernante séduisit une jeune personne qui étoit auprès de Basise; cette fille avoit pour Amant le Capitaine des Gardes de la tour, qui, attendu sa négligence, venoit d'être relégué dans l'Isle Triste : la Demoiselle, désespérée de l'exil de celui qu'elle espéroit épouser, se rendit à la Cour, & obtint sa liberté; le Capitaine en profita pour dérober à l'Hermite la clef du cadenat qui fermoit la chaîne qui tenoit Cléandre au rocher. Le Chevalier, devenu libre, s'échappe aussi-tôt du

parc par une breche qu'on avoit négligé de réparer. La Demoiselle lui fait indiquer le véritable escalier du donjon ; il le franchit pendant une nuit obscure, entre dans l'appartement de Basise, & se précipite à ses pieds, en la suppliant de permettre qu'il prétende au bonheur d'être son époux. La crainte de passer au labyrinthe, la vue d'un Cavalier aimable, ses protestations d'amour, de fidélité, ses tendres caresses, dicterent sans doute la réponse de la Princesse de Claura. A la pointe du jour, on expédia un courrier au Roi, pour l'instruire que Cléandre venoit de franchir tous les obstacles qui s'étoient jusque-là opposés à son bonheur, & qu'il n'attendoit plus que sa présence, pour devenir l'heureux époux de la Princesse. Le Roi ne se fit pas attendre; il arriva bientôt avec toute sa Cour, donna des louanges au courage de notre jeune François, & consentit à son union avec Basise. Les noces de ces deux Amans furent célébrées brillamment, & ils auroient passé le reste de leurs jours dans le Royaume de Claura, si le fils du Roi, & son successeur, n'eût pris de la jalousie contre Cléandre, dont les rares qualités avoient gagné les cœurs de tout le peuple.

ple. Nos époux s'étant apperçu de la mauvaise humeur de ce Prince, se déterminerent à passer en France. Doués l'un & l'autre des qualités les plus estimables, ils y furent respectés & chéris, & Basisa ne parut point étrangere dans cette Cour, la plus brillante de l'Europe.



Cinquieme et derniere Partie

DES AVENTURES DE FLORIDE,

OU

LE CABINET DE MINERVE.

Il n'eſt pas plus queſtion de Floride dans cette cinquieme Partie, qu'il n'en a été parlé dans la précédente. Dans celle-ci, Béroalde de Verville ſuppoſe que la ſage Minerve permet à ſes Chevaliers & à ſes Infantes de viſiter ſon Cabinet, & d'en examiner avec attention toutes les raretés. Cette viſite donne lieu à pluſieurs converſations, où l'Auteur s'efforce d'étaler la plus profonde érudition; mais il s'énonce avec tant d'obſcurité, qu'il eſt ſouvent difficile de deviner ce qu'il veut dire, ſur-tout lorſqu'il traite d'Aſtronomie, de Phyſique & d'Alchimie. Au milieu de ces entretiens, ridiculement ſavans, Béroalde a ſemé quelques hiſtoriettes peu intéreſſantes & fort communes, dont il ſuffira de donner une légere idée.

Un Duc de Brande (on ne ſait dans quelle partie de la France pouvoit être ce Duché), vaſſal du Roi de France, eſt fait priſonnier par les Aragonnois, & recouvre ſa liberté par le moyen du Prince

Conrad. Ces deux Seigneurs se lient de l'amitié la plus intime, &, par reconnoissance, le Duc promet à Conrad de lui donner en mariage sa fille Fenise, dont il sait qu'il est amoureux ; mais diverses circonstances ayant retardé cette union, le Duc oublie ce qu'il doit à Conrad, & promet Fenise à un riche Gentilhomme Italien, appelé Alexandre. De là naît un combat sanglant, où les deux adversaires sont griévement blessés. Tous deux, pleins d'honneur & de générosité, sur le même champ de bataille où ils ont également donné des marques de valeur & d'adresse, se jurent une amitié à toute épreuve : Alexandre renonce à Fenise ; & Conrad ne pouvant obtenir du Duc de Brande la main de cette charmante personne, ces deux nouveaux amis prennent la résolution de voyager dans les Pays Etrangers. Après de longues & pénibles courses, Conrad & Alexandre rentrent en France par le Port de Marseille. A peine ont-ils pris terre, qu'ils sont attaqués tous deux d'une fievre violente, qui en peu de jours les met au tombeau. Fenise apprend cette triste nouvelle. Dans sa douleur, la Cour de son pere lui devient odieuse ; elle se détermine à quitter le monde, &

elle obtient du Duc de Brande la permiſſion de ſe retirer dans la ſolitude de la Druere. Ce fut cette Demoiſelle, qui, conſeillée par les ſages Druides, poſa les premiers fondemens de cette Maiſon, devenue ſi fameuſe dans la ſuite. Elle y raſſembla un aſſez grand nombre de Dames vertueuſes, qui depuis prirent le nom d'Azémites, & garderent fidélement les loix & les réglemens que Feniſe avoit preſcrits à ſes premieres compagnes.

Après avoir raconté cette Hiſtoire, Béroalde de Verville remonte à celle d'Annibal, pere de cet Alexandre dont nous venons de parler.

Le premier nom d'Annibal fut Germain : il étoit fils d'un pauvre Gentilhomme du pays du Maine. Son pere le fit entrer Page chez le Comte de Fondrant, un des plus riches Seigneurs du pays. Germain fit les progrès les plus prompts dans tous les exercices, mais ſur-tout dans la galanterie. Il plaiſoit à toutes les Dames du canton ; mais il donna ſon cœur à Suſanne, jeune perſonne élevée avec lui, & dont le caractere ſage & réſervé ne pouvoit que lui tracer le chemin ſûr & facile pour arriver au bonheur, en dédaignant la fortune.

Pendant que ces amans ſe donnoient des témoignages de leur tendreſſe, le Seigneur de Fondrant, quoique marié à une femme très-aimable, ſuivoit furtivement une intrigue galante avec une Dame fort coquette, nommée *Loſirée*, dont le Château, ſitué ſur les frontieres de l'Anjou, étoit voiſin du ſien. Germain ſe trouvoit le confident de cette liaiſon clandeſtine, qui fut bientôt éventée par l'épouſe de Fondrant. Elle menaça ſon mari de ſe porter contre ſa rivale aux plus cruelles extrémités, & jura qu'elle feroit aſſaſſiner le meſſager qui portoit à cette dangereuſe coquette les billets & les préſens du Comte.

Ces menaces firent frémir la jeune Suſanne; & la premiere fois qu'elle vit Germain, elle tira de lui la promeſſe, que malgré les avantages qu'il pouvoit eſpérer de ſon Maître en le ſervant dans ſes amours, il ne ſe mêleroit plus de cette intrigue. Germain ne fit pas difficulté de le promettre. Déjà pluſieurs fois il avoit reconnu combien un pareil emploi étoit aviliſſant; mais le Seigneur lui promettoit une fortune conſidérable, & un poſte avantageux, qui le mettroit en état de rendre Suſanne heureuſe. Ces eſpérances avoient

souvent étouffé les murmures de la conscience du jeune Page : cependant, dirigé par les conseils de sa sage amie, il alloit rompre avec le Seigneur de Fondrant, lorsque Susanne fut attaquée d'un mal qui la conduisit en peu de jours au tombeau.

Quel fut le désespoir de Germain ! Il veut se priver de la vie, on arrête son bras; il tombe dans le plus grand délire, & ce n'est qu'après plusieurs mois qu'il recouvre la santé : mais le pays où sa chere Susanne a fini ses jours, lui devient odieux ; il faut qu'il en sorte à tout prix. Cependant il croit sans doute que la mort rompt les promesses faites aux défunts. Son Maître le conjure, pour la derniere fois, de porter à sa belle Angevine un billet, des pierreries, & une assez grande somme en or. Le Page y consent; mais au lieu de s'acquitter fidélement de sa commission, il prend le chemin de l'Italie, sans réfléchir qu'une pareille infidélité est un vol manifeste. Quoique rien ne puisse excuser dans un Gentilhomme, ni même dans l'homme du plus vil état, une action aussi punissable, il faut pourtant avouer qu'elle produisit un très-bon effet. La Dame Losirée se persuada être jouée par son amant ; le Seigneur de Fondrant

crut que son Page avoit été assassiné, & l'épouse du volage Comte saisit cette circonstance pour se raccommoder avec lui, & depuis ils firent un excellent ménage.

Cependant Germain étant arrivé en Italie, se rendit à la Cour du Duc d'Urbin, au service duquel il entra à titre d'Ecuyer, se faisant appeler Annibal, & se disant Italien, ce qu'il pouvoit aisément supposer, car il parloit correctement la Langue Italienne. Quoiqu'un proverbe François, adopté en Italie, veuille nous faire croire que l'argent mal acquis ne profite jamais, & quoique rien ne soit si juste, celui qu'Annibal avoit volé à son Maître fut la source de sa fortune. Il le plaça fructueusement dans le commerce, fit des gains considérables, se maria ensuite avantageusement, &, ayant quitté le service du Duc d'Urbin, il vint avec son épouse s'établir dans une superbe terre, qu'il acheta dans le pays de Brande. De son mariage il eut deux enfans, une fille nommée *Cléronde*, & cet *Alexandre* qui a figuré dans l'Histoire précédente.

Lorsqu'Annibal se crut bien établi dans sa Seigneurie, il fit sa cour au Duc de Brande, & devint bientôt son ami. Alors il songea à restituer au Seigneur de

Fondrant le vol qu'il lui avoit fait. Lui-même, déguisé en Palefrenier, se rend à la porte du Château de son ancien Maître au commencement du jour, & remet entre les mains d'un Domestique un superbe coursier, portant à l'arçon de la selle une bourse, contenant de belles pierreries, & autant d'or qu'il en a enlevé jadis, avec ordre de remettre le tout au Seigneur de Fondrant. Il y avoit au fond de la bourse un billet qui l'instruisoit que cette restitution lui étoit faite par son ancien Page Germain. Fondrant fut aussi surpris qu'enchanté d'apprendre que son Page n'avoit pas été assassiné ; il lui pardonna volontiers ce tour, qui certainement n'étoit pas un tour de Page. Quelque temps après, par un concours de circonstances, le fils du Seigneur de Fondrant, étant devenu amoureux de la belle Cléronde, obtint de son pere la permission de l'épouser, &, par ce mariage, tous les biens d'Annibal passerent dans la Maison de Fondrant.

Nous ne dirons rien de l'Histoire affreuse de cette Dame, qui, pour sauver la vie à son époux, convaincu d'avoir trahi le Roi, s'abandonne au Juge qui devoit prononcer son arrêt de mort. On connoît cette aventure, qui est

transcrite dans tant de Livres. On sait que cet infame Ministre de la Justice jouit de la Dame, & fit périr le mari, & l'on ne doit pas ignorer que le Roi obligea la veuve à épouser ce Juge inique, à lui assurer tous ses biens, & qu'ensuite il lui fit expier son crime sur l'échafaud. Nous finirons nos Extraits de la Floride de Boréalde de Verville, par une autre Histoire presque aussi tragique, & moins connue.

ORVANSTE devient l'épouse de Forboste, qui la recherchoit depuis long-temps, & qui la chérissoit avec tendresse. Les premiers mois de cette union furent heureux; & déjà dans le pays on citoit ces époux comme le modele de l'amour conjugal. Bientôt ce bonheur est traversé par des accès de jalousie auxquels Forboste s'abandonne sans raison. Tout lui fait ombrage, tous ceux qui approchent de sa vertueuse épouse, lui semblent des amans; il la croit infidelle. Dès qu'Orvanste s'apperçoit de la foiblesse de son époux, elle le plaint, & pour diminuer ses soupçons, & lui ôter, s'il est possible, tout sujet de craintes & de murmures, elle éloigne de chez elle les amis de son mari & les siens, renonce à toute société, & consent à aller habiter une vieille tour, dans un pays presque désert. Deux vieilles femmes deviennent ses seules compagnes dans

cette affreuſe ſolitude ; mais ce n'eſt point aſſez pour tranquilliſer l'eſprit du jaloux Forboſte. Toutes les fois qu'il viſitoit ſon épouſe, ce n'étoit que pour l'accabler des reproches les plus injuſtes. Enfin il crut que la mort d'Orvanſte pouvoit ſeule le venger des infidélités qu'il ſuppoſoit que ſa femme lui avoit faites : mais il ne prétend pas qu'on ſoit en droit de l'accuſer de s'être ſouillé d'un pareil crime. Il fait ſaper le plancher de la chambre où Orvanſte pleure ſa malheureuſe deſtinée, &, le faiſant étayer légérement par quelques morceaux de bois, il n'attend que la nuit pour y faire mettre le feu, en ſorte qu'on croie que le meurtre qu'il va commettre n'a été que l'effet d'un incendie. Mais comme il va avec quelques complices examiner ces affreux travaux, une partie du plancher s'écroule ſur ces ſcélérats, & les écraſe. Orvanſte, dont le Ciel protégeoit la vertu, reſta ſuſpendue ſur la partie qui avoit réſiſté à l'ébranlement général. Ainſi cette vertueuſe Dame dut ſa liberté, & retrouva la tranquillité par l'événement qui devoit lui donner la mort.



HISTOIRES TRAGIQUES DE BANDEL,

Traduites par Boistuau & Belleforêt.

Avant que de passer aux Ouvrages du dernier des Romanciers François dont j'ai à parler, je dois examiner les Histoires tragiques de l'Italien Bandel, dont la Traduction a été commencée par Pierre Boistuau, qui n'en a traduit que six, & continuée par François de Belleforêt. Cette Traduction a été imprimée pour la premiere fois en 1564, & poussée jusqu'à sept Volumes, dont le second parut en 1568, le troisieme en 1569, le quatrieme en 1570, le cinquieme en 1576, le sixieme en 1583, & le septieme en 1595. Il y en a eu un huitieme; mais il appartient au siecle suivant. Belleforêt ne nous cache pas que les Histoires contenues dans les trois derniers Volumes, sont presque entiérement de son invention. La totalité des sept Volumes contient cent vingt-deux Histoires; par conséquent le compte que j'aurois à en rendre seroit fort long, si ces Histoires ne se trouvoient déjà comprises dans nombre de Recueils, ou n'avoient pas depuis servi de fond à des Romans très-connus : il en résulte que mon compte sera court. Il a été effrayant & désagréable pour ceux qui ont été obligés de les lire en entier, & de les comparer avec d'autres.

La premiere de ces Histoires est celle d'Édouard III, Roi d'Angleterre, avec la belle Comtesse de Salisburi; elle est très-intéressante, & me fourniroit, dans ce moment-ci, un extrait capable d'attacher mes Lecteurs, si elle n'avoit déjà fait la matiere d'un Roman en deux Volumes *in*-12. imprimé en 1695. Je l'ai mis au nombre de ceux que j'ai conseillé de placer dans une Bibliotheque Romanesque bien choisie.

La seconde est belle, noble & touchante, mais au moins aussi connue que la premiere; c'est l'Histoire de Mahomet II, & de la belle Grecque Irene, que ce Monarque Ottoman sacrifia à sa gloire, ou plutôt à son ambition, & au désir d'appaiser les murmures de ses Soldats. L'on sait qu'elle a fourni le sujet de deux Tragédies du Théatre François, & du dernier Ouvrage dramatique de Voltaire. D'ailleurs, elle se trouve dans les anecdotes Ottomanes, Recueil de Romans bien écrits, & dont je me souviens d'avoir donné l'extrait il y a quelques années dans la Bibliotheque des Romans.

La troisieme est l'Histoire de Roméo & de Juliette, célebre pour avoir fourni le sujet d'une des plus belles Tragédies

Angloiſes de Shakeſpear, qui, depuis quelques années, a été tranſportée avec ſuccès ſur notre Théatre.

La quatrieme & la cinquieme Hiſtoires portent un caractere d'atrocité qui inſpireroit de la répugnance à nos Lecteurs François, ſi nous voulions les arrêter long-temps ſur de pareils ſujets. Dans l'une, une femme eſt ſurpriſe en adultere par ſon mari, qui tue de ſa propre main l'auteur de ſon déshonneur, puis enferme dans une même chambre, exactement privée d'air, ſa femme vivante, & le corps de l'Amant aſſaſſiné, laiſſant au Ciel, au temps, à la faim, & peut-être plus encore à l'horreur de ce ſupplice, le ſoin de terminer les jours de ſa malheureuſe épouſe.

Dans l'autre, un Chevalier Eſpagnol, d'une naiſſance illuſtre, devient amoureux de la fille d'un Orfévre; celle-ci, d'une vertu ferme & ſans bornes, rejette ſes dons & ſes ſermens; l'excès de l'amour du Gentilhomme le conduit enfin à lui promettre de l'épouſer : mais ce n'étoit pas à de ſimples promeſſes que la Belle pouvoit ſe rendre. Le Gentilhomme, forcé de paroître du moins les exécuter, apoſte des gens déguiſés qui jouent les

cérémonies du mariage. La fille, persuadée qu'elle est véritablement devenue l'épouse du Chevalier, ne lui refuse plus ce qu'elle le croit en droit d'exiger. Après avoir vécu quelque temps avec elle, Don Didaco, c'étoit le nom du Gentilhomme, prétexte un voyage, mais reste dans Valence, & n'est hors de la ville que pour la fille de l'Orfévre. Un parti fort riche s'offre pour lui, il l'accepte, & se marie réellement avec la fille unique d'un Gouverneur de Province, dont la faveur étoit en état de le conduire aux plus grandes charges. Malgré ce nouvel hymen, Didaco, toujours sous le prétexte de voyager, passoit des bras de l'une de ces deux femmes dans les bras de l'autre, & s'aveugloit sur l'espoir de tenir long-temps sa conduite secrete. A la fin, tout se découvrit, & la fille de l'Orfévre fut la premiere instruite de son malheur. Ce n'est pas assez de se figurer sa douleur & son désespoir, il faut se rappeler encore combien les Espagnoles sont vindicatives, & se ressouvenir que notre épouse trompée avoit d'ailleurs un grand fond de vertu. Elle forma donc le projet de se venger. Un jour que Didaco, qui lui avoit laissé croire qu'il passeroit plusieurs

jours à la campagne, lui manda que le soir il se rendroit auprès d'elle, elle forma son plan, l'attendit, & se promit bien d'en tirer la vengeance la plus cruelle. En effet, après avoir reçu de ce traître les marques réitérées du plus tendre amour, & dans l'instant où, fatigué de plaisirs, il goûtoit les douceurs du repos, elle s'arme d'un sabre, lui coupe la tête, lui ouvre le sein, en arrache le cœur, & jette toutes les parties divisées par la fenêtre.

Le Romancier ajoute qu'après cet acte barbare, elle se coucha tranquillement dans le même lit, théatre de ses plaisirs & de son crime, & qu'elle y dormit paisiblement jusqu'au jour.

On juge bien que ce corps trouvé sous ses fenêtres dès le matin, jeta par-tout l'alarme, donna lieu aux plus exactes perquisitions, & que les premieres recherches furent dirigées contre ceux qui habitoient la maison près de laquelle le corps avoit été apperçu. Pendant que chacun redoutoit les suites de cette affaire, la malheureuse qui y donnoit lieu, s'avança froidement, & pria qu'on la conduisît devant le Juge, qui étoit

ce même Gouverneur dont Didaco avoit réellement épousé la fille.

Arrivée devant lui, elle raconta avec le plus grand calme tout ce qui s'étoit passé, son mariage, & la pureté de sa conduite avec son mari; la douleur qu'elle avoit ressentie en apprenant qu'il venoit d'en épouser une autre; l'horreur qu'elle avoit conçue pour ce scélérat, qui, malgré son second hymen, l'abusoit encore par des visites dans lesquelles il usoit de ses premiers droits; enfin, la résolution qu'elle avoit prise de venger son honneur outragé, & la maniere dont elle avoit exécuté ce cruel projet. La suite des informations prouva la vérité de tout ce qu'elle avoit avancé. Mais, ajoute le Romancier, elle n'en fut pas moins décapitée, non seulement parce que ce n'étoit pas à elle à se faire justice, mais encore parce qu'elle avoit employé trop de cruauté à se la faire.

Il faut convenir que la sixieme Histoire forme un Roman très-intéressant; aussi a-t-elle été traitée avec beaucoup de succès par Madame la Comtesse de Fontaine Martel, en 1726, sous le titre de la Comtesse de Savoie.

La septieme est celle des amours d'Aleran,

leran, de Saxonie, & d'Adelasie, fille de l'Empereur Othon. Ce sujet a souvent été traité sous les mêmes noms; & quelques Auteurs se sont permis, en ne changeant que peu de chose à la marche du Roman, d'y substituer d'autres personnages. Aleran étoit un Gentilhomme Saxon, d'une famille assez illustre. Se trouvant à la Cour d'Othon, il osa jeter les yeux sur la Princesse Adelasie, fille de cet Empereur, & lui déclara son amour. La Princesse y fut sensible; & les deux Amans, bien certains que l'Empereur ne consentiroit jamais à une union si disproportionnée, prirent la résolution de fuir. Ils passerent en Italie, & se fixerent dans une forêt peu éloignée de la Ville de Savone. Là, ils vécurent pauvrement du travail de leurs mains, & de la chasse d'un épervier qu'Aleran avoit dressé lui-même. Ils eurent sept fils, qu'ils éleverent à travailler la terre & à chasser. Il y avoit déjà dix-huit ans qu'ils habitoient leur solitude, lorsque quelques circonstances attirerent en Italie l'Empereur Othon. Un jour qu'il chassoit dans les environs de Savone, il rencontra l'aîné des fils d'Aleran, qui chassoit aussi avec son épervier. La phisionomie du jeune homme lui plut; il l'interrogèa, &

apprit de lui que ses parens étoient de pauvres Allemands, refugiés depuis bien des années dans ce canton. L'Empereur n'avoit pas oublié sa fille, toute coupable qu'elle fût envers lui ; il eut quelques soupçons qu'il voulut vérifier. Ayant comblé de présens le jeune homme, il le renvoya avec un vieux Officier qui avoit connu Aleran & Adelasie. Cet Officier s'assura, que c'étoit la fille de son Maître, à qui il en vint rendre compte. L'Empereur envoya chercher les coupables, & leur pardonna. Il procura même à son gendre & à ses petits-fils de grands établissemens. Aleran fut fait Vicaire Général de l'Empire, dans la Ligurie, & de chacun de ces sept enfans, sortirent sept Maisons illustres ; de Guillaume, l'aîné, celle des Marquis & Princes de Monferrat; le second fut Seigneur de Savone, & devint la tige des Marquis de Caretto; le troisieme eut le Marquisat de Saluces ; le quatrieme, la Seigneurie de Ceva; le cinquieme, le Marquisat d'Incise ; le sixieme, la Seigneurie de Pozzon ; enfin, le septieme fut Marquis de Bosio. Bandel assure que les sept Maisons descendantes de ces sept Princes, subsistoient encore de son temps (au seizieme siècle) ; nous pouvons ajou-

ter qu'il y en a quelques-unes qui existent encore dans le Piémont & dans l'Etat de Gênes.

La huitieme contient une espece de miracle. Un Seigneur de la Province d'Aquitaine, entre les amusemens qu'il se permettoit dans son Château, se plaisoit sur-tout à élever des lions, qu'il tenoit renfermés dans une grande fosse. Il avoit une épouse jeune, belle & vertueuse, dont cependant il étoit fort jaloux. L'Ecuyer de ce Seigneur en devint amoureux; & comme on juge bien que l'aveu de sa passion fut rejeté avec mépris, il entreprit de s'en venger, en supposant que cette Dame manquoit à la fidélité qu'elle devoit à son époux. Le Seigneur, sans daigner approfondir les choses, crut cette calomnie, & donna ordre aussi-tôt que son épouse infortunée fût jetée dans la fosse aux lions, pour servir de pâture à ces cruels animaux, qu'on laissa jeûner, afin d'exciter leur rage. On lui obéit avec peine; mais enfin la Dame fut abandonnée au supplice prononcé contre elle. Mais les lions, au lieu de dévorer leur victime, se prosternerent à ses pieds, & les lécherent. Le Seigneur, surpris de ce prodige, commença à soupçonner qu'il avoit été

trompé ; il fit retirer son épouse de la fosse, interrogea son Ecuyer, qui, troublé de ce qui venoit de se passer, se coupa dans ses réponses, & finit par avouer qu'il n'avoit proféré que d'horribles calomnies contre la plus vertueuse des Dames. Il reçut la juste punition de son crime, car le Seigneur le fit à l'instant précipiter dans la fosse aux lions, qui n'eurent pas pour ce misérable le même respect qu'ils avoient montré pour la vertueuse épouse de leur Maître. Depuis ce temps, le Seigneur eut pour sa femme une confiance entiere, & que sans doute elle avoit chérement achetée, par l'épreuve où elle avoit été mise.

La neuvieme Histoire est si horrible & si dénuée d'intérêt, qu'elle ne mérite seulement pas que nous en donnions la plus légere idée.

La dixieme est en même temps & ridicule & noire. Un vieux Chevalier Albanois avoit épousé une jeune personne fort jolie, & pour laquelle il avoit autant d'amour qu'il en peut exister dans un corps déjà glacé par l'âge. Ce sentiment & la connoissance de sa foiblesse ne vont point sans une extrême jalousie. Etant tombé dangereusement malade, & se

ſentant près de ſa fin, il fit approcher de ſon lit ſa jeune épouſe, &, pour ne pas mourir avec la cruelle idée que bientôt un autre poſſéderoit tant de charmes, il lui plongea un poignard dans le ſein, & expira au même inſtant.

La onzieme eſt encore fort tragique. Un Marquis de Ferare, de la Maiſon d'Eſt, avoit un fils d'un premier lit, & s'étoit marié en ſecondes noces avec une jeune Demoiſelle très-aimable, & dont il étoit fort amoureux. Malheureuſement le fils fut épris des charmes de ſa belle-mere, & ſut ſe faire écouter. Les coupables furent ſurpris par le pere, qui condamna ſon fils au dernier ſupplice, & le fit décapiter en public. Il fit mourir ſecrétement ſa femme.

La douzieme Hiſtoire ne porte pas le même caractere d'horreur que les précédentes. C'eſt un acte de juſtice attribué au Duc de Florence, Alexandre de Médicis. Ce Prince, ayant été informé qu'un Seigneur, qu'il affectionnoit beaucoup, venoit d'enlever la fille d'un Meûnier, & qu'il l'avoit fait conduire dans un de ſes Châteaux dans le deſſein de la déshonorer, ſe rendit chez ſon favori, ſe fit ouvrir toutes les portes, & enfin décou-

vrit le lieu où la jeune personne étoit enfermée. A la colere que montra le Duc, le jeune Seigneur se crut perdu; mais le Duc se contenta de lui ordonner d'épouser sur le champ celle qu'il avoit rendue la victime de sa brutale passion, & de faire une forte pension à l'honnête Meûnier.

La treizieme Histoire mérite d'être présentée avec quelques détails. Un Gentilhomme François, jeune, d'une figure charmante, appelé *Philibert*, devint éperdument amoureux d'une belle veuve, nommée *Zilie*, qui demeuroit à Montcalier, petite Ville peu éloignée de Turin. Philibert n'épargna ni soins ni protestations pour engager sa Dame à répondre à son amour par des faveurs marquées: mais Zilie, quoique fort sensible, craignoit de faire un indiscret, en faisant un heureux. Un jour que ces deux amans disputoient ensemble sur cette matiere, Philibert pressant toujours Zilie de faire enfin son bonheur: » Je n'y consentirai, lui » répondit-elle, qu'après avoir mis long-» temps votre soumission à de fortes » épreuves «. » Je suis prêt, reprit l'a-» moureux François, à exécuter tout ce » qu'il vous plaira de m'ordonner, quel-

» que difficile que cela soit ; j'en jure » sur mon honneur, & par tout ce qu'il » y a de plus sacré «. » Eh bien, lui dit » Zilie, je vous impose la loi de feindre » d'être muet pendant trois années en-» tieres «. De ce moment, Philibert ne proféra plus aucune parole, & bientôt après il quitta sa Dame, sentant qu'il avoit fait un serment indiscret qu'il ne pouvoit rompre.

Cependant notre Héros n'abandonna pas le soin de sa gloire. Il avoit déjà servi sous les drapeaux de la France ; il se rendit à l'armée de cette Couronne, y retrouva plusieurs de ses compagnons d'armes, qui plaignirent l'état où ils le voyoient ; mais ils ne purent tirer de lui par quel accident il étoit devenu muet. Dans toutes les occasions, ce Chevalier se comporta avec valeur ; & ses actions parurent si belles, qu'on ne put s'empêcher d'en rendre le meilleur compte au Roi. Ce Prince voulut voir un Officier dont on parloit si favorablement. Il lui fit l'accueil le plus gracieux, le combla de présens, & lui donna dans ses troupes un grade supérieur. L'amitié que ce Monarque conçut pour le brave Philibert, l'engagea à faire rechercher si aucun remede n'étoit capable de lui

rendre la parole. Il offrit publiquement une récompenſe conſidérable à quiconque parviendroit à cette cure ; mais en même temps il fit publier que celui qui l'entreprendroit ſans ſuccès, payeroit de ſa vie une ſi grande imprudence : c'étoit empêcher bien des Médecins de ſe préſenter. Ces Docteurs ſont très-aiſes d'entreprendre des cures qui leur ſont également honneur & profit ; mais très-peu ſont curieux de riſquer leur vie, dans l'incertitude de guérir leurs malades. Néanmoins deux fameux Empyriques, après avoir ſcrupuleuſement examiné le muet volontaire, eurent l'audace de ſe charger de ſa guériſon. Quand ils auroient eu toutes les connoiſſances qui leur manquoient, on voit qu'ils ne pouvoient réuſſir. Auſſi, après leur infructueuſe tentative, ces charlatans furent conduits en priſon, & y vécurent quelque temps dans la cruelle incertitude d'être traînés au ſupplice, ou de ne devoir la vie qu'à une grace du Prince.

Pendant que ceci ſe paſſoit à la Cour de France, Zilie, tranquille à Montcalier, s'applaudiſſoit de ſa rigueur envers Philibert ; elle ſe flattoit que, les trois ans expirés, elle reverroit ſon Amant, &

qu'après une auſſi forte épreuve elle n'auroit rien à craindre de ſon indiſcrétion. L'aimable Piémontoiſe apprend avec joie par quels hauts faits d'armes ſon Amant ſe ſignale, & combien il eſt fidele à ſa promeſſe. On l'inſtruit de l'amitié que le Roi a pour Philibert, & de la récompenſe qu'il offre à quiconque guérira ce brave Officier : » Pourquoi, dit-elle en » elle-même, ne m'attribuerai-je pas le » prix propoſé, puiſque moi ſeule je puis » opérer cette guériſon, & réparer ainſi » le mal que j'ai fait « ? Elle entreprend le voyage de France, & ſe préſente au Roi, comme poſſédant un remede infaillible pour rendre la parole au brave muet. Huit jours lui ſuffiſent pour opérer cette grande cure, & elle demande à être auſſitôt conduite dans l'appartement de Philibert.

Lorſque ces deux Amans ſe trouverent ſeuls, Zilie témoigna à Philibert combien elle étoit ſatisfaite de l'exactitude avec laquelle il avoit gardé ſa promeſſe. » Maintenant, ajouta cette Belle, je ſuis » détrompée ſur le compte des Chevaliers » François, & je vois que c'eſt à tort » qu'on les accuſe tous de légéreté & » d'indiſcrétion. Parlez, Philibert, parlez;

» quoique les trois années ne ſoient pas
» expirées, dès ce jour, je vous releve
» de votre ſerment «. Zilie attendoit la réponſe de Philibert, & ſe perſuadoit qu'il alloit la remercier de cette grace; mais le muet volontaire ſe contenta de lui témoigner, par ſignes, le plaiſir qu'il avoit de la revoir. Zilie redouble ſes inſtances pour l'obliger à rompre le ſilence; elle ne peut rien gagner ſur lui, & ſe retire un peu piquée, eſpérant que dans une ſeconde converſation elle pourra vaincre ſa réſiſtance. Le lendemain, elle fait de nouveaux efforts, & ne réuſſit pas mieux; le troiſieme & le quatrieme jours, même tentative, couronnée d'auſſi peu de ſuccès: » Je vois bien, lui dit-elle
» dans un nouvel entretien, que tu doutes
» de ma bonne foi; rends-moi plus de
» juſtice; je t'aime, je ne reſpire que pour
» t'aimer. Contente du grand ſacrifice
» que tu m'as fait, je te releve de ta
» promeſſe; j'en jure par ce qu'il y a de
» plus ſacré, & je ne me compterai heu-
» reuſe que du jour que tu auras reçu ma
» foi «. Ces ſéduiſantes paroles ne furent pas capables d'arracher un mot de la bouche de Philibert; & Zilie commença à s'inquiéter, quoique le brave François

cherchât toujours à lui faire comprendre, par ses signes, que son amour pour elle ne s'étoit point refroidi. » Mais, re-» prit-elle, ne conçois-tu pas, qu'obte-» nant la récompense promise à ta gué-» rison, je t'apporte, avec un cœur qui » t'adore, une dot capable de nous faire » couler des jours heureux «? A ce discours, Philibert ne répondit que par un geste d'indignation. Alors Zilie le quitta outrée de colere, & ne sachant comment s'y prendre pour le réduire à la nécessité de parler. Les jours suivans, elle se servit inutilement de toute son adresse & de l'ascendant qu'une femme aimable a sur un Amant qui l'aime. Ayant épuisé toutes les ressources, & voyant arriver l'instant fatal, prescrit pour la guérison par l'ordre du Prince, elle se détermine à faire un dernier effort : » Cruel, lui » dit cette Amante désespérée, tes yeux » me laissent croire que tu m'aimes tou-» jours, & tu peux résister à mes prieres! » Tu rejettes mes sermens! Fidele à ta » promesse, voudrois-tu donc exiger dès » à présent un gage de ma tendresse, que » je ne dois pas t'accorder encore? Re-» doutable extrémité, s'il faut! ... «. Pendant ce discours, Philibert regar-

doit amoureuſement Zilie; il dévoroit ſa main de baiſers; il oſa .... il fut heureux ; & Zilie, revenue de ce délire, s'écria : » Enfin, cher Amant, » tu ne douteras plus de mon amour; je » viens, par le plus grand des ſacrifices, » de ſceller l'union qui à jamais doit » régner entre nous : parle... qu'un mot » de ta bouche m'apprenne le cas que tu » fais de mon cœur «. Hélas! rien n'étoit capable de délier la langue de l'inflexible Philibert. A l'expreſſion de ſes geſtes, on ne pouvoit douter qu'il ne ſentît toute l'étendue de ſon bonheur; mais c'étoit un mot qui pouvoit ſatisfaire Zilie, & il s'obſtinoit à feindre toujours d'être muet.

Cette fatale converſation étoit la derniere que l'infortunée Piémontoiſe devoit avoir avec ſon Amant. On vint la tirer de ſes bras, pour la conduire en priſon; elle y vit avec effroi les deux Empyriques, qui n'attendoient que l'inſtant d'être traînés au ſupplice. Tranſportée de rage & de déſeſpoir, elle demanda, pour derniere grace, de revoir encore ſon Amant. Il ſe rendit à la priſon, & vit, non ſans émotion, mais avec l'apparence de la tranquillité, les larmes qu'elle verſoit ſur ſon

ſort. Réduite aux prieres, elle les employa ; elle y joignit les plus tendres careſſes & les noms les plus flatteurs : mais rien ne put l'attendrir. Alors Zilie ne ſe connoît plus ; elle l'appelle ingrat, traître, infidele ; c'eſt un barbare, qui, ſatisfait de l'avoir ſéduite, rit de ſa douleur, mépriſe ſon déſeſpoir, & veut ſa mort. » Eh » bien, s'écrie-t-elle, je mourrai ; mais » mon ombre, ſans ceſſe attachée à tes » pas, te reprochera ta cruauté «. En diſant ces mots, elle tomba ſans connoiſſance, & Philibert ne put ſe diſpenſer d'appeler quelques perſonnes pour la ſecourir.

Hélas ! cette Amante infortunée eût été plus heureuſe que le ſommeil de la mort l'eût pour jamais environnée : elle ſe réveille ; mais c'eſt pour ſe rappeler tout ce que ſon ſort a d'affreux, & pour voir arriver les Gardes qui doivent la conduire à l'échafaud. Un peuple immenſe l'attendoit ſur la place publique, où ſe trouvoient déjà les deux Empyriques. Déjà la hache eſt levée ſur la tête de la malheureuſe Zilie : » Arrêtez, arrêtez, s'écrie » Philibert qui étoit auprès du Roi, » j'ai recouvré la parole ; Zilie mérite » la récompenſe qui a été promiſe «. Le

peuple, qu'une curiosité barbare attire toujours à ces affreux spectacles, est enchanté de voir l'heureuse issue de celui-ci. On transporte au Palais Zilie, qui, revenue à elle, demande à grands cris son cher Philibert. Il se présente : elle lui tend les bras, & veut l'embrasser ; mais il la repousse doucement : » Ah ! » lui dit-elle, ne crains aucun repro- » che de ma part; j'ai été cruelle en- » vers toi, & peut-être ai-je mérité la » vengeance que tu t'es permise ; c'est » à ton cœur à décider si elle n'a pas » été poussée trop loin. Pour moi, j'ai » tout oublié ; heureuse de t'avoir donné » les marques les plus certaines de la ten- » dresse que tu m'as inspirée. Madame, » lui répondit froidement Philibert, l'é- » preuve à laquelle vous m'avez condamné » est du genre de ces offenses qui ne se » pardonnent jamais. Je vous ai prouvé » que les sermens d'un Chevalier Fran- » çois, quelque difficiles à remplir qu'ils » soient, sont inviolables ; leur parole » vaut un serment. Si je vous avois pro- » mis de vous épouser, dans l'instant je » vous conduirois à l'Autel ; jouissez de la » récompense qui vous est légitimement » due, & oubliez un Amant qui peut-

» être ne vous oubliera jamais, mais qui » rougiroit, s'il avoit la foiblesse de reve» nir à vous «.

Que pouvoit répondre Zilie? Désespérée, ne tenant que bien foiblement à la vie, elle fut cacher dans une retraite sa honte & son désespoir, & pleurer le sacrifice auquel sa cruauté l'avoit engagée envers Philibert. Pour notre Chevalier, il conserva long-temps sa faveur auprès du Roi de France: il aima toute sa vie Zilie; mais il fut assez maître de lui, pour ne pas renouer avec elle.

La quatorzieme Nouvelle contient un trait qui ne se trouve certainement dans aucune Histoire véritable. Il y est question d'un Gentilhomme Génois, nommé *Lercaro*, qui, s'étant trouvé à la Cour de Trebisonde, eut l'avantage de plaire à l'Empereur. Ce favori n'auroit pas cessé d'être bien vu de ce Prince, s'il avoit été assez bas pour souffrir les impudences d'un jeune Page que l'Empereur admettoit dans ses plaisirs secrets. Ayant été un jour vivement insulté par ce jeune homme, il en demanda justice à son Maître, qui la lui refusa. Lercaro, outré de dépit, abandonne la Cour de Trebisonde, & retourne à Gênes. Ne respirant que le

désir de se venger, il rassemble tout ce qu'il peut de Soldats & de Matelots, équipe une petite flotte, & va ravager les côtes de l'Empire de Trebisondé. Le Monarque, instruit que des Etrangers massacrent ses sujets & pillent leurs biens, se met à la tête de ses troupes, & va présenter la bataille à ces ennemis inconnus. Il la perd, & est fait prisonnier. Alors Lercaro le fait vênir devant lui, lui reproche son indigne foiblesse pour son Page, & ne lui offre la paix qu'à condition que l'insolent sera remis à sa discrétion. Il paroît, embrasse les genoux du vainqueur, qui, pour toute vengeance, se contente de le renverser à terre d'un coup de pied. Lercaro, avant de partir, n'oublia pas de stipuler dans le traité de paix, que, dans tous les Ports de l'Empire, les vaisseaux de ses compatriotes jouiroient des mêmes droits & des mêmes avantages que ceux des sujets de l'Empire & des Nations les plus favorisées. Ce traité procura aux Génois un établissement à Caffa, sur la mer Noire, qu'ils ont conservé pendant plusieurs siecles.

La quinzieme Histoire est atroce. Un Sultan d'Ormus, fort vieux, & d'un caractere très-foible, avoit onze fils, dont l'aîné

l'aîné désiroit, depuis long-temps, la mort de son pere, pour régner à sa place, & le dernier étoit une espece d'imbécille. L'aîné, ayant rassemblé un assez grand nombre de scélérats comme lui, fit passer ses neuf freres dans la chambre de son pere, les y enferma, & fit mettre le feu tout autour; en sorte qu'en peu de temps ils expirerent tous au milieu des flammes. Le cadet imbécille, auquel on n'avoit pas pris garde dans le moment, s'étoit sauvé dans une Mosquée, qui avoit pour Ministre un certain Mahomet, homme de tête, & qui détestoit autant le nouveau Soudan, qu'il en étoit craint. Ce dernier, se persuadant bien qu'il ne seroit pas tranquille sur le trône que son crime venoit de lui faire envahir, fit appeler Caim, qui avoit été Ministre de son pere. Lorsqu'il fut en sa présence, il exigea de lui qu'il lui apportât la tête de Mahomet & celle de son jeune frere. Caim promit d'obeir. Il fut alors à la Mosquée, &, au lieu de se charger de ces deux meurtres, il concerta avec Mahomet comment ils pourroient se défaire du tyran. Mahomet conseilla à son ami de retourner vers le Sultan, & de lui dire que ses ordres avoient été remplis. Il retourna aussi-tôt au Palais, & le Sul-

tan, ayant entendu qu'il étoit délivré de ses deux ennemis, en feignant d'embrasser le prétendu meurtrier, lui plongea son cangiar dans le dos. Mais au moment qu'il assassinoit ce fidele sujet, Mahomet arriva avec quelques Soldats qui se jetterent sur le Tyran, & le massacrerent. Les peuples vouloient donner la couronne à leur libérateur; mais le généreux Mahomet, leur montrant le dernier des fils de son Maître, exigea que dans l'instant il fût installé sur le trône de son pere. Caim revint de sa blessure, & concourut avec Mahomet, par une administration sage, à faire bénir le regne du nouveau Sultan.

Il ne seroit pas possible d'extraire la seizieme Histoire; c'est celle d'une Dame de Chabrie, dans la Haute Provence, dont les mœurs corrompues la conduisirent de crime en crime. Elle s'abandonne à un homme d'affaires, que son mari tenoit chez lui. Dans la crainte que cette intrigue criminelle ne soit découverte, ce méchant Praticien conseille à la Dame de Chabrie de faire assassiner son mari. De deux fils qu'elle a, l'un périt en passant sur une planche préparée à cet effet au haut du donjon du Château, & l'autre est pré-

cipité par l'homme d'affaires du ſommet d'un rocher dans la mer. Rien n'empêchoit plus ces deux coupables de s'unir enſemble, que l'exiſtence d'une femme qu'avoit encore le Praticien; il s'en délivra en lui paſſant une corde au cou; mais ce dernier crime fut découvert, & la Juſtice, ayant connu le meurtrier, le fit punir du dernier ſupplice. Le malheureux, en mourant, déclara tous ſes crimes; & la Dame de Chabrie, en étant avertie, ſe ſauva à Gênes, & ſans doute elle y périt miſérablement.

La dix-ſeptieme Hiſtoire eſt affreuſe. Il s'agit d'une fille qui, ayant été débauchée par un vieux Gentilhomme Milanois, veut ſéduire le fils de ſon Amant, qui la rebute avec indignation. Pour ſe venger, elle accuſe ce jeune homme vertueux d'avoir voulu la violer: le pere pourſuit ſon fils, qui, en ſe ſauvant, tombe au bas d'un eſcalier, & ſe tue. Le Gentilhomme déplore la perte qu'il vient de faire, découvre la méchanceté de ſa Maîtreſſe, & meurt de douleur. Cette malheureuſe eſt remiſe entre les mains de la Juſtice, qui la condamne à être pendue.

La dix-huitieme Hiſtoire peut être extraite, mais en ſupprimant les longs &

ennuyeux détails de l'Auteur. Aux environs de la belle Ville de Valence en Eſpagne, il y avoit deux Châteaux habités par deux Dames veuves, très-recommandables par leurs vertus. L'une de ces Dames avoit une fille unique, appelée *Genievre*, qui, par ſa beauté, ſon eſprit, & les grands biens qui devoient lui revenir, étoit fort recherchée par tous les Gentilshommes du Royaume de Valence. L'autre Dame ſe glorifioit d'avoir un fils unique, qu'on nommoit *Dom Diegue*, & qui annonçoit les qualités les plus propres à former un Cavalier accompli. Un jour que Dom Diegue chaſſoit à l'épervier, ſon oiſeau s'égara; le chemin qu'il fit pour le retrouver, & le temps qu'il employa, le conduiſirent, à l'entrée de la nuit, à la porte du Château de la mere de Genievre. Il y demanda l'hoſpitalité, & fut reçu avec toute la politeſſe poſſible par la jeune Genievre, qui le préſenta à ſa mere. Jadis les familles de ces jeunes gens avoient été intimement liées enſemble: cette rencontre renoua l'amitié entre les Dames veuves; & leurs enfans, ayant eu, depuis ce jour, occaſion de ſe revoir ſouvent, prirent beaucoup de goût l'un pour l'autre: l'aimable Dom

Diegue, ſur-tout, devint ſi paſſionné pour la belle Genievre, qu'il déclara à ſa mere qu'il ne pouvoit plus vivre ſans la poſſéder. Comme ils étoient d'une égale naiſſance, & pouvoient ſe flatter, après la mort de leurs parens, de jouir d'une fortune très-conſidérable, les articles du contrat furent facilement dreſſés, & la célébration du mariage fut fixée à un mois, au plus tard.

Pendant ce temps, une Demoiſelle du canton, qui aimoit Dom Diegue, & qui lui avoit fait les plus grandes avances pour s'en faire aimer, vint rendre viſite à Genievre. Dans la converſation, elle parle de Dom Diegue, comme d'un Cavalier très-ſéduiſant par ſes manieres, mais volage, trompeur, & ſe faiſant un mérite de ſes perfidies envers les femmes. » Pour preuves de ce que j'avan-» ce, ajouta cette Demoiſelle, qui fei-» gnoit de ne pas s'appercevoir combien » Genievre prenoit d'intérêt à ſon diſ-» cours, je vous dirai que ſa coutume » eſt de feindre de s'égarer à la chaſſe, » lorſqu'il ſe propoſe d'avoir entrée dans » une maiſon où il ſe trouve une jeune » Demoiſelle; il lui fait la cour, & n'é-» pargne rien pour obtenir ſes bonnes

» graces ; souvent il va même jusqu'à » la demander en mariage ; ensuite il » la quitte ; & l'inconstant va rire avec » ses amis de la crédulité de l'innocente » qu'il a séduite «. C'étoit déchirer le cœur de la tendre Genievre, que de faire un si horrible portrait de son Amant. Elevée dans un Château, elle étoit trop simple pour découvrir que la vengeance seule avoit pu dicter cette calomnie. Aussitôt que la Demoiselle fut partie, elle écrivit à Dom Diegue un billet plein de reproches, par lequel elle lui défendoit de s'offrir jamais devant elle. Dom Diegue tomba de son haut en lisant cette lettre ; il n'avoit rien fait qui pût déplaire à Genievre, & étoit loin d'imaginer la véritable cause de cette rupture. Il fit une réponse à ce cruel billet ; mais elle fut refusée avec mépris : inutilement il se présenta à la porte du Château de Genievre, on ne lui en permit pas l'entrée. Désespéré d'un traitement aussi dur, ne pouvant se justifier d'un crime qu'on ne daigne pas lui faire connoître, & cependant plus amoureux de Genievre qu'il ne l'a jamais été, Dom Diegue prend la résolution de renoncer au monde, & d'aller ensevelir ses chagrins dans un her-

mitage, sans faire part de son projet ni à sa mere, ni à aucun de ses amis. Ce fut au pied de la plus haute montagne des Pyrénées qu'il choisit sa retraite.

Qu'on juge de la douleur de la mere de Dom Diegue, lorsqu'elle apprit le départ de son fils par un simple billet laissé sur sa table, mais qui n'expliquoit rien du motif qui le forçoit à s'expatrier. Elle le fit chercher dans toute l'Espagne, & les amis de Dom Diegue écrivirent de tous les côtés pour en avoir des nouvelles. Un d'entre eux, six mois auparavant, avoit été appelé en France pour des affaires intéressantes, & il ignoroit absolument, & l'amour de Dom Diegue pour Genievre, & sa fuite de la maison paternelle. Dom Rodrigue, c'est le nom de cet ami, revenoit dans sa Patrie, lorsqu'au milieu des montagnes des Pyrénées il est surpris par un violent orage. L'impossibilité de continuer sa route l'oblige à chercher un abri ; il se détourne du chemin, & passe entre deux roches qui forment naturellement une grotte très-vaste. Il s'y réfugie : mais quel est son étonnement ! il apperçoit au fond de cette caverne un homme maigre, décharné, les cheveux épars, portant une barbe longue, & le

corps couvert de haillons. Quelques racines répandues autour de lui, paroiſſoient être ſa nourriture ordinaire, & une ſource qui deſcendoit du rocher, ſervoit ſans doute à étancher ſa ſoif. Dom Rodrigue s'approche de cet inconnu; il lui marque ſon étonnement de le rencontrer dans ces deſerts, & lui offre tous les ſecours qui peuvent dépendre de lui, pour le tirer de cet affreux état. » La mort » ſeule, répond ce Solitaire, peut mettre » fin à mes peines; je l'attends, & bien» tôt.... « Ce peu de mots prononcés frappe Dom Rodrigue; il croit entendre la voix de ſon cher Dom Diegue; il démêle ſes traits dans ceux de l'inconnu.... » C'eſt lui, s'écrie-t-il «, & il vole dans ſes bras. La reconnoiſſance de ces deux amis fut attendriſſante. L'Amant de Genievre apprit à Dom Rodrigue la cruauté de ſa Dame, & juſqu'à quelle extrémité le déſeſpoir l'avoit réduit. Dom Rodrigue conſola de ſon mieux ſon extravagant ami; il chercha à lui faire ſentir la folie de ſa conduite, & finit ſon eſpece de ſermon, par lui promettre de rendre Genievre à ſa tendreſſe, & de la lui faire épouſer.

Dom Diegue ſe ranima à ces paroles, & proteſta à ſon ami qu'il n'attenteroit

point ſur ſes jours, & que même il chercheroit à les conſerver, juſqu'à ce qu'il eût de ſes nouvelles.

Dom Rodrigue, ayant précipité ſa marche, ne tarda pas à ſe rendre à Valence, & ſur le champ il courut au Château de la mere de Dom Diegue. Cette Dame reſpectable ne pouvoit ſe conſoler de la perte de ſon fils. Lorſqu'elle ſut qu'il vivoit encore, elle paſſa de la douleur la plus profonde, à la plus extrême joie. Elle apprit à Dom Rodrigue, que depuis trois mois Genievre étoit devenue amoureuſe d'un riche Seigneur Biſcayen, qui alloit, ſous trois jours, la conduire dans ſon pays, où les noces devoient ſe célébrer. Cette nouvelle fut un trait de lumiere pour Dom Rodrigue: il prend auſſitôt ſon parti, raſſemble quelques amis, qu'il engage à ſe déguiſer, & va attendre le Biſcayen ſur la route de Valence, dans la Province de Catalogne: Il paroît bientôt avec ſon cortége; Dom Rodrigue l'attaque, ſous prétexte qu'il enleve de force la Dame qu'il apperçoit dans une litiere. Le combat ne fut pas long; les Domeſtiques du Biſcayen ſont bientôt en fuite, & leur Maître, renverſé du premier coup de lance, n'eſt plus en état de

défendre Genievre. Le vainqueur, ſans daigner entrer en aucune explication, la place ſur ſon cheval, s'éloigne, & gagne le chemin des Pyrénées.

Nous ne pouvons dire en combien de temps ils arriverent à la grotte de Dom Diegue; mais il y a lieu de croire que dans le chemin Dom Rodrigue raſſura la Belle enlevée, & la convainquit qu'elle n'avoit rien à craindre de ſa part. Genievre n'avoit renoncé à ſon Amant, que parce qu'elle le croyoit un perfide: elle eut peine à le reconnoître; & quand elle fut aſſurée qu'elle ne ſe trompoit pas, elle ne l'enviſagea qu'avec horreur. Il fallut s'expliquer. Dom Diegue, à ſes genoux, lui fit le récit touchant de ce qu'il avoit ſouffert depuis ſix mois, & cette preuve de l'amour le plus extrême & le plus fidele toucha tellement la belle Genievre, qu'elle reprit toute ſa tendreſſe pour Dom Diegue; elle promit à ſon Amant de ne point s'oppoſer à ſon bonheur, auſſi-tôt que leurs parens y auroient conſenti. On partit de cette triſte ſolitude. Les deux meres revirent leurs enfans avec la plus grande joie; elles conſentirent à leur union, qui fut heureuſe; & Dom Rodrigue jouit de la ſatisfaction d'avoir, par un coup dé-

ſeſpéré, fait le bonheur du meilleur de ſes amis.

La dix-neuvieme Hiſtoire eſt celle d'une Ducheſſe de Malfi, fort tragique, & peu intéreſſante. Elle étoit ſœur d'un Prince & d'un Cardinal d'Arragon : étant reſtée veuve encore jeune, elle devint amoureuſe de ſon Maître d'Hôtel, & l'épouſa ſecrétement. Ses freres furent quelques années ſans ſe douter de cette méſalliance ; mais une ſeconde groſſeſſe ayant découvert ce myſtere, ils pourſuivirent leur malheureux beau-frere avec un ſi terrible acharnement, qu'à la fin ils s'en ſaiſirent, le firent aſſaſſiner, & pouſſerent même la cruauté juſqu'à faire étrangler leur ſœur.

La vingtieme eſt auſſi tragique, & encore moins intéreſſante. La Comteſſe de Colant eſt une femme de qualité, mais d'une conduite affreuſe; non ſeulement elle a ſucceſſivement beaucoup d'Amans, mais elle les fait tous aſſaſſiner à meſure qu'elle s'ennuie d'eux : ſes crimes furent enfin découverts, & punis comme ils le méritoient.

La vingt-unieme offre un trait de générosité qui mérite d'être rapporté. Deux familles conſidérables de la Ville de

Sienne en Toscane, étoient, depuis long-temps, ennemies. Malgré cette haine, Charles, un des Montanins, devint amoureux d'Angélique, sœur d'un des Salembeni. Ce Salembeni, étant accusé, peut-être à tort, par ses ennemis, d'être entré dans un projet pour chasser les Chefs de la République, fut condamné à une forte amende, & mis en prison jusqu'à ce qu'il l'eût acquittée ; ce qui lui étoit impossible, sans ruiner sa fortune. Charles aussi-tôt fait payer secrétement cette somme, & rend ainsi la liberté à son ennemi. Salembeni, ayant appris quel étoit son bienfaiteur, prend sa sœur, & la conduit à Charles, en lui disant : » Je vous » dois ma liberté, ma fortune, & peut-» être la vie ; il est de mon devoir de » m'acquitter envers vous. Je vous remets » ce que j'ai de plus cher «. Ce trait toucha sensiblement Charles : il aimoit Angélique ; il assembla toute sa famille, & lui déclara qu'il étoit résolu d'épouser la sœur de leur ennemi. Ce mariage ayant été approuvé, fut le sceau de la réunion des deux familles.

Dans la vingt-deuxieme, deux Amans prêts à se marier secrétement à l'insçu de leurs parens, sont séparés cruel-

lement. L'Amant se pend de désespoir.

La vingt-troisieme est encore plus noire. La Ville de Nocera étoit possédée (apparemment par *indivis*) par trois freres jeunes & aimables; un vieux Châtelain, à qui la garde d'un Château qui commandoit Nocera avoit été confiée par leur pere, crut que l'aîné des trois freres étoit Amant favorisé de sa jeune femme, & les deux autres, confidens de cette intrigue. Sur ce soupçon, il résolut de se venger des trois jeunes Seigneurs. Sous un prétexte, il fait venir les deux premiers dans le Château; & tandis que le cadet se promene en dehors, il assassine l'aîné, & fait attacher le second au corps de son malheureux frere. Le dernier, ayant entendu des cris, accourt; mais les ponts-levis sont levés : il demande ses freres, & veut que le Châtelain lui remette sa femme, pour la vie de laquelle il craint. » Pour tes freres, lui » dit le Châtelain du haut d'une tour, » ils sont morts; à l'égard de ma femme, » la voilà « ; & il la précipite dans le fossé, où elle perdit la vie. Le cadet, effrayé de ces horreurs, court à la Ville, rassemble ce qu'il peut de soldats & d'habitans, va assiéger le Château, le force, & fait poignarder son abominable Gou-

verneur ; ſupplice bien doux pour de ſi grands forfaits.

Le Héros de la vingt-quatrieme eſt un Roi de Maroc ; & le ſujet eſt le même que celui dont Monſieur Sedaine a fait un joli Opéra-Comique, intitulé le *Roi & le Fermier* ; mais il y a dans le Conte de Bandel plus de morale. La cabane dans laquelle le Roi entre, eſt celle d'un Pêcheur, qui lui donne d'excellentes leçons pour bien gouverner ſon Royaume.

Dans la vingt-cinquieme, une Demoiſelle de la petite Ville de Gazolo, dans le Mantouan, très-jolie, fort coquette, & extrêmement agaçante, ayant fait beaucoup d'avances à un jeune homme, ſans autre idée que celle de le retenir dans ſes chaînes, eſt violée. Déſeſpérée de l'affront qui vient de lui être fait, & réfléchiſſant ſur ſon imprudente conduite, qui a enhardi le téméraire, elle ſe noie.

Tel eſt le ſujet de la vingt-ſixieme Hiſtoire. Pendant les troubles de Milan, un Seigneur de la Maiſon de Sforce, appelé Cornelio, fut obligé de ſe retirer à Mantoue, & d'abandonner une intrigue qu'il avoit avec une Dame fort aimable, nommée *Camille*. Cependant, preſſé par ſon amour pour cette Belle, quelque temps

après, il osa, à la faveur d'un déguisement, rentrer un soir dans Milan, & chercher à s'insinuer dans la maison de Camille. Comme il en approchoit, plusieurs particuliers qui se battoient lui barrerent le chemin. Il entreprit vainement de les séparer. Un d'eux, percé de coups, tomba sur le pavé; & ce que Cornelio crut pouvoir faire de plus prudent, fut de se sauver chez sa Maîtresse. La joie de se revoir fut également sentie par ces deux Amans. Pendant que ceci se passoit, la Garde de nuit, attirée par le bruit de la querelle, accourut. Elle vit entrer un homme, l'épée à la main, dans l'hôtel de Camille, &, trouvant un corps noyé dans son sang, elle ne douta pas que cet homme n'eût commis le meurtre : elle se fait ouvrir la porte, pénétre jusqu'à l'appartement de Camille, & Cornelio, pour se soustraire à sa poursuite, n'eut que le temps de se sauver dans le tuyau de la cheminée. La Garde, n'ayant pas trouvé ce qu'elle cherchoit, se retira; mais au moment que Cornelio commençoit à revenir de sa frayeur, le mari de Camille se fit entendre à la porte, & il fallut qu'il remontât dans sa cachette: ce qu'il y eut de plus singulier dans cette

aventure, c'eſt que le mari, qui venoit d'eſſuyer une pluie conſidérable, ſe trouvant trempé juſqu'à la chemiſe, demanda qu'on lui fît un grand feu pour ſe ſécher. On peut juger des tranſes de Cornelio, & de l'embarras de Camille. A force de careſſes, elle engagea ſon mari à préférer le lit, & il voulut bien ſe coucher, plutôt que d'attendre que des Valets, toujours longs à exécuter ſes ordres, lui euſſent fait du feu. Mais à peine étoit-il déshabillé, que la Garde eſt avertie qu'un homme eſt certainement entré dans la maiſon qu'ils ont fouillée inutilement. Elle y revient avec précipitation, trouve le Maître au lit, ne doute point qu'il ne ſoit l'aſſaſſin qu'elle cherche, & elle le conduit en priſon. Ce fut au moyen de cette mépriſe que Cornelio fut délivré de l'état de contrainte où il ſe trouvoit. Il jouit pendant trois jours de la ſatiſfaction d'être avec ſa Dame; car il fallut ce temps pour éclaircir l'affaire, & prouver que le mari de Camille étoit innocent; enfin, il rentra chez lui, très-ſatiſfait des pas que ſon épouſe avoit faits pour hâter ſa liberté, & Cornelio retourna à Mantoue, fort content de ſon voyage.

On peut dire que la vingt-ſeptieme eſt une

une hiſtoire bien malheureuſe. Deux Amans, après avoir été long-temps traverſés dans leurs amours, ont le bonheur de s'épouſer: mais la premiere nuit de leurs noces, lorſqu'ils entrent dans leur lit, ils ſont écraſés par la foudre.

La vingt-huitieme eſt l'hiſtoire d'un gros Bénéficier de bonne Maiſon, riche & libertin, qui étant devenu amoureux d'une jeune Bourgeoiſe qui demeuroit chez ſon pere & ſa mere, n'ayant pu réuſſir, non ſeulement par la vigilance des parens, mais même par le peu d'inclination que la Demoiſelle avoit pour lui, crut pouvoir lui ravir de force des faveurs qu'il n'avoit pu obtenir de bonne grace. Un jour il s'arme d'une longue épée, s'introduit dans la chambre de la fille, & la menace de la tuer, ſi elle ne ſe rend pas à ſes déſirs; d'un autre côté, il lui promet beaucoup d'or, ſi elle l'écoute avec complaiſance. La fille ſe défend, pleure, appelle à ſon ſecours: les parens arrivent; mais ils ne peuvent entrer dans la chambre; & tout ce qui leur eſt poſſible de faire, c'eſt de recommander à leur fille de ne point écouter le ſuborneur, & de conſerver ſa chaſteté. Le conſeil étoit bon; mais il n'auroit pu ſe

ſuivre, ſi la fille, preſqu'aux abois, n'eût feint de ſe rendre : » Ne vous fâchez » pas, dit-elle au Bénéficier, des injures » de mes parens; je conſens à tout ce » que vous voudrez, & j'accepte l'or que » vous me propoſez; mais, par grace, » prêtez-moi votre épée; avec elle j'au- » rai bientôt écarté ces criailleurs «. L'imbécille eut la ſottiſe de la croire; il lui remit ſon épée, & la fille s'en ſervit pour le chaſſer, en lui en donnant rudement de bons coups ſur les épaules, & lui faiſant même quelques *eſtafilades* au viſage.

La vingt-neuvieme Hiſtoire offre le récit d'une juſtice bien extraordinaire, & en même temps bien cruelle. Une pauvre femme de la Ville de Milan, ayant perdu ſon mari, fut trouver le Curé de ſa Paroiſſe, pour le faire enterrer. Celui-ci refuſa ſon miniſtere, à moins qu'il ne fût payé d'avance. La veuve ne poſſédoit pas un ducat, &, dans ſa douleur, elle fut ſe plaindre au Duc, de l'avarice de ſon Paſteur. Le Duc conſola la bonne femme, envoya chercher le Curé, & lui ordonna de prépârer un magnifique enterrement au mort, qu'il avoit aimé, & dont il protégeoit la veuve. C'étoit un

ordre auquel le Curé obéit d'autant plus volontiers, que le Duc lui fit compter sur le champ la somme qu'il demanda pour la sonnerie, l'argenterie, & les grands ornemens funéraires. L'enterrement se fit; le Duc y assista, & lorsqu'on eut descendu le mort dans la fosse, il y fit jeter le Curé, & la fit combler aussi-tôt.

La trentieme Histoire est celle d'un jeune Romain, que ses parens obligerent à épouser, contre son gré, une Demoiselle qu'il n'aimoit pas, quoiqu'il fût lié intimement avec une autre. Il fut apprendre à sa Maîtresse la violence qu'on vouloit lui faire, & la supplia de ne le pas trouver mauvais, lui promettant d'ailleurs de lui conserver son cœur, & de se marier avec elle, si sa femme & ses parens venoient à mourir. L'Italienne feignit d'y consentir, & même lui donna un rendez-vous pour quelques jours après son mariage. Il eut la foiblesse de s'y trouver, & cette fille vindicative & cruelle lui plongea un poignard dans le cœur, au moment même que ce malheureux jeune homme s'efforçoit de lui prouver qu'il l'aimoit toujours.

La trente-unieme est trop atroce

pour que nous osions en rien rapporter.

La suivante est tragique, quoique très-ridicule. Un benêt d'Ecolier, voulant savoir quel succès il auroit dans ses amours, se laisse persuader par ses camarades, de consulter le Diable, &, pour le faire venir, ils lui font accroire qu'il aura besoin de trois dents d'un mort. L'imbécille se rend à minuit dans un cimetiere, descend dans une fosse qu'on lui avoit indiquée, & où un des Ecoliers s'étoit caché. Sentant un corps, il va pour lui arracher une dent; il est mordu, crie de toute sa force & tombe mort de frayeur.

Dans la trente-troisieme, un Gentilhomme Vénitien conduit sa Maîtresse chez un Peintre, & exige de cet Artiste qu'il la peigne avec tous ses charmes. Le Peintre devient amoureux de cette fille, qui répond à sa tendresse. Ce Conte a peut-être donné la premiere idée de l'Opéra Comique du *Peintre amoureux de son Modele.* Ce qui se trouve de plus dans cette Histoire, c'est que les deux Amans prennent la fuite, & que le Gentilhomme ayant couru après eux, & les ayant joints, perce le Peintre de plusieurs coups d'épée, & fait jeter son corps dans le grand canal de Venise; car il

faut toujours à Bandel une catastrophe tragique.

Le sujet de la trente-quatrieme Histoire servira de repos à notre esprit, fatigué de tant de noirceurs; c'est un trait de générosité très-estimable, & qui n'a pas été souvent imité. Un Gentilhomme Génois devient éperdument amoureux de la femme d'un Maître de navire, fort à son aise. Cette femme, douce & vertueuse, rebute cet Amant avec honnêteté, & refuse les dons qu'il veut lui faire. Cependant le Marin est pris par des corsaires, avec tout ce qu'il possede: la femme, alors tombée dans une affreuse misere, ne pouvant supporter la vue de sa mere presque expirante, & de deux enfans qui lui demandent de la nourriture, va trouver son ancien Amant, lui expose sa situation, & lui dit en pleurant amérement: » Faites de » moi tout ce que vous voudrez; mais sau» vez ma mere & mes enfans «. Le Gentilhomme fut frappé de ce peu de mots; il respecta la vertu de cette infortunée, la combla de bienfaits, & ne cessa d'être son ami & son protecteur.

La trente-cinquieme & la suivante ne sont ni agréables, ni intéressantes. Dans la premiere, un certain Mahomet se ré-

volte contre le Roi de Fez son Maître : mais il est assiégé dans une petite Ville. Se voyant sans ressource, il prend le parti de s'humilier devant son Souverain, qui lui pardonne, on ne sait trop pourquoi, & marie avantageusement ses filles. Dans la seconde Histoire, un neveu du Duc de Norfolc est amoureux de la fille du Roi d'Angleterre ; mais des raisons d'Etat empêchent qu'on ne les marie ensemble : cependant ces Amans passent sur ces considérations, & s'unissent secrétement. Le Roi, instruit de cet attentat, condamne les coupables à une prison perpétuelle, où ils se laissent mourir de faim.

Le sujet de la trente-septieme Histoire est tout à l'avantage des Dames, & par conséquent susceptible d'être traité avec délicatesse, & avec cette chaleur qui part de l'ame & qui ajoute de l'énergie au sentiment naturel. Une Dame, aussi recommandable par les qualités de son cœur que par les agrémens de sa personne, de son esprit & de son style, s'est chargée d'écrire cette Nouvelle, & quelques autres de Bandel, que nous indiquerons à mesure que nous avancerons dans le compte que nous avons entrepris de rendre des

Ouvrages de cet Auteur Italien. En lui réservant ce travail, nous croyons rendre un véritable service à nos Lecteurs.

La trente-huitieme Histoire prouve combien un Prince est malheureux & peut être trompé, lorsqu'il abandonne le soin de ses Etats à un mauvais Ministre. Le Marquis de Montferrat avoit confié toute son autorité à un Grec, nommé Constantin. Un Gentilhomme du pays, appelé Scarampi, avoit avec un de ses voisins un procès pour les limites de leurs terres; le Ministre protégeoit l'adversaire de Scarampi: celui-ci voyant que son affaire tournoit mal, crut devoir s'adresser au Marquis de Montferrat lui-même, & eut l'imprudence d'insérer dans sa plainte qu'il ne pouvoit éprouver que des disgraces, tant que le Prince seroit gouverné par un Etranger. C'étoit attaquer directement Constantin; aussi le Grec chercha-t-il à se venger de cette insulte avec la plus grande barbarie. Scarampi, outré de ce qu'on lui refusoit un jugement dans son affaire, prend la résolution de se faire justice lui-même. Il rassemble tout ce qu'il peut d'hommes courageux, & va mettre le siége devant le Château de son adversaire. Ce coup de

déſeſpoir eſt regardé avec raiſon comme une eſpece de révolte, que Conſtantin ſe charge d'appaiſer. Il ſe met à la tête des troupes de ſon Maître, oblige Scarampi de ſe réfugier dans ſon propre Château, où il l'aſſiége, & l'ayant forcé de ſe rendre à diſcrétion, il lui fait couper le col. Le Marquis de Montferrat n'auroit voulu que faire ſentir le poids de ſon autorité à un Sujet qu'il eſtimoit & aimoit véritablement; mais Conſtantin avoit à venger une injure perſonnelle, &, ſous le voile de la juſtice, il priva ſon Maître d'un brave Officier, qui n'étoit devenu coupable que parce qu'on lui avoit refuſé un jugement, que tout homme, ſans diſtinction de fortune & de rang, doit attendre de ſes Supérieurs.

Dans la trente-neuvieme, un mari gagne un Confeſſeur, qui lui facilite le moyen d'entendre la confeſſion de ſa femme. Il apprend de ſa bouche même qu'elle eſt infidelle, & l'aſſaſſine en ſortant de l'égliſe. Si Bandel, comme il y a lieu de le croire, a puiſé les ſujets des Hiſtoires qu'il nous raconte dans les mœurs uſitées de ſon temps dans ſa Patrie, il faut avouer qu'elles devoient en être bien corrompues.

Il s'agit, dans la quarantieme Histoire, d'un jeune homme, appelé Ludovic, qui croit une femme, dont il est amoureux, extrêmement vertueuse & inabordable, parce qu'il n'a pu obtenir seulement la grace de lui déclarer tout ce qu'il ressent pour elle. Une nuit, que pour dissiper ses ennuis, il rodoit autour de la maison de cette Belle, il apperçoit un Cavalier, à qui une vieille Suivante prescrivoit de revenir une heure plus tard, avec promesse de l'introduire auprès de sa Maîtresse. Le jeune homme devance d'un quart d'heure le rendez-vous assigné. Il est introduit auprès de celle qu'il aime, par la vieille, sans doute confidente des plaisirs de la Dame. Comme tout se passoit dans l'obscurité, & qu'elle eut lieu d'être satisfaite des tendres témoignages de l'amour du jeune homme, elle ne reconnut sa méprise qu'à la pointe du jour. Elle n'eut pas la force de le gronder, &, satisfaite de ses soins pour lui plaire, il faut croire qu'elle congédia du moins celui qui étoit arrivé trop tard au rendez-vous.

La quarante-unieme Histoire contient l'aventure d'un Seigneur Milanois, qui étant devenu amoureux d'une Demoiselle

de Padoue, & ſe voyant rebuté, entreprit de l'enlever. La Demoiſelle forcée, par la circonſtance, ſe rendit aux déſirs de ſon raviſſeur. Ils vécurent quelque temps à Milan, dans la meilleure intelligence; mais bientôt le Milanois conçut contre ſon Amante les plus violens & les plus injuſtes ſoupçons. Dans un accès de jalouſie, il lui perça le cœur d'un coup de poignard, & la vengea auſſi-tôt en ſe perçant le cœur du même poignard. Il eſt aſſez commun, dans les Nouvelles Italiennes, de rencontrer des Amans qui ſacrifient leurs Maîtreſſes à leur injuſte jalouſie; mais on en voit peu qui expient, par leurs propres mains, le crime qu'ils viennent de commettre.

La quarante-deuxieme, eſt un trait de généroſité d'Othon III. Cet Empereur devint amoureux de la fille d'un de ſes Officiers, & lui déclara la paſſion qu'elle lui avoit inſpirée. Cette vertueuſe Demoiſelle, ſans ſortir du reſpect qu'une Sujette doit avoir pour ſon Souverain, lui repréſenta avec modeſtie qu'elle n'étoit pas aſſez grande Dame pour partager ſa Couronne, & qu'elle étoit trop honnête pour vouloir être ſa Maîtreſſe. Cette

réponse fit faire des réflexions à l'Empereur. Il reconnut son erreur, maria cette Demoiselle à un de ses Officiers qu'il combla de biens, & lui donna un Gouvernement éloigné, afin qu'on ne crût pas qu'en mariant celle qu'il avoit passionnement aimée, il voulût se ménager les moyens de la voir avec plus de facilité. Les grands Seigneurs ne devroient jamais oublier ce trait du généreux Othon.

Les amours de Massinissa & de Sophonisbe, & la fin malheureuse de cette Princesse, font le sujet de la quarante-troisieme Histoire, qui a servi de fond à plusieurs Tragédies, & qui est trop connue pour qu'il soit besoin de la rapporter.

La quarante-quatrieme n'offre qu'un trait extravagant, mais digne de remarque. Un Cavalier Veronois, nommé *Constantin Boccali*, pour prouver à sa Dame Camille qu'il étoit soumis à ses ordres, un jour qu'elle lui dit en plaisantant, que brûlant, comme il le disoit, d'amour pour elle, il devoit chercher dans l'Adige un prompt remede à ce feu; comme cette conversation se tenoit sur le pont de Verone, où l'Adige, roulant ses eaux sur un fond de rochers, est fort dangereux, & que Boccali étoit monté sur un vigoureux coursier, il saute

dans le fleuve, & court le risque le plus certain de se noyer ; ce ne fut qu'avec peine qu'abandonnant son cheval, il trouva le moyen de gagner le bord. Cette excessive marque d'amour fit tant d'impression sur la belle Camille, que, dès le jour suivant, elle lui donna la main, à condition qu'il ne s'exposeroit plus à de semblables dangers.

Dans la quarante-cinquieme, un Cavalier éperdument amoureux d'une Demoiselle, lui fait une donation entiere de tous ses biens; après quoi il vécut avec elle dans la plus intime liaison : mais il étoit sur le retour, & la Demoiselle n'avoit pas encore passé l'âge où l'estime doit remplacer ce que l'Amour offroit de plaisirs. La Dame chercha dans des sociétés étrangeres, ce qu'elle ne trouvoit plus chez elle : le Galant s'en apperçut, en fit ses plaintes, & ne recevant autre réponse, sinon, *qu'il est odieux d'être jaloux d'un bien dont on ne peut jouir*, en prit tant de chagrin, qu'il se pendit de désespoir.

Dans la quarante-sixieme Histoire, notre Auteur déploie toute l'horreur qu'il est capable d'imaginer. C'est un Gentilhomme de Sienne, qui, convaincu que

ſa femme lui eſt infidelle, l'attire avec ſon Amant dans une de ſes terres éloignée de la Ville, & la fait étrangler avec la confidente de leurs coupables amours.

Le ſujet de la quarante-ſeptieme Hiſtoire offre un trait de reconnoiſſance, qui, s'il eſt médiocrement intéreſſant, ne peut pas être lu ſans quelque plaiſir. Un Duc de Vandale eut pendant quelque temps dans ſes armées un Tartare qui lui rendit de grands ſervices, & qu'il combla de bienfaits, juſqu'à ce que ce brave Officier retournât dans ſa Patrie. Quelques années après, ce même Duc ſe brouille avec le Soudan d'Egypte, & conduit contre lui de nombreuſes troupes. Il livre la bataille, la perd, & eſt fait priſonnier. Comme il ne ſe fit pas connoître, il fut envoyé au Caire, & placé au nombre des eſclaves qui travailloient aux fortifications de cette Ville. Un jour que le Soudan venoit examiner où en étoient les travaux qu'il avoit ordonnés, il reconnut le Duc des Vandales, détacha lui-même ſes fers, l'embraſſa tendrement, le combla de préſens, & lui permit de retourner dans ſes Etats. Expliquons cette énigme. Ce Soudan d'Egypte étoit ce même Tartare que le Duc des Vandales avoit ſi bien traité.

En quittant ce Prince, il étoit passé en Egypte, & s'étoit enrôlé dans cette fameuse milice, appelée des *Mameluz*, qui, pendant plusieurs siecles, a donné des Souverains à ce pays. Brave comme il étoit, de grade en grade il étoit parvenu aux premiers emplois de ce corps, & enfin, dans une révolution, il avoit été proclamé Soudan.

Tout le monde connoît l'Histoire de Mundus & de Pauline, qui a fourni à Bandel le sujet de sa quarante-huitieme Nouvelle. Il est tiré de l'Histoire Romaine, & l'on n'a pu oublier que le crime de Mundus, qu'un Pontife d'Isis, nommé *Saturnin*, fit passer pour le Dieu Anubis, causa la destruction du Temple de cette fausse Déesse, & le massacre de ses Prêtres. Ce fut l'Empereur Tibere qui fit cette justice des Prêtres d'Isis.

Nous ne dirons rien de la quarante-neuvieme Histoire, à laquelle la Dame, dont nous avons déjà parlé, prêtera les graces qu'elle répand sur tous les sujets qu'elle traite.

Que pourrions-nous dire de la cinquantieme ? C'est un gros Valet Flamand, qui suborne la fille de son Maître, & lui fait un enfant, sous prétexte que le consente-

ment des parties suffit seul pour légitimer un mariage. L'innocente, aidée par un penchant aveugle pour le plaisir, le croit; & cette intrigue étant découverte par les parens, la fille fit ses couches, & fut reléguée dans un Couvent; on fit le procès au mauvais interprete des loix naturelles, & il fut pendu. Tout cela est assez juste, mais ne méritoit guere d'entrer dans le Recueil de Bandel.

La cinquante-unieme Histoire est le récit d'une infinité de cruautés de Mahomet second, Empereur des Turcs. Bandel avoit déjà rapporté le trait de la belle Irene, que le Monarque Ottoman sacrifia à son ambition, ou peut-être à sa sûreté. Ceux de cette derniere Nouvelle ne sont qu'atroces, & par cela seul peu intéressans.

C'est à la plume de Madame L. C. D. B. que je réserve le soin d'embellir la cinquante deuxieme Histoire de Bandel.

Rien de plus insipide, pour ne rien dire de plus, que le sujet de la cinquante-troisieme. Un jeune Génois, rebuté par une Dame, imagine de s'introduire un soir dans sa maison, de se cacher sous son lit, & d'attendre qu'elle soit couchée & endormie, pour lui donner, bon gré,

malgré elle, des preuves de ſon amour. Mais rien ne lui réuſſit comme il l'avoit eſpéré. La Dame, avant de ſe coucher, prévenue de la crainte des voleurs, fait faire une recherche exacte dans tout ſon appartement. On trouva le jeune homme; il voulut s'échapper, & ayant apperçu une fenêtre ouverte, il ſe précipita dans la rue, mais il ſe caſſa la jambe. Le mari de la Dame, ayant ſu cette aventure, croit que ſon honneur eſt intéreſſé à venger une pareille audace. Auſſi-tôt que le jeune homme eſt guéri, il le fait aſſaſſiner. Si l'aventure eſt vraie, comme il eſt poſſible de le croire pour l'honneur des Italiens de ce temps, nous devons penſer que la cataſtrophe eſt de l'imagination de Bandel.

C'eſt encore à la Dame qui s'eſt chargée de traiter les Hiſtoires précédentes, que nous nous en rapportons pour la cinquante-quatrieme.

Voici le ſujet peu intéreſſant de la cinquante-cinquieme Hiſtoire. Ariobarzane, Miniſtre & Favori d'Artaxerce Roi de Perſe, poſſédoit des richeſſes immenſes, & les répandoit avec tant de faſte, qu'il ſembloit, par ſon éclat, vouloir effacer celui du Trône. Le Roi, indigné de cette conduite,

conduite, exila Ariobarzane, qui, dans ſa retraite, ne changea rien à ſa façon de vivre, & chercha à faire le bonheur de tous ceux qui l'environnoient. Cependant Artaxerce, ayant appris que ſon ancien Miniſtre avoit deux filles charmantes, lui fit donner ordre de lui envoyer la plus belle. Ariobarzane obéit; mais au lieu de faire partir la cadette, il envoya l'aînée qui étoit infiniment moins ſéduiſante, en lui recommandant de n'inſtruire le Roi de cet échange, que lorſqu'elle ſe trouveroit enceinte. En effet, le Roi de Perſe ayant épouſé la fille d'Ariobarzane, cette jeune perſonne s'apperçut bientôt qu'elle étoit enceinte, & alors elle avoua à Artaxerce, qu'elle avoit une ſœur beaucoup plus belle qu'elle ne l'étoit. Le Roi, furieux de la tromperie qui lui a été faite, renvoie celle-ci à ſon pere, auquel il fait donner l'ordre de l'échanger contre ſa ſœur; mais Ariobarzane s'en excuſe, juſqu'à ce que cette jeune perſonne ſoit rétablie d'une maladie qu'il lui ſuppoſe. Cependant l'épouſe d'Artaxerce accouche d'un fils, & ce Prince qui l'apprend, eſt ſi enchanté de ſe voir un héritier de l'Empire, que ſes autres femmes n'avoient pu

lui procurer, qu'il rappelle ſon Miniſtre, & le rétablit dans ſes charges.

L'exil d'Ariobarzane ne l'avoit pas corrigé ; il reporta à la Cour le même faſte, qui l'en avoit fait exiler ; & la jalouſie du Roi ſe réveilla au point, qu'il en témoigna publiquement la plus grande colere. Bandel prétend qu'il exiſtoit alors deux loix ſingulieres en Perſe ; l'une que lorſque le Roi ſe mettoit en colere contre un de ſes Sujets, il devoit en déclarer la raiſon ; l'autre, que s'il condamnoit un coupable à mort, il ne pouvoit lui faire grace qu'au moment même de l'exécution. Ces deux loix furent exécutées ; le Roi déclara qu'il étoit indigné de ce que ſon Miniſtre prétendoit le ſurpaſſer en magnificence & en générosité ; & en conſéquence on le conduiſit au ſupplice ; mais au moment qu'il alloit recevoir le coup de la mort, le Monarque lui fit grace, en ajoutant que du moins Ariobarzane conviendroit qu'il ne pourroit rien faire qui fût capable de ſurpaſſer un pareil bienfait ; le favori en convint, & depuis ce moment le Prince ceſſa d'être jaloux.

La cinquante - ſixieme Hiſtoire eſt remplie par un trait rapporté dans beaucoup d'anciens Recueils d'Hiſtoires & de

Nouvelles; il se trouve extrait non seulement dans la Bibliotheque des Romans, mais même dans un Volume de ces Mélanges, avec des circonstances différentes. Ici c'est un larron qui trouve le moyen de voler, sans pouvoir être découvert, une partie des trésors d'un grand Roi. Ce qu'on rencontre ici de neuf & de singuliérement extravagant, c'est que le Roi d'Egypte fait publier que sa fille accordera ses faveurs à tous les larrons qui viendront lui découvrir toutes les subtilités dont ils se sont servis pour faire leurs larcins. Le voleur des trésors du Roi se présente à son tour, explique par quels moyens il est parvenu à son but; & le Monarque Egyptien est si satisfait de son adresse, qu'il lui accorde sa fille en mariage : présent digne de ce fripon, après tout ce qui s'étoit passé.

La cinquante-septieme Histoire caractérise la jalousie qu'on a toujours reprochée aux Florentins. Un Cavalier abandonne une Dame pour en épouser une autre, & il est assassiné.

La cinquante-huitieme est tirée des anciennes Chroniques de Flandres. Baudouin, Grand Forestier de Flandres, devient amoureux de Judith, fille de l'Em-

pereur Charles le-Chauve, Roi de France; il enleve cette Princeſſe, promiſe au Roi d'Angleterre, & en fait ſa femme. De là naît une guerre entre l'Empereur & le Foreſtier. Elle eſt terminée par le pardon que Charles-le-Chauve accorde à ſa fille, & à ſon raviſſeur qu'il éleve à la dignité de Comte de Flandres.

Les amours de l'Impératrice Fauſtine avec un Gladiateur, font le ſujet de la cinquante-neuvième Hiſtoire : cette anecdote eſt trop connue & trop malhonnête pour nous arrêter.

Dans la ſoixantieme Hiſtoire, il s'agit d'un jeune Gentilhomme qui eut l'audace de porter ſes regards ſur une Reine de Hongrie, & de lui déclarer ſon amour. La Reine lui ſut gré de ſes ſentimens, lui fit du bien, l'éleva à des Charges conſidérables ; mais voyant qu'il perſiſtoit dans la réſolution de l'aimer toujours, elle lui fit obtenir un poſte honorable à la Cour du Roi d'Eſpagne, afin de l'éloigner d'elle.

La ſoixante-unieme eſt l'Hiſtoire d'une jeune Demoiſelle qui, violemment épriſe d'amour pour un Chevalier, ſe met à ſon ſervice en qualité de Page, le ſuit dans ſes voyages, & finit par l'épouſer.

Elle a été traitée dans un Volume de ces Mélanges.

Le sujet de la soixante-deuxieme Histoire est fort noir; mais il présente une sorte d'intérêt. Gerard, jeune Vénitien, est amoureux d'une Demoiselle, dont il obtient les faveurs, sous la promesse de se marier avec elle dès qu'il aura obtenu le consentement de ses parens. Le pere de Gerard oblige ce jeune homme à faire un voyage dans le Levant. Pendant ce temps, Hélene, c'est le nom de la Demoiselle, n'entendant point parler de son Amant, est contrainte à donner la main à un autre Cavalier: elle en conçoit un si grand chagrin, qu'en sortant de l'église, elle tombe en léthargie: on la croit morte, & le lendemain on l'enterre. Ce jour même du convoi funebre, Gerard arrive de ses voyages; il apprend la mort d'Hélene: transporté de désespoir, il s'introduit dans l'église, pénetre jusqu'à la fosse, ouvre le cercueil, & veut s'ensevelir vivant avec sa Maîtresse. Hélene revient à elle, au grand étonnement de Gerard, qui la transporte chez son pere, à qui il compte son aventure: cet honnête vieillard console son fils, va parler aux

parens d'Hélene, & tout finit par le mariage des jeunes gens.

Les amours du fils de Seleucus pour Stratonice, femme de son pere, & le sacrifice que fit ce Prince pour conserver la vie à son vertueux fils, sont le sujet de la soixante-troisieme Histoire, connue de tout le monde.

La soixante-quatrieme est horrible, & peu ingénieuse. Un Gentilhomme aime une jeune personne née de parens pauvres, mais vertueux. Après avoir employé tous les moyens pour la séduire, il lui fait demander, s'il est vrai que jamais elle ne l'aimera. La fille, pour toute réponse, lui fait dire qu'elle n'aimera jamais que son mari. L'imbécille ne peut comprendre que cela signifie que, s'il veut être aimé d'elle, il n'a qu'à la demander en mariage, & de désespoir il se pend.

Camille vivoit avec Cinthie, comme s'il avoit été marié avec elle, & de cette union étoit né un enfant, qu'une Nourrice, jeune & vive, élevoit à la maison. Cette femme, ayant donné quelques sujets légitimes de plaintes à Cinthie, & en ayant été durement réprimandée, forma le dessein de brouiller les deux Amans.

Elle accuſe ſa Maîtreſſe d'aimer & de favoriſer Jules, ami intime de Camille. Jules, à qui Camille en parle, n'a nulle peine à ſe juſtifier ; mais ſon ami ne daigne pas l'entendre , & accable Cinthie des plus ſanglans reproches. Cette Amante déſeſpérée, confie ſa douleur à la méchante Nourrice , & lui donne un billet, pour acheter chez un Apothicaire une priſe d'opium, qui doit la conduire au tombeau. La Nourrice, effrayée de la réſolution de Cinthie, va porter le billet à Camille, & lui avoue ſa calomnie : Camille lui ordonne le ſilence, ſubſtitue à l'opium un bol, qui ne peut produire un mauvais effet, & la renvoie chez ſa Maîtreſſe. Lorſque Cinthie tient ce bol, qu'elle croit un poiſon, elle court chez Camille, lui dit les choſes les plus touchantes, pour prouver qu'elle lui eſt fidelle, & voyant qu'il feint de ne la pas croire : » Eh bien ! lui » dit-elle, tu me croiras trop tard; ce » poiſon me vengera de ton incrédu» lité «, & elle avale le bol. » Bon, vous » n'êtes pas empoiſonnée , s'écria Ca» mille ; vous êtes innocente ; vous m'ai» mez, & vous méritez toute la ten» dreſſe que j'ai pour vous «. Il lui conta

tout ce qui s'étoit paſſé ; ils reſſerrerent leurs nœuds, ſe marierent enſemble quelque temps après, & chaſſerent la méchante Nourrice, qui avoit tenté de les brouiller. C'eſt le ſujet, aſſez commun, de la ſoixante-cinquieme Nouvelle.

La ſoixante-ſixieme tient ſi fort aux plus mauvaiſes mœurs, qu'on doit nous ſavoir gré de n'en rien dire.

Dans la ſoixante-ſeptieme, on trouve une aſſez médiocre diſſertation ſur la liberté qu'on doit avoir (dit Bandel) de ſe tuer, lorſqu'on eſt las de vivre. Nous n'avons garde d'approuver, de répéter, ni d'extraire cet éloge du ſuicide.

L'anecdote du Peintre Lippi eſt rapportée dans la ſoixante-huitieme Hiſtoire. On ſe rappelle que cet habile Artiſte, ayant été fait eſclave par des corſaires, & conduit en Barbarie, à l'aide de ſes talens, qui parurent miraculeux dans ce pays, obtint ſa liberté.

La mort d'Ariſtotime, Tyran des Eliens, eſt le ſujet de la ſoixante-neuvieme.

Dans la ſoixante-dixieme, Zizime, ne pouvant rien obtenir de ſa Maîtreſſe, lui demande un dernier rendez-vous, qu'elle lui accorde, & il ſe tue à ſes pieds.

La ſoixante-onzieme préſente l'Hiſtoire très-connue de Cyrus & de Panthée, miſe pluſieurs fois en action ſur le Théatre François.

On a vu l'extrait de la ſoixante douzieme dans un Volume de ces Mélanges. Il y eſt queſtion de cette Dame Eſpagnole qui demanda à ſon Amant cinq têtes de Maures, & qui le força de combattre contre des lions.

Quant à la ſoixante-treizieme, elle eſt également connue, atroce, & révoltante ; c'eſt celle de Roſemonde & d'Alboin.

La ſoixante-quatorzieme eſt de même hiſtorique, & tirée de l'Hiſtoire des Lombards. Elle a fourni au grand Corneille le ſujet de ſa Tragédie de *Pertharite.*

Arrêtons-nous un moment à la ſoixante-quinzieme, quoique ſans intérêt, & aſſez mal inventée. La fille d'un Roi de Danemarck, nommée *Syrithe,* pouſſe la pudeur juſqu'à l'extravagance, & a fait ſerment de ne jamais regarder un homme en face, qu'il ne ſoit ſon époux. Elle rebute aigrement tous les Princes qui viennent lui faire la cour : cependant, intérieurement, elle aime un certain

Othar, qui n'étoit qu'un ſimple Gentilhomme. Ce jeune homme, s'étant apperçu de cette préférence, feignit de ſe retirer de la Cour, & fit courir le bruit qu'il étoit tombé malade chez ſa mere. La Princeſſe, preſſée par ſon amour, s'y rendit déguiſée. On lui dit, en faiſant ſemblant de ne la pas reconnoître qu'il dort : elle croit que ſans riſque elle peut le conſidérer; elle entre dans ſa chambre, & le regarde : auſſi-tôt le jeune homme tombe à ſes genoux, & la fait reſſouvenir de ſon ſerment, de ſorte qu'elle ne peut plus ſe diſpenſer de l'épouſer.

Voici ce qu'on lit dans la ſoixante-ſeizieme Hiſtoire. Geofroi, Vice-Roi de Barcelone, fut accuſé de concuſſions auprès du Roi d'Eſpagne ſon Maître. On lui nomma des Commiſſaires, à la tête deſquels ſe trouva un nommé *Salomon*, le plus cruel de ſes ennemis, & ſon délateur caché. Geofroi ne ſe préſenta devant ſes Juges que pour les récuſer. Salomon lui tint des propos durs, auxquels celui-ci répondit avec la noble audace d'un innocent. Un des Juges oſa lui faire une queſtion inſultante, & Geofroi y répondit par un démenti formel. Le Juge pouſſa l'indécence juſqu'à prendre le Vice-

Roi par la barbe ; mais il en fut châtié dans l'inſtant, par un coup d'épée que Geofroi lui plongea dans la poitrine. Le meurtrier fut ſaiſi, & on le traduiſit devant le Roi, qui fut témoin d'une ſcene encore plus étrange que celle que nous venons de raconter. Deux des Juges feignirent de prendre querelle entre eux, au ſujet de l'accuſation intentée contre le Vice-Roi. Sans reſpect pour leur Maître, ils tirerent l'épée, ſe battirent, &, voyant que Geofroi s'efforçoit de les ſéparer, ils dirigerent leurs coups contre lui, & le firent tomber mort à leurs pieds. Ce fut par cet affreux moyen qu'ils empêcherent Geofroi de prouver ſon innocence, & qu'ils ſervirent la haine de Salomon. Les deux combattans furent exilés, non pour le meurtre qu'ils venoient de commettre, mais pour avoir manqué de reſpect à leur Souverain. Salomon obtint la Vice-Royauté de Barcelone, & la confiſcation des biens du défunt. Il laiſſoit un fils en bas âge ; le Roi, par un reſte de commiſération, confia l'éducation de cet enfant à un de ſes Foreſtiers. Lorſque ce jeune homme fut parvenu à l'âge de l'adoleſcence, il donna les plus grandes eſpérances d'être un jour un Chevalier par-

fait, beau, bien fait, vigoureux, & brave. Le Foreſtier avoit une fille jolie, aimable ; il en devint amoureux ; elle ne put réſiſter à ſes inſtances, & on s'apperçut bientôt du commerce qui étoit entre eux. Le pere fut d'abord très-irrité de l'imprudence de ces deux Amans ; mais s'étant enſuite adouci, il leur pardonna à deux conditions ; ſavoir, premiérement, que le fils de Geofroi ſe rendroit à la Cour, & viendroit à bout de venger ſon pere, & de rentrer dans les biens dont il avoit été injuſtement dépouillé ; ſecondement, que, quoique rétabli dans ſon rang & dans ſes biens, il épouſeroit ſa fille. Le jeune homme en fit la promeſſe ſolennelle, avec la plus forte envie de la remplir. Effectivement, ayant obtenu la permiſſion de combattre, en champ clos, Salomon, l'ennemi de ſon pere, il le vainquit, & le força d'avouer ſes calomnies. Le Roi rétablit dans ſes biens le brave jeune homme, qui, de ſon côté, accomplit la parole qu'il avoit donnée au Foreſtier.

La ſoixante-dix-ſeptieme eſt un long récit des guerres entre les Eſpagnols & les Maures, qu'on lira avec plus de plaiſir dans d'autres Recueils, mieux écrits que dans cette Traduction des Œuvres de Bandel,

La ſoixante-dix-huitieme contient celle d'un Roi des Goths, maſſacré par ſes Sujets, révoltés & indignés de ſa mauvaiſe conduite.

Le trait rapporté dans la ſoixante-dix-neuvieme Hiſtoire, eſt celui d'un Chef des Normands, appelé *Haſting*, & que Belleforêt, Traducteur de Bandel, nomme *Hadding*, qui, voulant ſurprendre & piller Rome, s'introduiſit, par un ſtratagême fort étrange, dans la petite Ville de Luna, actuellement Savone, ſur la côte de Gênes, & la pilla. Il falloit que les Normands de ce temps ſe connuſſent bien mal en Villes, puiſqu'ils prenoient celle de Luna pour la Capitale du Monde. Haſting, s'étant apperçu de ſa mépriſe, ſe retira, ſans ſonger à pourſuivre ſes conquêtes en Italie. Cette anecdote eſt rapportée dans un Volume de ces Mélanges.

La quatre-vingtieme Hiſtoire eſt belle & intéreſſante. Bandel appelle ſon Héroïne *Landgerte*. Torfeus, Hiſtorien de la Norwége en parle, & M. le Noble en a fait un Roman en deux Parties, auxquelles il a donné le titre d'*Ildegerte*, ou *l'Amour magnanime*. Il a été imprimé, pour la premiere fois, en 1695, & ſe re-

trouve dans l'Edition faite depuis des Œuvres mêlées de Le Noble. Quoique l'Auteur ait fort mal traité cette Hiſtoire, le ſujet eſt ſi noble & ſi intéreſſant, qu'elle fait grand plaiſir à la lecture.

Les cinquieme, ſixieme & ſeptieme Volumes des Hiſtoires tragiques que Belleforêt a publiées vers les dernieres années du ſeizieme ſiecle, ne ſont plus tirées ou traduites de Bandel; mais elles ſont de l'invention de Belleforêt, ou recueillies par lui de différens côtés. Ces trois derniers Volumes en contiennent encore trente-deux, dont huit ſont les mêmes que nous avons déjà annoncés comme étant dans les Tomes précédens: ainſi nous n'avons plus à parler que de vingt-quatre.

Le ſujet de la premiere eſt tiré de l'Hiſtoire de Barbarie. Une eſpece de Dervis, ou Prêtre Mahométan, ſe révolte contre l'Empereur de Fez & de Maroc: il a d'abord quelque ſuccès; mais enfin il eſt battu & taillé en pieces, avec tous ceux qui avoient eu l'imprudence de le ſuivre.

Le ſujet de la ſeconde eſt touchant &

intéreſſant ; il mérite d'être traité par a Dame dont j'ai parlé ci-deſſus.

Celui de la troiſieme eſt connu par la Tragédie d'*Hamlet*, un des chef-d'œuvres de Sakeſpéar, le Prince des Tragiques Anglois, & a été imité ſur le Théatre François depuis peu d'années.

Dans la quatrieme Hiſtoire, l'Auteur réunit deux traits également horribles. Un Chanoine, rebuté par une femme vertueuſe, raſſemble pluſieurs compagnons de ſes débauches, &, avec eux, ſe rend la nuit chez elle, & lui fait éprouver ce que tous les vices réunis peuvent inſpirer de plus atroce. C'eſt le précis du premier trait. Un Financier eſt le principal perſonnage du ſecond. Rejeté, comme le Chanoine, par une fille pauvre, mais honnête, il l'aſſaſſine, après avoir tué ſa mere en entrant dans la maiſon ; & craignant que le Valet qui l'a ſuivi de loin, ne ſe ſoit apperçu de ſes crimes, il le poignarde à ſon retour. C'eſt bien ſe tromper ſur l'intérêt que doit inſpirer une Hiſtoire tragique, que d'en inventer de pareilles.

La cinquieme Nouvelle contient l'Hiſtoire de Canut, Roi de Danemarck, qui fut aſſaſſiné aux pieds des Autels, par ſes

Sujets révoltés, ayant à leur tête un de ses freres naturels.

Le sujet de la sixieme est également beau, noble, & intéressant ; nous ne pouvons douter que la Dame qui s'est chargée de le traiter, ne s'en acquitte à la satisfaction des Lecteurs.

Le sujet de la septieme est horrible. Un Gentilhomme Limousin, sur le point d'être arrêté & condamné, pour avoir fait de la fausse monnoie, sous prétexte de chercher la pierre philosophale, prend le parti de tuer sa femme, ses enfans, de mettre le feu à son château, & de se jeter dans les flammes, pour éviter le supplice qui l'attendoit.

La huitieme est tout-à-fait historique ; c'est l'Histoire de l'Empereur Frederic II, qui eut de si grandes querelles avec les Papes, fut excommunié, déposé, & mourut misérablement.

La neuvieme est assurément belle & très-touchante. C'est l'Histoire du Comte de Foix, qui, sur un soupçon très-injuste, fit emprisonner son fils, & depuis le tua lui-même par accident. Ce sujet a fait la matiere de plusieurs Romans, fort intéressans & bien écrits, que l'on trouve sous le titre de *Gaston Phæbus*, Comte

de

de Foix, tant imprimés à part, que dans les Recueils de Romans historiques, & dans les Bibliotheques de campagne.

La dixieme est celle de Mustapha & de Zéangir, qui a fourni le sujet de plusieurs Tragédies au Théatre François : elles ont toujours intéressé, parce qu'elles présentent un tableau fidele & frappant de l'amitié fraternelle.

On trouve dans la onzieme Histoire, celle de Valasque, D[elle]. de Boheme, qui s'étant mise à la tête des Femmes de ce Pays, balança, pendant sept années, l'autorité du Duc Primislas, & tenta de fonder une espece de République d'Amazones, dont elle étoit le Chef. Les anciennes Annales de Boheme parlent d'un Duc appelé *Cracus*, qui fit bâtir la Ville de Cracovie en Pologne. Ce Duc eut trois filles, dont la troisieme nommée *Libusse*, régna après lui, & fit élever la forteresse de Vissegrade près Cracovie. Les peuples furent d'abord très-contens de l'exacte justice que leur rendoit la Duchesse ; mais bientôt les hommes s'indignerent d'être gouvernés par une femme, & Libusse consentit à leur donner un Maître, en épousant un d'entre eux. Le sort

tomba sur Primiſlas, qui bâtit la Ville de Prague, & gouverna ſes Sujets avec une autorité abſolue. Cependant les femmes s'indignerent de ce que Libuſſe avoit abandonné les rênes du Gouvernement; Valaſque, jeune fille, pleine de courage & d'audace, les engagea à ſe révolter, & à maſſacrer, dans la même nuit, tous les hommes, & même leurs peres, leurs freres, & leurs maris. Cette conjuration eut tout le ſuccès que la cruelle Valaſque en eſpéroit, & bientôt elle ſe vit à la tête de plus de vingt mille de ces femmes furieuſes. Miciſlas leur fit la guerre pendant ſept ans, avec des ſuccés divers; mais enfin les femmes qui la ſuivoient, ſe laſſerent de vivre hors de la compagnie des hommes; elles la trahirent, lorſqu'elle ſoutenoit un ſiége dans la forteresse de Dieudire, & les Soldats de Primiſlas la tuerent dans une ſortie. Ainſi fut éteinte cette révolte, qui couta bien du ſang à la Boheme.

La douzieme eſt l'Hiſtoire auſſi ſcandaleuſe que barbare, de la Reine de Naples, Jeanne II, qui fit étrangler le Roi de Hongrie ſon mari, & pluſieurs autres.

La treizieme contient la tyrannie de

Durst, Roi d'Ecosse, qui périt en se défendant contre ses Sujets révoltés. Monsieur Feutry a mis cette Histoire en François moderne, dans un Recueil en quatre petites parties, imprimées à Paris, sous le titre de Londres, 1753. On y trouve quelques morceaux assez bien faits.

La quatorzieme est tirée de l'ancienne Histoire d'Angleterre ; elle contient le récit des cruautés exercées par les Romains, contre les héritiers d'Arviragus Roi de cette Isle, qui n'inspire pas un grand intérêt ; cependant M. Feutry l'a placée dans son Recueil.

La quinzieme est le Roman d'Apollonius de Tyr, tiré d'anciens Manuscrits. Monsieur Feutry, dont je viens de parler, a mis ce sujet en François moderne. Il a été précédé par Monsieur le Brun, qui nous l'a présenté il y a une cinquantaine d'années, & j'en ai donné un extrait, d'après les anciens Manuscrits & les vieilles Editions, dans un Volume de ces Mélanges.

La seizieme contient les amours de Camille & d'Emilie, sujet intéressant, qui n'est pas de l'invention de Belleforêt; il a été traité en Latin & en Italien

par plusieurs Auteurs; Monsieur Feutry nous en a donné l'extrait en peu de mots, dans son Recueil déjà cité.

La dix-septieme est tirée de l'Histoire des troubles de Boheme, sous le regne de Vencçslas II. Monsieur Feutry l'a encore extraite, & heureusement l'a fort abrégée; car elle est longue & très-noire.

La dix-huitieme, encore puisée dans la même source, traite des amours de Bretislas, Prince de Boheme, avec la Princesse Judith, fille de l'Empereur Othon III. Elle a été également traitée & abrégée par Monsieur Feutry.

La dix-neuvieme mérite que Madame L. C. D. B. s'en occupe, car, quoique moins historique que la précédente, elle est plus intéressante.

La vingtieme est encore une de ces horreurs qui ne mérite pas que nous nous y arrêtions : il s'agit d'une femme de mauvaises mœurs, horriblement punie par son mari jaloux.

La vingt-unieme contient le récit d'une barbarie de Philippe II envers une Demoiselle attachée à Elisabeth de France son épouse, qui n'étoit coupable que d'avoir causé quelques momens dans le sallon

de la Reine, avec un Amant qu'elle devoit épouser. Ce ne fut qu'après beaucoup de prieres que le Roi lui fit grace de la vie, à condition qu'elle épouseroit cet Amant, & qu'ils sortiroient tous les deux sur le champ du Royaume d'Espagne.

La vingt-deuxieme traite des révolutions arrivées dans le Royaume de Tunis, pendant que l'Empereur Charles-Quint régnoit sur l'Espagne. Elles sont plus historiques qu'intéressantes, & se trouvent dans le Recueil de M. Feutry.

Dans l'avant-derniere, une fille amoureuse d'un jeune homme, que son pere refuse de lui faire épouser, se jette de désespoir dans un puits, & se noie.

Enfin, la derniere contient les infortunes d'une Demoiselle Flamande, & de son Amant François. M. Feutry l'a rapportée en abrégé, sous le titre des effets de la calomnie.

Dans le compte que nous venons de rendre des Histoires tragiques de Bandel, traduites par Boistuau & Belleforêt, nous croyons avoir fait connoître suffisamment celles qui étoient susceptibles de plaire & d'attacher, soit par les tableaux agréables, ou par l'intérêt qu'elles présentent. Celles que nous n'avons fait qu'indiquer, ne

méritoient pas d'être extraites, & nous ont paru trop horribles ou trop insipides; enfin, nous ne doutons pas que celles que nous avons réservées pour être écrites mieux, & plus au long, que nous ne pouvions le faire nous-mêmes, ne plaisent lorsque la plume de Madame L. C. D. B. les aura embellies.

On trouve dans Bandel, deux Histoires que Boistuau ni Belleforêt n'ont pas traduites, & qui peuvent mériter que nous en disions un mot. L'une est celle d'un Italien de basse extraction, appelé *Thomas Crembnello*, qui, banni de son pays, parvint, à force de bassesse & d'intrigues, à devenir Connétable d'Angleterre; mais ayant commis ensuite tant d'injustices, il mérita d'être condamné au dernier supplice. L'autre est l'Histoire facétieuse d'une guenon, dont la Maîtresse s'appeloit *Madonna Bertuccia*. Cette Dame étoit tombé malade, & ayant langui long-temps, faisoit de laides grimaces, que la guenon ne manqua pas de copier, suivant l'usage de ces animaux. La Dame étant morte, & ses gens s'étant retirés, la guenon prit le bonnet & le manteau de lit de sa Maîtresse; elle imita ses gestes

& ses dernieres contorsions, &, lorsqu'on arriva, elle leur fit une telle peur, qu'ils fuirent aussi-tôt. La guenon effrayée elle-même de leurs cris, sauta par la fenêtre, traversa la rue, & causa une si grande frayeur à ceux qui la virent, que le bruit courut dans tout le quartier, que le Diable avoit emporté le corps de la pauvre Dame.

Dans la premiere Edition des Histoires tragiques de Bandel & autres, publiée par Belleforêt, il y a deux Histoires de plus que dans la seconde : l'une est intéressante ; c'est celle du Maure Aben Xahumor, qui faisoit la guerre aux Portugais : il avoit épousé une charmante personne, nommée *Yoto.* Les Chrétiens s'emparerent de son habitation, & enleverent sa femme ; ils la traiterent avec considération & respect. Cependant son mari, au désespoir de ne pouvoir la recouvrer, se jeta au milieu des ennemis, & s'y fit tuer. Yoto en mourut de douleur. La seconde est l'Histoire d'une Demoiselle aimable, mais coquette, qui séduisit un grand Seigneur, & parvint à se faire épouser. Elle ne tarda pas à lui donner des preuves de sa légéreté : il s'en apperçut,

& s'en vengea de la façon la plus cruelle. Il ſe battit contre celui qui le déshonoroit, le tua, lui coupa la tête, & fit ſervir à ſa femme ce terrible mets. Cette Dame effrayée courut au plus haut donjon du château, ſe jeta dans le foſſé, & ſe tua.

FIN de la dix-ſeptieme Section des Romans du ſeizieme ſiecle.

DE
LA LECTURE
DES
LIVRES FRANÇOIS.

ROMANS du seizieme siecle.
SECTION XVIII.



A PARIS,

Chez MOUTARD, Imprimeur - Libraire de la REINE, de MADAME, & de Madame la Comtesse D'ARTOIS, rue des Mathurins, Hôtel de Cluni.

M. DCC. LXXXI.

Avec Approbation & Privilége du Roi.



DE
LA LECTURE
DES
LIVRES FRANÇOIS.

Nous voici enfin arrivés au dernier Auteur Romancier du seizieme siecle dont j'ai à parler ; c'est Nicolas de Montreux, Gentilhomme du Maine, qui s'est toujours caché sous le nom d'Olenix du Mont-Sacré, qui est l'anagramme du sien : il naquit l'an 1550, & mourut vers l'an 1610. Il n'a jamais composé que des Romans, & des Pieces de Théatre. Une partie de ses Tragédies sont du commencement du dix-septieme siecle ; mais tous ses Romans appartiennent au seizieme. Ils consistent premierement dans un prétendu seizieme Tome des Amadis, qui est tout entier de son imagination, & n'est point traduit de l'Espagnol. Je l'ai inséré dans le second Volume du Roman du Chevalier du Soleil. Je vais à présent m'occuper de son second Ouvrage en ce genre, dont la premiere Partie a été imprimée en 1595, & la seconde en 1598 : il n'est point terminé ; mais il est aisé de suppléer à la conclusion des Amours de Criniton & de Lydie, & de supposer que l'amoureux Criniton a été enfin heureux. Voici le titre des deux Volumes.

ŒUVRE DE LA CHASTETÉ,

QUI se remarque par les diverses fortunes, adventures & fidelles AMOURS DE CRINITON ET DE LYDIE.

LIVRE PREMIER.

ENSEMBLE LA TRAGÉDIE DE CLÉOPATRE.

Le tout de l'invention D'OLENIX DU MONT-SACRÉ (Paris, 1595).

AMOURS DE CLÉANDRE ET DE DOMIPHILE,

PAR lesquelles se remarque la perfection de la vertu de Chasteté; Livre non moins délectable que profitable à tous vrais amateurs de Chasteté.

DE l'invention D'OLENIX DU MONT-SACRÉ (Paris, 1598).

IL paroît que la premiere intention de l'Auteur étoit de faire servir les amours de Criniton & de Lydie, de cadre à une suite d'Historiettes épisodiques; mais il s'est arrêté à la premiere

qui s'eſt préſentée à ſon imagination, & s'y eſt ſi bien attaché, qu'elle remplit la plus grande partie du premier Volume, & tout le ſecond. A la fin de celui-ci, il a totalement oublié ſon Criniton & ſa Lydie; mais, comme je viens de le dire, il eſt facile de deviner ce qu'ils deviennent. L'Auteur ne manque pas d'imagination; il prépare ſes incidens avec aſſez d'art; mais ſon ſtyle eſt lâche, obſcur, & devient ſur-tout ridicule par la fureur qu'il a de montrer preſque toujours une érudition déplacée. Ses vers ne ſont pas meilleurs : on rencontre dans un endroit de ſon premier Volume, juſqu'à trente-trois mauvais Sonnets. Le plus paſſable morceau de poéſie qu'il contient, c'eſt ſa Tragédie de Cléopatre; mais ce n'eſt pas le lieu d'en parler ici.

AMOURS DE CRINITON ET DE LYDIE.

L'AURORE annonçoit déjà le retour du Soleil, & blanchiſſoit le faîte des ſuperbes édifices de la ville de Damas, alors Capitale du Royaume de Syrie, lorſque Criniton, armé de toutes pieces, ſortit de ſon Palais, pour aller combattre l'infame Euphormion, qui avoit oſé, par des calomnies, attaquer la réputation de la vertueuſe Princeſſe Lydie.

Euphormion, iſſu, comme Lydie, du ſang Royal de Syrie, aimoit éperdument cette Princeſſe, qui n'avoit pour

lui que du mépris, & qui payoit du plus tendre retour la passion que Criniton avoit conçue pour elle. Dans ce temps, quelques mécontens, excités par le Duc de Mésopotamie, ennemi déclaré du Roi de Syrie, tenterent d'assassiner leur Maître, & d'applanir le chemin du Trône à ce Duc, en lui faisant épouser la Princesse Lydie. Le complot fut découvert; quelques Chefs de cette odieuse trame périrent sur l'échafaud; les autres se sauverent en Mésopotamie. Euphormion saisit ces circonstances de trouble, pour accuser Lydie d'avoir voulu hâter la mort du Roi, dans l'espérance de régner avec le Duc. Cette calomnie, accompagnée de tout ce qui pouvoit la rendre vraisemblable, avoit fait condamner la Princesse à la mort, à moins qu'un Chevalier ne s'offrît pour prendre sa défense. Criniton, comme on doit le croire, s'étoit présenté, & le lâche Euphormion n'avoit pu refuser le combat. Ce grand jour devoit éclairer la punition du crime, & faire briller l'innocence dans tout son éclat.

Jamais duel ne fut plus terrible; les deux champions s'attaquerent avec une égale fureur; les lances, dont ils furent

forcés de changer, se briserent plusieurs fois entre leurs mains ; différentes pieces de leurs armures furent emportées, & les épées dont ils se servirent ensuite ne résisterent pas davantage aux grands coups qu'ils se portoient. Le combat, qu'ils cesserent & reprirent trois fois, commença au lever du soleil, & ne fut terminé qu'à la chute du jour. Tous deux couverts de larges blessures, & perdant beaucoup de sang, faisoient encore les plus violens efforts pour remporter la victoire, lorsque Criniton, tombé de foiblesse sur les genoux, au lieu de chercher à parer le coup que son Adversaire lui portoit, eût l'adresse de lui enfoncer son épée dans la poitrine. Euphormion renversé sur l'arene, Criniton se releve, lui fait avouer en présence des Juges du camp toutes ses calomnies contre l'honneur de la Princesse Lydie, &, cet aveu achevé, il lui sépare la tête du corps, & tombe sans connoissance sur le cadavre de son ennemi.

L'accusée, qui avoit été spectatrice de ce combat, se précipita de l'échafaud sur lequel elle l'avoit vu, & fut porter des secours au vainqueur ; elle le fit transporter dans son Palais avec les plus

grandes précautions : on visita ses plaies, qui, toutes dangereuses qu'elles étoient, ne parurent pas mortelles aux Chirurgiens ; ils crurent pouvoir répondre de la vie du blessé. En effet, Criniton, au bout de quelques mois, recouvra sa santé & ses forces. Nous ne dirons point tout ce que souffrit Lydie jusqu'à cette heureuse convalescence, ni quelle fut sa joie lorsque ce moment désiré arriva. Oh ! que cet Amant devoit être cher à son cœur, & qui n'eût pensé que les liens qui l'attachoient à ce brave Chevalier ne seroient jamais rompus ! Amour ! combien doit-on peu compter sur ta force, si le moindre caprice est capable de te faire disparoître, & d'étouffer les sentimens sacrés de la reconnoissance !

Criniton & Lydie, uniquement occupés l'un de l'autre, ne voyoient nul obstacle à leur prochain bonheur, lorsqu'une jeune beauté de Damas, nommée *Lucile*, entreprit de le traverser : elle agace Criniton, qui ne daigne pas répondre à ses avances. Piquée du mépris qu'il fait de ses charmes, elle lui écrit des billets qui restent sans réponse ; elle lui donne des rendez-vous auxquels il ne se rend pas.

La fureur alors prend la place de l'amour. Lucile fait tomber quelques-uns de ces billets entre les mains de Lydie ; elle fait contrefaire l'écriture de Criniton, & ces fauſſes réponſes ſont aiſément interceptées par les gens que la Princeſſe a chargés d'éclairer les démarches de ſon Amant. Enfin un rendez-vous eſt ſuppoſé donné & accepté : Lydie s'y rend déguiſée ; elle croit voir ce qui n'eſt point : tranſportée de rage & de jalouſie, elle fait venir Criniton devant elle, l'accable d'injures, ne veut entrer en aucune explication, & le bannit de ſa préſence.

Les Amans de ce ſiecle ne ſavoient qu'obéir à la Dame de leurs penſées : Criniton déſeſpéré, ſans chercher à éclaircir les cauſes du malheur qui l'accable, monte ſur ſon deſtrier, quitte en ſoupirant la Ville de Damas, &, ſans tenir de route certaine, s'enfonce dans une vaſte forêt. La douleur dont il étoit accablé, le long chemin qu'il avoit parcouru, & le beſoin de nourriture, vers la chute du jour, forcerent notre Chevalier de s'arrêter à la porte d'un Château dont le Maître vint gracieuſement lui offrir l'entrée. Criniton répondit avec politeſſe à l'invitation de ce Seigneur ; & lorſqu'il ſe trouva à

table avec lui, il ne fit nulle difficulté de se nommer, & de lui apprendre les motifs de son chagrin. Cette indiscrette confidence pensa couter cher à l'Amant de Lydie. Le propriétaire de ce Château étoit le frere d'Euphormion : au nom de son vainqueur, il frémit; mais se remettant aussi-tôt, il forma l'horrible projet de venger son frere par un assassinat. Sans un Page de Lydie, le crime étoit consommé. Heureusement ce jeune homme avoit été envoyé par sa Maîtresse, pour s'informer du lieu où cet Amant infortuné se retireroit. Il l'avoit suivi au Château, & s'y étoit introduit, sous prétexte qu'il lui appartenoit. Ayant entendu quelques mots propres à lui faire naître des soupçons, il en instruisit Criniton, comme il passoit dans la chambre qui lui avoit été préparée. Notre Chevalier se tint sur ses gardes. Peu de temps après, il descendit dans la cour, courut à l'écurie, &, s'étant jeté sur son cheval, il se présenta au pont-levis qu'on venoit de baisser pour faire entrer ceux qui devoient l'assassiner. Ils tentent inutilement de l'arrêter; Criniton fait mordre la poussiere à plusieurs, renverse les autres & leur passe sur le corps avec le Page, qui ne l'aida pas peu à

écarter les gens du Seigneur Châtelain.

Lorſque Criniton ſe vit hors de danger, & fort enfoncé dans la forêt, il remercia le Page de ſon avis, & tirant une ſuperbe bague de ſon doigt : » Prenez ceci, lui » dit-il, & le portez à l'injuſte Lydie, » que j'aimerai toute ma vie, & pour la- » quelle ſera mon dernier ſoupir. Dites- » lui, que, privé du bonheur de la voir, » je ſuis décidé à mourir dans ce déſert, » où je la ſupplie de me faire dreſſer un » tombeau qui annonce à tous les Amans » & ma loyauté & mon obéiſſance aux » volontés de ma Dame «. Le Page partit triſtement, & Criniton continua ſa route.

Cependant le frere d'Euphormion avoit détaché quelques Cavaliers pour ſuivre ſon ennemi ; il ne déſeſpéroit point qu'ils trouvaſſent l'occaſion d'aſſouvir ſa vengeance. Ceux-ci rencontrent le Page, à qui ils enlevent la bague, mais dédaignent de le tuer, & courent après Criniton. Ils ne purent le rejoindre, & retournerent apprendre à leur Maître le mauvais ſuccès de leur affreuſe commiſſion.

L'Amant de Lydie erra pluſieurs jours à travers la forêt, tantôt ſe repoſant au pied d'un arbre, tantôt dans la cavité

d'une roche : enfin, il arriva sur le bord d'une charmante fontaine, auprès de laquelle un bon Hermite s'étoit construit une petite retraite. Il admiroit avec une sorte de satisfaction cette solitude, lorsque celui qui l'habitoit se présenta à Criniton, & l'invita à s'y reposer. Notre Chevalier se rendit aux instances de l'Hermite. Il accepta le repas frugal qui lui fut présenté ; il prit un peu de repos sur quelques feuilles nouvellement ramassées, & le lendemain il se disposa à partir. L'Hermite avoit remarqué la profonde mélancolie de Criniton ; avant de se séparer de lui, il osa lui en demander le sujet. » Qu'exigez-vous de moi, dit en » soupirant l'Amant de Lydie ? J'aime la » plus charmante Princesse de l'Univers; » je croyois en être aimé, &, sans que » je sache en quoi j'ai pu lui déplaire, » elle vient de me bannir de sa présence. » J'invoque la mort, qui seule doit finir » mes peines, & je vais l'attendre au milieu de ce désert «. » Eh ! quoi, lui » répondit le bon Hermite, vous renon» cez à la vie, parce que votre Dame a » voulu éprouver votre constance ? Ah ! » Chevalier, il y a plus de foiblesse que » d'amour dans cette résolution. On ne

» parvient à être placé au nombre des
» Preux, qu'après avoir mis à fin les
» aventures les plus périlleuſes, & l'on
» n'obtient le don d'amoureuſe merci,
» qu'après avoir paſſé par les plus rudes
» épreuves. Celle que vous fait ſubir
» votre Dame, eſt cruelle ſans doute;
» mais qui vous dit qu'elle ne vous con-
» duira pas à la félicité? Qui oſeroit vous
» aſſurer qu'au moment où nous parlons,
» ce ſévere objet, content de votre ſou-
» miſſion, ne vous dépêche pas quel-
» qu'un pour vous rappeler auprès de lui?
» Vous touchez peut-être au bonheur;
» & vous voulez mourir «! Ce diſcours,
prononcé avec une ſorte de fermeté affectueuſe, étonna Criniton. Il conſentit à paſſer quelques jours avec l'Hermite, mais à condition qu'il lui apprendroit par quel ſingulier haſard un homme tel que lui avoit embraſſé un genre de vie ſi triſte. » Il faut, ajouta notre Chevalier,
» que quelque grand motif vous y ait
» déterminé « ? » Si vous daignez m'é-
» couter, lui répondit l'Hermite, vous
» verrez que ce n'eſt pas ſans ſujet que
» j'ai abandonné le commerce des hommes,
» & vous apprendrez, en entendant le
» récit de mes aventures, à vous roidir

» contre les revers de la fortune, & à » espérer d'arriver au port, lorsque les » plus violentes tempêtes semblent vous » en écarter «. Ils furent s'asseoir sur le bord de la fontaine, & l'Hermite commença ainsi son Histoire.

HISTOIRE DE DOMIPHILE ET DE CLÉANDRE.

VOUS connoissez assez l'Histoire de votre Pays, pour être instruit de la grande réputation de sagesse que s'est acquise le Sénat de la Ville de Tripoli de Syrie : mon oncle Nicanor en a fait l'ornement pendant bien des années, il étoit au comble de sa gloire lorsque son frere mourut & me laissa orphelin de pere & de mere. Nicanor n'avoit point d'enfans, il m'adopta pour son fils, & effectivement il a toujours eu pour moi les entrailles d'un pere.

Mon nom est Cléandre. Je ne vous parlerai point de l'éducation que me donna Nicanor, elle fut conforme à ma naissance & aux sages principes de cet illustre Sénateur. Sans négliger de me rendre adroit aux exercices qui conviennent à un jeune Chevalier, il voulut me tracer lui-

même des leçons de Philoſophie, & j'avoue qu'elles m'ont été du plus grand ſecours dans les traverſes dont ma vie a été ſemée.

Je touchois à ma dix-huitieme année, lorſque la paix, qui ſubſiſtoit depuis long-temps entre notre République & celle de Rhodes, fut troublée à l'occaſion de quelques-uns de nos vaiſſeaux pris par les Rhodiens, contre le droit des Gens. Notre Sénat opinoit pour la guerre, & déjà l'on ſe préparoit à la commencer avec avantage, lorſque Nicanor propoſa à cette auguſte aſſemblée de tenter les voies d'un accommodement, avant que d'en venir à une rupture ouverte. Tous les Sénateurs ſe rangerent de cet avis, &, d'une voix unanime, nommerent mon oncle pour aller demander aux Rhodiens raiſon de l'inſulte qu'ils nous avoient faite. Nicanor, dans le deſſein de me rendre propre à remplir avec honneur les plus importantes charges de l'Etat, voulut que je l'accompagnaſſe dans cette ambaſſade. Nous partîmes, &, après quelques diſgraces communes ſur mer, & inutiles à rapporter, nous abordâmes au Port de Rhodes. Nos anciens alliés nous reçurent avec la plus grande magnificence, & le Sénateur

Euclio, un des plus considérés de cette République, fut chargé de nous loger dans son Palais.

L'épouse d'Euclio étoit morte sans lui laisser d'enfans, & ce sage vieillard, pour se consoler d'une perte en quelque façon irréparable pour lui, avoit adopté une inconnue, à qui il avoit donné le nom de *Domiphile.* Cette jeune personne, ravie à ses parens par des Corsaires, & exposée par eux, à l'âge de cinq ans, sur la place de Rhodes, avoit été achetée par Euclio, qui, dès ce moment, s'y étoit attaché comme si elle eût été sa propre fille, & l'avoit déclarée héritiere de ses immenses richesses. Domiphile méritoit cette amitié & ces avantages, &, toute infidelle qu'elle est, je lui dois la justice de dire qu'il n'est point sous le ciel de beauté plus parfaite & d'esprit mieux cultivé : aussi, lorsque j'arrivai à Rhodes, étoit-elle l'objet des vœux de tous les jeunes Chevaliers de cette République, qui jusqu'alors n'avoient pu faire plier sa fierté, ni changer son indifférence en amour.

Je vis Domiphile, & son premier regard fit sur moi une impression qui ne s'effacera jamais de mon cœur. Tout autre

Amant auroit eu l'audace de laiſſer éclater le feu qui le conſumoit : trop timide pour m'expliquer, je fis parler mes regards, & cette aimable perſonne ne témoignant aucune préférence pour moi, je me crus auſſi maltraité que mes rivaux. Cependant j'ai ſu depuis, & elle-même me l'a aſſuré, que loin d'être ingrate aux marques que je cherchois à lui donner de ma tendreſſe, elle la payoit du plus tendre retour, & que ſi la bienſéance le lui eût permis, elle m'en auroit fait l'aveu.

Cependant les Rhodiens ſe trouvoient fort embarraſſés à donner une réponſe ſatisfaiſante à Nicanor. La République étoit alors partagée en deux factions, dont l'une penchoit pour la paix, & l'autre ne déſiroit que la guerre. Les Pacifiques, ainſi l'on appeloit ceux qui opinoient pour réparer l'injuſtice dont nous nous plaignions, appuyoient leur ſentiment ſur les avantages que le commerce retiroit de la tranquillité où ſe trouvoit l'Etat ; leurs Antagoniſtes regardoient comme honteux d'avouer les actes de pirateries exercés par leurs Concitoyens, &, pour les couvrir, ils demandoient la guerre. Ce fut ce dernier parti que l'on ſuivit. Nicanor fut mandé au Sénat, & là, en

préſence d'une foule de Peuple, on lui déclara que les Rhodiens, ſur quelques indices que les Syriens ſe préparoient à leur faire la guerre, regardoient comme étant de bonne priſe les vaiſſeaux qu'ils avoient arrêtés. » Si, pour colorer vos » injuſtices, leur dit Nicanor, vous prêtez » de coupables projets à vos voiſins, vous » ne méritez plus d'être nos alliés, & » c'eſt au nom de ma République que » je vous déclare la guerre; elle aime » mieux avoir un ennemi déclaré, que » de lâches amis que l'intérêt décide «. Un bruit confus s'éleva dans toute l'aſſemblée; mais les cris tumultueux que pouſſa la cabale qui inclinoit pour la guerre, obligerent le Chef de la République à accepter celle que nous lui déclarions.

Nous nous rembarquâmes ſur le champ, mon oncle Nicanor & moi; & auſſi-tôt qu'il eut rendu compte au Sénat Syrien du mauvais ſuccès de ſon Ambaſſade, les ordres furent donnés pour conſtruire des vaiſſeaux, pour enrôler des Soldats, & pour raſſembler des munitions de toute eſpece. Telles furent les occupations de nos principaux Magiſtrats : pour moi, livré à la plus profonde mélancolie, ſentant

tant que j'allois perdre sans ressource la charmante Domiphile, puisque je devenois l'ennemi de celui qui lui servoit de pere, je passois les journées entieres sur les bords de la mer, uniquement occupé de ma passion. Un jour qu'absorbé dans mes réflexions, je m'étois plus écarté qu'à l'ordinaire, je fus tiré de ma rêverie par un vaisseau qui entra à pleines voiles dans notre Port. Aussitôt qu'il eut jeté l'ancre, deux vieillards vénérables en descendirent, conduisant une jeune personne d'une rare beauté, ayant sur la tête une couronne de roses blanches; six jeunes Pucelles, auxquelles six Chevaliers donnoient la main, accompagnoient la Demoiselle couronnée. L'un des vieillards s'approcha de moi, & m'engagea à lui indiquer la demeure du vertueux Nicanor, ce fut ainsi qu'il s'exprima. Je m'offris, comme vous pouvez le croire, pour guider ces illustres Etrangers à son Palais; Nicanor les reçut avec toute la distinction qu'ils paroissoient mériter, & nous n'apprîmes pas sans surprise le motif de leur voyage, lorsque le premier des vieillards en instruisit le lendemain notre Sénat. » Vous » voyez devant vous, illustres Sénateurs,

» dit-il, le Souverain Pontife du Tem-
» ple des Dieux que l'on adore dans la
» ville de Smyrne, votre fidelle Alliée,
» & voici sa fille Oléande. Sa beauté,
» sa vertu, ses rares qualités sont bien
» capables de justifier la tendresse que
» j'ai pour elle. Inquiet sur son sort,
» avant de la ranger sous les Loix du
» mariage, j'ai voulu consulter nos Di-
» vinités, & les lui rendre propices. Voici
» l'oracle qu'elles ont prononcé : *Qu'O-*
» *léande soit unie au vertueux Cléandre,*
» *neveu du Sage Syrien Nicanor, &*
» *que pour illustrer ces noces, qui nous*
» *sont agréables, six Chevaliers Smyrniens*
» *épousent en même temps six Syriennes,*
» *& nous promettons, en faveur de ces*
» *mariages, un bonheur inaltérable aux*
» *Peuples des deux Républiques* «.

Ce discours fut pour moi un coup de foudre. Je n'avois aucun espoir de jamais posséder Domiphile; mais je ne pouvois me familiariser avec l'idée de m'unir à une autre Beauté, & je vis avec désespoir que nos Sénateurs, enchantés de la prospérité qui leur étoit promise, penchoient du côté de cette alliance, que Nicanor approuvoit. Le Sénat néanmoins demanda trois jours pour donner sa réponse, &

pendant ce temps, je travaillai à parer le coup qui me menaçoit.

J'avois pour ami un nommé Oronce, jeune Chevalier avec lequel j'avois fait mes premiers exercices ; je lui confiai mes peines, & ce fut lui qui me conseilla d'opposer Oracle à Oracle. Le Pontife du Temple de Minerve étoit lié avec Oronce de la plus étroite amitié ; nous fûmes le trouver, & faisant précéder par des présens assez considérables la proposition que nous voulions lui faire, nous nous assurâmes de ce qu'il se proposoit de faire en ma faveur, & je retournai chez Nicanor plus tranquille que je n'en étois sorti.

Le jour que le Sénat devoit rendre sa réponse au Pontife de Smyrne, je me transportai à l'assemblée, & j'entendis avec assez de tranquillité Nicanor déclarer que nos Citoyens, pénétrés de respect pour les Dieux des Smyrniens, consentoient à l'alliance d'Oléande & de Cléandre. Je me levai alors, & prenant la parole : » Respectables Chefs de cette » République, dis-je, je révere, comme » je le dois, les Dieux des Smyrniens ; » je me glorifie de ce qu'ils m'ont choisi » pour être l'époux de la belle Oléande ;

» mais ne seroit-ce pas insulter à nos
» Dieux protecteurs, que de terminer
» sans leur concours cette importante
» alliance? Ne seroit-ce pas encourir l'in-
» dignation de Minerve? Allons aux pieds
» de ses Autels lui demander son aveu,
» & si, par la voix de son Grand-Prêtre,
» elle s'explique conformément à nos
» désirs, lions nos deux Républiques par
» ces nœuds sacrés«. Les Sénateurs, le Peuple & les vieillards Smyrniens applaudirent à mes réflexions. L'on partit pour consulter Minerve dans son Temple. J'étois au comble de la joie. Ce fut Nicanor qui porta la parole. Le Pontife de la Déesse se retira dans le Sanctuaire; & à peine y fut-il entré, qu'au milieu des éclairs & des coups redoublés du tonnerre, on entendit une voix qui prononça cet oracle: *Tous les maux tomberont sur les Syriens, si Cléandre, avant que de s'unir à aucune femme, n'a sacrifié ou fait en son nom sacrifier une victime dans le Temple de Minerve à Rhodes.*

Il fallut se soumettre à ce faux Oracle. Oronce, par le crédit de Nicanor, fut nommé pour m'accompagner dans cette fonction religieuse, qu'il étoit important pour mes desseins que je ne pusse achever;

car le ſacrifice offert, ſous quel prétexte aurois-je refuſé la main d'Oléande ? Un des Officiers de l'Ambaſſadeur ſe chargea d'une lettre ſuppoſée, qui étoit adreſſée à un habitant de l'Iſle de Chypre, pour lors réſidant à Rhodes. On lui mandoit en termes ambigus, que les Tripolitains ne cherchoient qu'à gagner du temps, afin de terminer leurs préparatifs de guerre, & tomber alors avec toutes leurs forces ſur les Rhodiens. Il n'y avoit pas lieu de douter que la ſuite d'Oronce ne fût exactement fouillée, ſuivant l'uſage rigoureux de cette République; & cette lettre interceptée étoit un motif raiſonnable pour ne pas recevoir notre ambaſſade. Rien n'arriva comme je l'avois eſpéré. Le vaiſſeau que portoit Oronce fut longtemps ballotté par les vents, qui enfin le jeterent ſur les côtes de Barbarie, où mon ami & ſes gens furent tous faits eſclaves. La lettre fut trouvée & envoyée au Sénat de Rhodes, qui jura de tirer vengeance d'un procédé, en apparence, indigne d'un peuple brave & généreux.

Pendant que ceci ſe paſſoit à Rhodes, on faiſoit des vœux à Tripoli pour la réuſſite de mon mariage. Nicanor le regardoit comme la récompenſe de ſes

travaux, & des soins qu'il s'étoit donnés pour mon éducation ; il intéressoit le cœur d'Oléande, qui avoit pris de l'amour pour moi, & qui méritoit d'être attachée à tout autre qu'à un ingrat ; les Tripolitains & les Smyrniens l'envisageoient comme l'assurance de leur commune prospérité, mais pour moi il eût été le comble de l'infortune. Dans l'incertitude où l'on se trouvoit, il fut décidé qu'on feroit un sacrifice solennel à la Déesse Isis, protectrice des mariages ; mais au lieu d'en tirer des présages heureux, les Augures n'apperçurent, pendant leurs cérémonies, que des sujets de crainte. La victime trembla, en recevant le coup mortel elle poussa de lugubres gémissemens ; & lorsque le Grand-Prêtre en interrogeoit les entrailles, un vautour s'abattit sur le foie, & l'enleva.

Toutes ces circonstances fâcheuses firent douter de la réussite de l'ambassade d'Oronce ; & l'on fut moins surpris des nouvelles qui vinrent ensuite, & qui affligerent malgré cela infiniment notre République. On se détermina néanmoins à envoyer une seconde ambassade : mais on lui refusa l'entrée du Port de Rhodes ; ce qui obligea

à renvoyer les mariages projetés à des temps plus heureux, & à mettre la flotte en mer pour aller chercher les ennemis.

Nicanor fut nommé Général de toutes les forces de la République ; il me prit pour son Lieutenant, & nous partîmes dans le dessein de livrer bataille aux Rhodiens. Ils ne se firent pas attendre ; nous les rencontrâmes assez proche de leur Isle. L'affaire s'engagea avec un égale acharnement des deux côtés. Je m'attachai à la principale galere de l'ennemi, commandée par Euclio, protecteur généreux de ma chere Domiphile ; je le combattis long-temps bord à bord, sans savoir à qui j'avois affaire. La fortune me fut favorable ; je le blessai ; mais quel fut mon désespoir, lorsque, sautant sur la galere ennemie, je reconnus ce brave Rhodien ! Loin d'achever de lui arracher la vie, je tombai à ses genoux, & j'employai tous mes soins à étancher son sang, qui couloit par une large blessure. Cet acte généreux, au moins je le crois tel, ne me permit pas de reconnoître quelle issue avoit ce terrible combat naval ; les Rhodiens furent vaincus complétement, & forcés de se refugier dans

leurs Ports. Nicanor retourna à Tripoli avec beaucoup de prisonniers ; mais par un sort cruel, & dont néanmoins je rendis graces aux Dieux, la galere d'Euclio suivit les vaisseaux Rhodiens dans leur fuite, &, tout vainqueur que j'étois, je me trouvai à la disposition du vaincu.

Euclio, dont la blessure ne fut pas jugée dangereuse, me traita avec bonté ; il m'accorda un logement dans son palais, & me remit à la garde de Domiphile. Pour un Amant aussi passionné que je l'étois, pouvoit-il y avoir une plus douce captivité ? Elle auroit comblé mes vœux, si Domiphile eût daigné me traiter avec moins de rigueur ; mais rien ne put fléchir la fierté de cette aimable personne ; & l'aveu que j'osai lui faire de mon amour, fut reçu avec un tel dédain, que, pénétré de douleur, je me persuadai que la mort étoit l'unique remede à mes maux. Dans cette espece de délire, je cherchai à me procurer du poison ; & pour l'obtenir, je m'adressai à une vieille Esclave de Domiphile, qui m'avoit rendu des soins pendant ma maladie. Cette femme, craignant que ma mort ne lui fût imputée, & qu'Euclio, qui paroissoit m'aimer tendrement, ne la punît d'avoir ac-

cepté cette commission, instruisit Domiphile de mon funeste dessein. Elle en frémit ; &, au lieu du poison que je demandois, elle me fit apporter un breuvage, qui, en même temps qu'il me procureroit un assez long sommeil, devoit réparer mes forces épuisées. Je vis revenir l'Esclave avec joie, & je pris de ses mains le prétendu poison, que j'avalai sans répugnance ; ensuite, avec la même tranquillité, j'écrivis à Domiphile, qu'ayant perdu toute espérance de l'attendrir, la vie m'étoit devenue odieuse, & que je m'en délivrois par le poison. Quelques minutes après, mes yeux s'appesantirent, & je tombai dans une espece de léthargie. Au bout de vingt-quatre heures, je me réveillai, & Domiphile fut le premier objet que j'apperçus ; elle tenoit une de ses mains dans la mienne, & me regardoit tendrement. Je voulus lui parler ; mais la surprise où j'étois, arrêta sans doute ma parole sur mes levres. Elle me présenta un billet ; je l'ouvris, & j'y lus ces mots : » Avant » que d'oser attenter sur ses jours, Cléandre » auroit pu lire dans les yeux de Domi- » phile combien il lui est cher «. Que devins-je à cette lecture ! » Quoi, m'é- » criai-je, vous m'aimez ! Ah ! ma

» chere Domiphile ! & je meurs ! Au » moment d'être heureux, mon œil, à » demi éteint, va se fermer à la lumiere. » Insensé que j'étois ! mais, que dis je ? » précieuse mort, qui m'apprend que je » suis aimé, & sans laquelle Domi- » phile n'auroit pas laissé échapper ce » secret «.

Je témoignois ainsi à Domiphile le regret que j'avois d'avoir attenté sur moi-même, & je m'imaginois sentir mes forces diminuer, lorsqu'on vint m'annoncer un Courrier de mon oncle Nicanor. Ce Tripolitain me remit un paquet de sa part, dans lequel je trouvai une lettre d'Oléande, qui, ayant appris que j'étois prisonnier chez les Rhodiens, m'offroit toute sa fortune pour payer ma rançon, si je voulois consentir à m'unir avec elle. Mon oncle m'apprenoit qu'une cabale redoutable avoit demandé qu'il fût privé de ses charges & envoyé en exil, pour avoir conseillé la guerre contre les Rhodiens; mais qu'il avoit triomphé de la méchanceté de ses ennemis, & qu'il n'attendoit que mon retour pour me faire entrer dans le Sénat. » Inutile pro- » jet, dis-je au Courrier; vous voyez que » la mort erre autour de moi : portez à

» Nicanor les vœux que je fais pour sa » prospérité, & les sentimens de recon- » noissance dont je suis pénétré pour les » soins qu'il a pris de ma jeunesse ; & » assurez la trop tendre Oléande que » personne ne la respecte plus que le mal- » heureux Cléandre, mais qu'il meurt » l'Amant de Domiphile «.

Ainsi je me préparois à mourir, lorsque la prétendue fille d'Euclio, me serrant dans ses bras, m'avoua la supercherie qu'elle m'avoit faite. Quel feu je sentis alors circuler dans mes veines, & combien mon existence me devint chere dans ce moment ! Il a été le plus beau de ma vie.

De l'état, en apparence, le plus désespéré, on me vit passer avec étonnement à la santé la plus brillante; & rien ne troublant notre tendre liaison, nous vécûmes pendant plus de six mois, Domiphile & moi, dans une intimité parfaite, sans que pour cela j'osasse rien lui proposer qui pût offenser sa vertu. Cependant, comme sur la mer un calme parfait semble annoncer la tempête, le plus violent orage s'assembloit sur nos têtes, & menaçoit de détruire notre bonheur. Domiphile étoit la plus riche héritiere de

l'Isle de Rhodes, & sa beauté, comme je vous l'ai dit, lui avoit fait autant d'Amans qu'il y avoit de Cavaliers Rhodiens assez opulens, & d'une naissance assez relevée, pour oser la rechercher en mariage. Sicambre, l'un des plus illustres, & sans contredit le plus aimable, demanda sa main, & le parti parut si avantageux à Euclio, qu'il ne balança pas à la lui accorder. Domiphile ne s'attendoit pas à cette proposition; plus cette alliance paroissoit sortable, moins elle avoit d'obstacles raisonnables à y opposer : elle se contenta de prendre quelque temps pour se déterminer, & vint m'instruire de ce fatal projet. Après avoir repassé tous les moyens propres à nous tirer d'embarras, nous n'en trouvâmes point de plus sûrs qu'une prompte fuite; car dans ce temps, Domiphile regardoit notre séparation, comme l'arrêt de sa mort.

Je me chargeai de trouver un navire qui fît voile promptement pour la Syrie; mais il ne s'en trouva point dans le port. Cependant l'amoureux Sicambre pressoit vivement les préparatifs de ses noces; je me désespérois. Domiphile partageoit ma douleur, & craignant l'instant funeste qui s'approchoit, elle se fit piquer au pied

par un aſpic. Cet accident jeta Euclio dans les plus vives alarmes; il crut voir Domiphile expirante : mais cette aimable fille le raſſura, en lui diſant qu'elle connoiſſoit une herbe dont la vertu éloigneroit tous les accidens qui pouvoient réſulter de cette bleſſure, & qui la guériroit, mais que la cure ſeroit longue. Pour cet effet, elle lui demanda la liberté de ſe retirer à une campagne qu'il avoit ſur le bord de la mer. Il y conſentit; & elle partit avec une de ſes femmes, nommée *Ceſtye*, après m'avoir fait part du ſubterfuge qu'elle employoit afin de me donner le temps de freter un vaiſſeau. Elle m'aſſura que ſa bleſſure n'étoit nullement dangereuſe, & qu'elle ſauroit bien la guérir au premier avis de ma part. Je n'ignorois pas que Domiphile avoit fait une étude particuliere de la vertu des ſimples; ainſi je fus tranquille, & je ne m'occupai qu'à chercher le moyen de quitter ſecrétement le port de Rhodes.

Un jour que je me promenois triſtement ſur le rivage, un homme, vêtu à la Barbareſque, m'aborda, & me nommant par mon nom, me ſerra étroitement dans ſes bras. Quel fut mon étonnement de reconnoître mon ami Oronce dans cet

Etranger ! Je lui rendis ses caresses avec transport, & lui demandai par quel bonheur il m'étoit rendu, lui dont j'avois si amérement pleuré la perte. Oronce m'apprit que les Pirates qui l'avoient fait esclave, ayant été débarquer à Tunis, l'avoient vendu à un Corsaire de cette petite République. » Il faut, ajouta-t-il, » savoir, dans la vie, s'accommoder aux » circonstances. Esclave, j'ai su cacher » la noble fierté d'un homme libre, & » je me suis fait ami du vil mortel qui » osoit se dire mon maître : il a pris de » l'amitié pour moi ; il m'a reconnu du » courage, & n'a fait aucune course sans » m'avoir pour compagnon. Deux fois je » lui ai sauvé la vie. Dans le dernier com- » bat que nous avons soutenu, il a été » blessé mortellement, mais je l'ai sauvé » de l'esclavage. Ce service n'est pas » resté sans récompense. Le Corsaire, » avant d'expirer, m'a donné son navire, » ses esclaves, & le produit considérable » de trois mois de rapines. Depuis ce » moment, j'ai encore fait quelques » courses, qui ont augmenté mes ri- » chesses ; & je viens d'aborder dans le » port de Rhodes, afin d'y radouber mon » vaisseau, & de là me rendre dans notre

» Patrie «. Oronce me demanda ensuite par quel hasard je me trouvois chez les Rhodiens, qu'on lui avoit dit être en guerre ouverte avec notre République. » J'y suis prisonnier, mon cher Oronce, » lui dis-je; mais il semble que le Ciel » t'ait conduit dans cette Isle pour briser » mes fers, & certainement tu ne refu- » seras pas de rendre ce service à ton » ami «. Ensuite je lui fis part de mon amour pour Domiphile, & de la nécessité où nous étions de fuir promptement. Oronce ne demanda que la journée pour se préparer. Aussi-tôt que la nuit fut venue, une chaloupe fut prendre Domiphile, à qui j'avois mandé de se tenir prête. Elle partit avec sa Confidente Cestye & ses pierreries; & aussi-tôt qu'elles furent entrées dans le vaisseau, nous mîmes à la voile pour la Syrie.

Notre fuite excita la plus grande rumeur dans la Ville de Rhodes. Euclio en fut désespéré; il aimoit Domiphile comme si elle eût été sa propre fille, & ne se persuada que j'étois son ravisseur, que lorsqu'on lui apprit que, malgré les perquisitions qu'on venoit de faire, il n'avoit pas été possible de découvrir où j'étois. Sicambre ne s'arrêta point à de

vaines plaintes ; il rassembla quelques amis, qui voulurent bien partager son ressentiment, & tous étant entrés dans une galere, ils suivirent à la piste le bâtiment étranger, qu'on leur dit être sorti du port à la pointe du jour.

Notre dessein étoit de nous rendre à Tripoli, sans toucher aucune côte ; mais la mer, cet élément perfide, en ordonna autrement. Contrariés sans cesse par les vents, nous fûmes jetés sur une Isle assez proche de la fameuse Ville de Byzance. Ceux qui étoient sur le Port, reconnurent le vaisseau d'Oronce, & se rappelant tous les maux que le Maître à qui il avoit appartenu leur avoit faits, ils accoururent dans des barques armées, & nous firent prisonniers, sans qu'il nous fût possible de nous défendre. En effet, quel usage aurions-nous pu faire de notre valeur contre plus de cinq cents ennemis ? Vainement Oronce déclara-t-il qu'il étoit Syrien, que j'étois son compatriote, on refusa de le croire, & nous fûmes conduits enchaînés dans Byzance. Domiphile & Cestie, par égard pour leur sexe, furent confiées à la garde d'une vieille Dame, qui les traita avec beaucoup de bonté. Cependant on nous

donna,

donna, pour la forme, des Avocats qui plaiderent notre cause devant une assemblée de Juges avares, qui, envieux des grandes richesses dont le vaisseau étoit rempli, se trouvoient intéressés à nous déclarer coupables, pour se les approprier.

Hélas ! la fortune n'avoit pas encore épuisé sa fureur contre moi, en me privant de la liberté ; elle me réservoit un coup plus sensible. La Dame chez laquelle Domiphile demeuroit avoit pour fils un de ces présomptueux mortels qui se croient en droit de tout espérer d'une jolie femme, lorsqu'ils ont daigné lui faire l'aveu de leur tendresse. Ce jeune homme vit Domiphile; il l'aima, & lui ayant parlé de son amour, il lui en demanda aussi-tôt la récompense. Cette vertueuse personne ne répondit à ce propos insultant, que par un ordre au téméraire de fuir sa présence. Le Byzantin, peu accoutumé, sans doute, à essuyer de pareils refus, se retira furieux; mais, dès la nuit même, lorsque Domiphile étoit profondément endormie, quatre hommes masqués vinrent l'enlever de son lit, & la transporterent, malgré sa résistance &

ſes cris, dans un navire, qui prit auſſitôt la route de la Sicile.

Vainement Ceſtye implora l'aſſiſtance des gens de la maiſon, pour s'oppoſer à cet enlévement; avant qu'il lui eût été poſſible de les réveiller, les raviſſeurs étoient déjà loin. Lorſque le jour parut, elle vint à la priſon où j'étois gardé avec Oronce, & m'inſtruiſit de ce nouveau malheur. Je l'avoue, dans le moment, ma raiſon m'abondonna; je tombai dans un délire affreux, pendant lequel tous ceux qui ſe préſentoient à moi, me ſembloient les traîtres qui me raviſſoient Domiphile, & que je devois immoler à ma vengeance. Mes forces étant abſolument épuiſées, je revins à moi, mais pour ſentir plus vivement mon infortune; car qu'y a-t-il de plus cruel que d'avoir perdu ce qu'on aime uniquement, & d'être dans les fers? Oronce me conſola de ſon mieux, en me faiſant eſpérer que nos maux n'étoient pas ſans reſſource, & qu'une fois ayant obtenu notre liberté, il ne nous ſeroit pas impoſſible de retrouver Domiphile.

En effet, quelques jours après ce funeſte événement, on vint nous tirer de notre

priſon, & l'on nous conduiſit devant nos Juges. Celui qui étoit à leur tête, ſans daigner entendre ce que nous avions à dire pour détruire les mauvaiſes impreſſions qu'on avoit pu prendre de nous, par rapport au vaiſſeau corſaire ſur lequel nous avions été pris, prononça ainſi notre ſentence. » Après les plus exactes » informations, nous avons reconnu que » le navire échoué derniérement ſur ces » côtes, a long-temps appartenu à l'in- » fâme Pirate Tuniſien Macmeht, qui, » en tant d'occaſions, a pillé nos Conci- » toyens; il eſt donc de notre juſtice de » réparer, autant qu'il eſt en nous, les » dommages qu'ils ont éprouvés. C'eſt » pourquoi nous confiſquons à leur profit » le navire, les eſclaves, & les mar- » chandiſes qui ſe trouvent dedans. Pour » vous, Cléandre, Oronce, qui vous dites » libres & Syriens, nous voulons bien » vous en croire à votre ferment; mais » ceſſez de prétendre à la propriété de ces » richeſſes enlevées à nos Compatriotes, & » qu'après de mûres délibérations nous » aurons ſoin de leur reſtituer. Allez, » & béniſſez le Ciel qui vous a accordé » des Juges auſſi équitables «.

Il ne nous fut pas difficile d'apprécier

la juſtice de ces avares Magiſtrats. A la confiſcation des effets du vaiſſeau, ils ajouterent celle des bijoux trouvés dans l'appartement de Domiphile, & ce ne fut que par une eſpece de honte qu'ils ne dépouillerent pas Ceſtye du peu qu'elle poſſédoit. Ayant entendu notre inique arrêt, nous nous retirâmes dans un Fauxbourg de Byzance, avec cette malheureuſe fille, pour délibérer ſur le parti que nous avions à prendre. Le ſeul qui ſe préſenta à mon eſprit, & auquel nous nous arrêtâmes, fut d'aller offrir nos ſervices aux Béotiens, qui venoient de déclarer la guerre aux Byzantins, & de faire une deſcente ſur leurs côtes avec des forces conſidérables. Ce projet, inſpiré par la néceſſité, pouvoit ſervir à ma vengeance, & me procurer les moyens d'entreprendre la recherche de ma chere Domiphile.

A préſent, continua l'Hermite, ſuivez avec moi la fille adoptive d'Euclio, dont je vous ai raconté l'enlévement.

Le petit bâtiment qui portoit Domiphile & ſon raviſſeur, fut ſurpris par un violent orage ſur les côtes de Sicile, & vint ſe briſer entre deux rochers. Ils ne ſe retirerent des flots qu'avec peine, & dans l'état le plus fâcheux. Ne trouvant

perſonne qui pût leur donner des ſecours, ils s'avancerent juſqu'à une eſpece de caverne, & s'y réfugierent pour reprendre des forces & attendre que la tempête fût ceſſée. Un Seigneur Sicilien, avec quelques Domeſtiques, s'étoit mis à l'abri dans ce lieu. Il vit Domiphile, & fut auſſi-tôt ému de cette tendre compaſſion à laquelle toute ame honnête ne peut ſe refuſer en voyant ſes ſemblables échappés à un péril imminent. Dans la converſation, la jeune Rhodienne, qui rodoutoit encore plus les déſirs effrénés & les emportemens du Byzantin, qu'elle n'avoit craint la tempête, ſe haſarda à implorer la protection du Sicilien contre ſon raviſſeur; elle lui raconta tout ce qui avoit précédé & ſuivi ſon enlévement, & ce qu'elle avoit encore à redouter. Le Sicilien, indigné contre cet Etranger, ordonna à ſes gens de le ſaiſir, ce qu'ils firent, malgré la réſiſtance que celui-ci y oppoſa, & il offrit à Domiphile un aſile dans ſon Château, peu éloigné du lieu où ils étoient.

L'orage étant abſolument fini, & le Byzantin ayant été fortement attaché par les bras, on partit; mais à peine eut-on fait une demi-lieue, qu'au détour d'une

route, on apperçut un Chevalier armé de toutes pieces, & ayant la visiere de son casque baissée. Il s'arrête, envisage Domiphile, & s'écriant, c'est elle ! » Chevalier, ajoute-t-il avec fureur, en » s'adressant au Sicilien, il faut vous ré- » soudre à me céder cette Dame, ou à » me la disputer par un combat «. » Le » choix n'est pas douteux, répondit le » Sicilien ; quoique nos armes ne soient » pas égales, défendez-vous «. En effet, le Sicilien n'avoit qu'une épée & un épieu; mais il sut si bien se servir de l'une & de l'autre, que l'agresseur ne pouvoit obtenir aucun avantage sur lui. Pendant ce combat, Domiphile ignorant quel en seroit le succès, ni quel étoit celui qui prétendoit s'assurer d'elle, prit le parti de fuir. Les Domestiques, qui craignent pour la vie de leur Maître, abandonnent le Byzantin, & volent à son secours. Le ravisseur, qui se voit libre, & qui a remarqué la fuite de Domiphile, se met à sa poursuite, & les combattans, qui n'ont plus pour spectatrice celle pour laquelle ils cherchent à se porter des coups furieux, se séparent; l'un va prendre ses armes dans son Château, avec le ferme dessein de revenir aussi-tôt, & l'autre

marche ſur les traces de Domiphile & du Byzantin.

Pour l'intelligence de ce qu'il me reſte à vous dire, je dois vous inſtruire que cet inconnu, qui venoit de combattre le Sicilien, étoit ce même Sicambre qu'Euclio avoit voulu donner pour époux à Domiphile. Furieux de ſe la voir enlever, il s'étoit embarqué ſur un vaiſſeau de Syracuſe, que les vents avoient retenu long-temps en mer, & qu'ils avoient enfin fait échouer ſur les côtes de Sicile. Comme il ſe rendoit à une Ville prochaine, où on lui avoit aſſuré qu'il trouveroit des occaſions fréquentes pour continuer ſa recherche, il avoit reconnu Domiphile, & l'ayant vu fuir, il avoit ceſſé ſon combat contre le Sicilien, bien réſolu de ne plus laiſſer échapper une proie qui l'avoit déjà expoſé à tant de dangers.

Cependant Domiphile étoit revenue à la caverne, qui lui avoit déjà ſervi de retraite pendant l'orage. Au moment où elle y entroit, le Byzantin étoit près de l'atteindre. Elle redouble de vîteſſe, traverſe cet antre affreux, s'accroche de pointe de roche en pointe de roche, pour s'élever juſqu'à une ouverture qu'elle apperçoit, & qui donne préciſément au

dessus de la mer; cette infortunée fugitive a le bonheur d'y atteindre, quoique toujours poursuivie par son ravisseur. Malgré les liens qui lui serroient encore les bras, il alloit la saisir, lorsque Domiphille, prenant la résolution d'opposer la force à la force, s'arrête, se retourne, le pousse, &c, lui faisant manquer l'équilibre, le précipite dans la mer. Sans doute le malheureux fut englouti dans les flots. Domiphile, effrayée de ce qu'elle venoit de faire, redescendit du rocher, & fut chercher un asile au milieu des terres. Elle découvrit heureusement une cabane habitée par un vieux Berger & sa femme. Ces bons vieillards la reçurent avec humanité, & voulurent bien s'en rapporter au récit qu'elle leur fit de ses infortunes. Dans la crainte que le hasard ne conduisît de ce côté ceux qui la cherchoient, ils lui conseillerent de se jaunir le visage, la gorge & les mains avec le jus d'une herbe qu'ils lui indiquerent. Domiphile connoissoit ce secret, & elle s'en servit avec d'autant plus de facilité, qu'elle n'ignoroit pas qu'en se lavant avec l'infusion d'un autre simple, elle reprendroit sa premiere beauté. Afin de ne laisser aucune trace de ce qu'elle étoit, elle troqua ses habits magnifiques

contre quelques haillons que lui donnerent ses hôtes, &c, les ayant remerciés de leurs soins, elle se mit en chemin pour regagner les bords de la mer, & trouver une occasion de se rendre à Byzance, où elle espéroit que je serois encòre.

Le récit que je vous fais, Chevalier, des aventures extraordinaires qui sont arrivées à ma chere Domiphile, ont bien lieu de vous étonner, & cependant le sort ne s'étoit pas encore lassé de la persécuter. Comme elle approchoit de la mer, elle entend un furieux cliquetis d'armes, & apperçoit deux Chevaliers qui se livroient un furieux combat. Quelle fut sa surprise, lorsqu'elle reconnut Sicambre & le Sicilien, dont je vous ai parlé! Tous deux, animés du désir de se rendre maîtres de Domiphile, la cherchoient de tous côtés, &c, s'étant déjà battus pour ce sujet, ils vouloient terminer leur querelle, par la mort de l'un ou de l'autre. La fille d'Euclio eut l'audace de les séparer, &, pour les éloigner de la route qu'elle devoit suivre, elle les engagea à voler au secours d'une belle Dame que des brigands insultoient dans un endroit qu'elle leur indiqua. Sicambre & le Sicilien crurent qu'il étoit question de Domiphile,

& tous deux piquerent leurs chevaux de ce côté. Après tant de traverses, cette charmante personne ne devoit-elle pas espérer quelques instans de repos ? Elle arrive à un petit port de mer, & s'informe si aucun vaisseau ne se dispose à passer à Byzance. Un vieux Magicien à qui elle s'adresse, malgré la difformité apparente de son visage, à l'aide de sa science, découvre qui elle est, quels sont ses charmes, quelles ont été ses aventures, & se propose d'obtenir d'elle ce qu'elle a refusé à tant d'Amans. Il l'invite à prendre un logement dans sa maison, en attendant l'arrivée d'un vaisseau qu'il suppose devoir ensuite faire voile pour Byzance.

L'âge avancé de ce Magicien, son air simple & humain, & sans doute la nécessité d'une retraite obligerent Domiphile à accepter cette proposition ; mais que souvent l'on doit peu se fier aux dehors de ces affectueux personnages qui jurent que c'est les obliger que de recevoir leurs services ! Le fourbe, pendant le repas, fait avaler à cette infortunée une liqueur assoupissante, qui la jette dans un profond sommeil, dont il profite pour lui rendre sa beauté. Il étoit dans l'admiration des charmes que successive-

ment il découvroit, lorſqu'un Corſaire, qui venoit de débarquer ſur la côte avec ſes gens, enfonce la porte de la maiſon, pénetre juſqu'à la chambre de Domiphile, l'enleve, & avec elle tout ce qu'il trouve de précieux dans la retraite du Magicien.

Voilà donc encore une fois Domiphile échappée au danger qui la menaçoit, mais expoſée de nouveau aux inſultes d'un infame Pirate, qui, avant de la vendre dans quelque Ville de la Barbarie, prétend en faire ſa maîtreſſe. Elle auroit plutôt choiſi la mort. Ils étoient aux priſes, lorſque tous les vents déchaînés exciterent une effroyable tempête, qui, après avoir duré trois jours, jeta le navire ſur un rocher, où il ſe briſa entiérement. Il y a apparence que tout l'équipage fut noyé, & que Domiphile échappa ſeule. Les flots la porterent ſur le ſable à demi-morte. Revenue à elle, ſes premiers ſoins furent de rendre grace au Ciel de lui avoir ſauvé la vie, & de chercher un abri ſous un rocher, dont la cime s'avançoit conſidérablement au deſſus de la mer. Laiſſons-y pour quelque temps la fille d'Euclio, & reprenons l'Hiſtoire de mes aventures.

Oronce, Ceſtye & moi, nous nous

mîmes en marche pour gagner le camp des Béotiens. Leur armée s'approchoit alors de Byzance, & nous l'eûmes bientôt rencontrée. Je me fis présenter au Général ; je lui racontai mes malheurs, & lui offris les services de mes amis & les miens ; ils furent acceptés avec joie : les secours d'un guerrier qui a lui-même à venger ses propres injures, ne sont pas à dédaigner, & il faut n'avoir aucune connoissance du cœur de l'homme & de la bonne politique, pour les payer d'un refus.

Bientôt les deux armées se trouverent en présence : l'on sonna la charge, & pendant que l'action dura, mes amis & moi, nous fîmes des prodiges de valeur. J'eus, dans la mêlée, affaire à un brave guerrier, que je ne vins à bout de vaincre qu'après des efforts incroyables : j'allois le percer de mon épée, lorsque son casque étant tombé, me laissa reconnoître les traits de Sicambre. Vous l'avez vu partir de Rhodes pour aller à la recherche de Domiphile, qu'il eut le bonheur de rencontrer en Sicile. L'ayant perdue, & n'ayant pu la rejoindre depuis, il s'étoit associé aux troupes que ce pays envoyoit au secours des Byzantins. Maître de ce courageux rival, je lui accordai généreusement la vie & la

liberté : en reconnoissance, il m'apprit la rencontre qu'il avoit faite de Domiphile en Sicile.

Les Byzantins furent complétement battus & forcés de regagner leur Capitale avec précipitation. Le butin pris sur eux fut immense. Comme nous n'avions pas peu contribué au gain de la bataille, nos parts furent assez fortes pour rétablir notre fortune, & nous fournir les moyens d'acheter un navire qui nous conduisit, sans aucun accident, sur les côtes de Sicile. Nous mîmes pied à terre vis-à-vis de la maison du Magicien dont je vous ai parlé. Il vint, selon son usage, nous offrir ses services, & lorsque je lui parlai de Domiphile, il m'apprit tout ce qui lui étoit arrivé, non seulement depuis qu'elle avoit abordé dans l'Isle, mais même depuis sa naissance. » Elle n'est point Rho-
» dienne, me dit-il, ni fille d'Euclio,
» comme quelques-uns le pensent. Ses
» parens sont Siciliens, & mon Art m'a
» fait connoître qu'à l'âge de quatre ans
» elle fut enlevée sur nos côtes par un
» Pirate qui la conduisit à Rhodes, où,
» ayant été mise en vente, elle fut ache-
» tée par le Sénateur Euclio. Je ne vous
» cacherai pas, ajouta ce méchant vieil-

» lard, que, séduit par les charmes de
» cette aimable fille, j'allois être heureux,
» lorsqu'un maudit Corsaire me l'a enle-
» vée «. » Quoi ! m'écriai-je, infame, tu
» as osé lever des yeux criminels sur cette
» beauté ? Cette offense ne demeurera
» pas impunie «. Alors je tirai mon épée,
& je voulus lui en porter un coup sur la
tête; mais le Magicien se servit des con-
noissances qu'il avoit dans l'Art magique,
pour disparoître; &, au lieu de le percer,
je ne frappai qu'un fantôme.

N'espérant pas trouver Domiphile en
Sicile, nous nous rembarquâmes, & nous
confiâmes derechef notre sort à l'incons-
tance des vents; ils semblerent vouloir
nous trahir. Nous frémîmes du dangerq ue
nous courions: mais l'homme, qui ne peut
connoître l'enchaînementdes événemens,
n'est-il souvent pas bien ingrat de mur-
murer contre la Providence ? Les nuages
nous cachent la clarté du jour, & nous
ne pouvons travailler à nos manœuvres,
qu'aidés de celle que nous procure les
éclairs sillonans; la foudre gronde, elle
tombe sur notre navire, y met le feu,
tandis que les vents nous poussent sur
des écueils qui partagent en deux tout
le bâtiment. Ce naufrage fut moins fu-

neſte que nous ne devions nous y attendre. Perſonne ne perdit la vie, & nous eûmes le temps, ignorant où nous étions, de ſauver nos richeſſes & toutes nos proviſions.

Une eſpece de caverne aſſez profonde, pratiquée ſous le roc par les vagues de la mer, nous parut propre à nous ſervir d'aſile; nous y entrons, Oronce, Ceſtye & moi: mais quel eſt notre étonnement! c'eſt Domiphile que nous voyons; Domiphile inanimée, expirante de douleur & de faim! Que ne fis-je pas dans ce moment pour la rappeler à la vie? Elle ouvrit les yeux, me reconnut; & par un effet inconcevable de l'amour, avec l'eſpérance que le ſort ne nous perſécuteroit plus, elle reprit ſes forces, & oublia tous ſes malheurs. Je ne me reſſouvins plus des miens aux pieds de Domiphile, & je crois que j'aurois conſenti volontiers à paſſer mes jours ſur cette plage déſerte, ſi mes amis, plus prudens & moins paſſionnés que moi, n'euſſent réveillé mes inquiétudes. En effet, dans quel pays du monde étions-nous? lorſque nos proviſions ſeroient conſumées, quelles reſſources aurions-nous pour nous en procurer de nouvelles? & quel peuple habitoit ce

pays ? Je commençai à craindre, non pour moi ; mais pour ma chere Domiphile. Heureusement que la Providence, qui veilloit sur nous, nous offrit promptement un secours inattendu. Un navire paroît dans le lointain ; le vent le force à ranger la côte, on lui fait des signaux ; il les apperçoit, met sa chaloupe en mer, vient nous prendre, après s'être informé qui nous étions, & nous voilà sauvés. Le Maître de ce bâtiment étoit Corinthien, & retournoit dans sa Patrie. Il nous apprit que nous étions sur la côte de Barbarie, & que si nous eussions été découverts par les habitans du pays, ils auroient pillé toutes nos richesses, & nous auroient fait esclaves.

Lorsque nous arrivâmes à Corinthe, voulant y demeurer inconnus, je fis consentir Domiphile à passer pour ma sœur. Ce fut sous ce nom que je la présentai à la jeune Laodice, Reine de cette Ville. Cette supercherie, mon cher Chevalier, a causé tous mes malheurs. Nous fûmes reçus par la Reine avec des distinctions que nous ne devions pas attendre, & dont je n'ai su le motif que quelque temps après. Laodice prit de l'amitié pour Domiphile, & malheureusement beaucoup de

de tendresse pour moi. Ce dernier sentiment l'excita à refuser la main de Pyrrhus, Roi des Epirotes. Ce jeune Monarque, irrité de cet affront, crut ne pouvoir mieux se venger qu'en déclarant la guerre à Laodice, & il vint débarquer assez proche de Corinthe avec une nombreuse armée.

Pendant ce temps, Domiphile étoit tombée dangereusement malade. Comme nous demeurions dans le Palais, Laodice venoit sans cesse s'informer de la santé de son amie, & partageoit bien sincérement la peine que je ressentois, en voyant ma Maîtresse dans un état presque désespéré. Elle ignoroit que c'étoit pour une rivale aimée qu'elle s'intéressoit, & qu'elle attaquoit un cœur qui ne pouvoit être à d'autre qu'à Domiphile. Plus dans nos conversations elle cherchoit à se laisser pénétrer, plus j'affectois de mettre sur le compte de l'amitié tout ce que le moins intelligent des hommes auroit pris pour de l'amour. Enfin, les soins que nous prîmes de la fille d'Euclio, & sa jeunesse, lui rendirent la santé, & me permirent d'écouter les propositions que me fit la Reine de commander son armée, & de préserver Corinthe d'une ruine totale.

Je cédai aux inſtances de Laodice, mais aux conditions que la Ville étant menacée d'un long ſiége, Domiphile n'y demeureroit pas, & iroit paſſer dans l'intérieur des terres tout le temps que la guerre dureroit. Cette précaution parut naturelle à la Reine, &, ſous une forte eſcorte, Domiphile, Ceſtye & pluſieurs Dames Corinthiennes partirent de la Ville, pour ſe rendre dans un Château fortifié, bâti ſur une haute montagne. Nos adieux furent tendres; mais l'eſpérance de nous voir bientôt réunis, Domiphile & moi, les rendirent moins douloureux.

Il étoit temps de penſer à la défenſe de la Ville; car l'armée des Epirotes ſe faiſoit déjà voir dans la campagne, & Pyrrhus ne tarda pas à nous inveſtir de tous côtés. Hélas! j'ignorois qu'un parti ennemi avoit battu notre eſcorte, & avoit fait priſonnieres les Dames qu'elle conduiſoit. Domiphile & Ceſtye étoient tombées en partage à l'Officier qui commandoit la troupe, & il les avoit fait paſſer dans ſa tente, placée ſur les derrieres du camp de Pyrrhus; ce qui empêcha la nouvelle de ce malheur de parvenir juſqu'à moi.

Le ſiége fut long & meurtrier. Je ne

vous dirai point toutes les ressources que j'employai pour le rendre inutile. Pyrrhus ne s'étoit pas attendu à tant de résistance. Fatigué par mes sorties, presque affamé par le soin que j'avois d'intercepter presque tous ses convois, il commença à désespérer du succès de son entreprise. Pressé d'ailleurs par les approches de la mauvaise saison, & craignant pour sa gloire, s'il se retiroit sans avoir fait une nouvelle tentative, il se prépara à donner un assaut général. Mais, avant tout, il envoya un Héraut à Laodice, pour lui proposer de vider leur différend par un combat. » Mon » Maître, dit l'Epirote à la Reine, vous » demande de nommer un Champion » qui soutienne en champ clos votre » cause contre le frere de Pyrrhus : celui » des deux qui sera vainqueur, assurera » la victoire à son parti. Si le Prince d'E- » pire est vaincu, le Roi leve le siége » qu'il a mis devant Corinthe, & se re- » tire dans ses Etats : s'il est vainqueur, » vous donnerez votre main à Pyr- » rhus, ou vous vous déclarerez sa tribu- » taire «.

Laodice fut troublée de cette alternative : elle voyoit couler avec douleur le sang de ses Sujets ; mais l'intérêt de son

amour, & les desseins qu'elle avoit sur moi, ne lui permettoient pas d'engager sa foi. Elle demanda un jour pour rendre sa réponse. On assembla un Conseil, où je fus admis; la Reine me fit part des propositions du Roi d'Epire; tous les Ministres s'écrierent qu'il falloit accepter le combat, & que la Reine devoit me choisir pour son Champion, & m'accorder le partage de sa couronne & de son lit, si je revenois vainqueur. Laodice applaudit à cet avis unanime, &, sans me consulter, on fit entrer le Héraut de Pyrrhus, à qui on rendit cette réponse. J'étois, j'ose le dire, trop généreux pour refuser aux Corinthiens le secours qu'ils attendoient de moi; mais je ne pouvois être flatté du prix qu'on attachoit à ma victoire. Domiphile étoit tout pour moi; & si elle venoit à apprendre cette nouvelle dans le Château où je la croyois en sûreté, pourroit elle jamais me pardonner cette espece de perfidie ? Effectivement, au retour du Héraut, Domiphile fut instruite de la convention qui venoit d'être faite entre les deux Souverains, & que le Champion de la Reine de Corinthe étoit son cher Cléandre. Vous jugez, Chevalier, de l'excès de sa douleur & de sa jalousie.

Cependant le soleil commençoit à éclairer le champ où ma valeur ou ma foiblesse devoit décider entre deux Peuples fameux. Les Hérauts proclamerent à haute voix les conditions du combat. Nous étant rendus à nos places, nous partîmes ensemble le Prince d'Epire & moi, & nous fîmes ainsi plusieurs passes sans pouvoir nous ébranler. Je voulus dans une autre redoubler d'efforts; mais je trouvai une telle résistance, que tous deux en même temps nous fûmes désarçonnés. Alors il fallut se servir de l'épée. Je tirai la mienne, & j'en portai de terribles coups à mon adversaire: je vis couler son sang; mais je perdois le mien par deux larges blessures; & si je n'avois pas rassemblé toutes mes forces, j'étois vaincu: il chancela; un coup adroitement lancé le précipita sur l'arene. Alors, maître de sa vie, je la lui accordai, avec la liberté, aux applaudissemens réitérés des Corinthiens, & à la honte de Pyrrhus & de ses Epirotes. On me transporta en triomphe dans le Palais de la Reine, que j'habitois déjà, comme je vous l'ai dit, mais dans un appartement plus proche du sien, & j'y reçus de sa part les plus tendres soins.

Le sang que j'avois perdu me retint

plusieurs jours dans une espece de léthargie, dont je ne revins que pour demander Domiphile. Oronce & la Reine, qui étoient auprès de moi, me dirent qu'aussitôt que les troupes de Pyrrhus se seroient toutes rembarquées, on enverroit un détachement de Soldats pour la ramener à Corinthe. Cette espérance accéléra ma convalescence; mais j'ignorois ce qui se passoit au dehors. Le Peuple, que ma victoire avoit transporté de joie, pressoit l'accomplissement des conditions du combat, &, avec la permission de ses Chefs, il avoit élevé un superbe trône sur la grande place de la Ville. C'étoit là qu'il espéroit que la Reine me couronneroit elle-même Roi de Corinthe, & que je deviendrois son époux. Quel fut mon désespoir, lorsque Laodice, qui ne m'avoit encore fait connoître son amour que par ses regards, m'annonça que le jour suivant étoit fixé pour cette grande cérémonie ! » Grande Reine, lui dis-je, » vous poussez trop loin vos bontés pour » un Chevalier qui n'a pas craint de » verser tout son sang pour votre Ma» jesté, mais qui se trouve dans l'im» possibilité de vous donner son cœur: » je n'en suis plus le maître; ce cœur » est à Domiphile, qu'Oronce vous cer-

» tifiera être mon Amante, & non ma » sœur «. Ce peu de mots jeta Laodice dans le plus grand désespoir. » Vous m'a- » vez trompée, me répondit-elle; cette » offense ne restera pas impunie «. Alors elle appelle le Capitaine de ses Gardes, & lui ordonne de déclarer au Peuple que je méprise sa Souveraine, au point de refuser le partage de son trône & de son lit. A cette nouvelle, les Corinthiens deviennent furieux. Ce trône, que leurs mains venoient d'élever, ils le détruisent, &, des débris, ils en forment un bûcher dont les flammes, en me consumant, doivent éteindre jusqu'au souvenir de l'affront que je leur fais. Déjà ils sont rassemblés pour me tirer de la prison où Laodice m'avoit fait conduire, lorsque cette malheureuse Princesse, instruite du péril que je cours, & revenue à elle-même par la seule idée de ma mort prochaine, me prend sous sa garde, &, sans daigner m'accorder un moment d'entretien, me fait passer sur un navire, où je trouve Oronce, qui ne m'avoit point quitté. » Et Domiphile, m'écriai-je en embras- » sant Oronce ! Elle est, me dit-il, au » pouvoir des Epirotes; & je viens d'or- » donner au Pilote de tourner ses voiles

» de ce côté «. En effet, ce tendre ami s'étoit donné tous les mouvemens nécessaires pour découvrir ce qu'étoit devenue cette charmante personne, & il n'avoit pu rien découvrir, sinon qu'elle avoit été enlevée par un parti de l'armée de Pyrrhus. Il est temps de revenir à elle.

L'Officier au pouvoir duquel étoit Domiphile, étoit du nombre de ces hommes peu délicats sur les moyens d'augmenter leur fortune, & de s'avancer. Les charmes de son esclave lui firent naître l'idée de l'offrir à Pyrrhus, Prince jeune & voluptueux. Le Roi d'Epire reçut ce présent avec transport; il admira la beauté de sa prisonniere, &, dès ce moment, il ne négligea rien pour s'en faire aimer. Le lâche Officier obtint, comme il l'avoit espéré, de grandes récompenses, & des grades qui jamais ne devroient être que le prix des services & de la vertu. Dans les circonstances où se trouvoit Domiphile, elle auroit pu répondre à l'amour d'un Monarque aimable; car je devois être à ses yeux un objet de haine & de mépris. Elle avoit su que, prenant la défense de Laodice, je m'étois mesuré contre le Prince d'Epire, qui s'étoit vu forcé à me céder une victoire dont le prix étoit la main

& le partage du trône de Laodice ; mais, tout infidele qu'elle étoit certaine que j'étois, elle ne crut pas devoir m'imiter, &, réduisant au respect l'amoureux Roi d'Epire, elle me conserva son cœur.

Vous vous rappelez ce Sicambre qui avoit dû être l'époux de Domiphile, que j'avois combattu dans l'Isle de Sicile, & à qui j'avois accordé la vie. Ce brave Rhodien cherchoit de tous cotés Domiphile, & arriva à la Cour de Pyrrhus dans le temps que ce Prince pressoit avec instance sa prisonniere de le rendre heureux. Cestye reconnoît Sicambre au milieu d'une foule d'Etrangers ; elle l'accoste, lui parle de sa Maîtresse, des persécutions qu'elle essuie de la part du Souverain d'Epire, & l'engage à la secourir. Elle en tire la promesse qu'il n'est rien qu'il n'entreprenne pour prouver à Domiphile son amour & son obéissance. Aussi-tôt cette adroite Confidente va rendre compte à sa Maîtresse de ce qu'elle vient de faire ; elle lui rappelle combien l'esclavage, dans lequel elle gémit, a droit de lui déplaire ; n'oublie pas de lui peindre mon inconstance sous les traits les plus affreux, & finit son discours par lui laisser entrevoir combien

il ſeroit avantageux pour elle, après tant de traverſes, de trouver un époux qui la vengeât de la trahiſon du perfide Cléandre. Domiphile ne put réſiſter aux inſtances que lui fit Ceſtye de remettre ſon ſort entre les mains de Sicambre; elle l'avoua de tout ce qu'elle avoit fait. Sicambre freta un navire, qu'il tint caché derriere un rocher. Domiphile & Ceſtye feignirent une dévotion à un Temple d'Iſis, ſitué ſur les bords de la mer; elles s'y rendirent: une barque les attendoit, qui les conduiſit au vaiſſeau dont Sicambre s'étoit aſſuré, & l'on partit auſſi-tôt, dans l'eſpoir de gagner la Sicile. Pendant la navigation, ils furent contraints de combattre quelques vaiſſeaux Epirotes, que Pyrrhus envoya à leur pourſuite; mais ils leur échapperent, & gagnerent le Port de Syracuſe.

J'étois, pendant ce temps, expoſé aux fureurs de cette mer orageuſe, qui vient briſer ſes flots contre les rochers de l'Iſle de Candie. Près d'y aborder, je vois deux Corſaires qui attaquent un vaiſſeau marchand, & qui paroiſſent au moment de s'en emparer; j'en coule un à fond, & je force l'autre à fuir; enſuite, ſautant ſur le navire que je viens de déli-

vrer, je cherche à jouir du plaisir que goûtent tous les cœurs vertueux, lorsqu'ils ont fait une bonne action. Je n'arrivai pas assez tôt pour empêcher le plus grand malheur. Plusieurs femmes étoient sur ce bâtiment; la plus belle d'entre elles, me voyant sur le tillac, croit qu'elle va tomber au pouvoir des Corsaires, &, pour se sauver de l'esclavage, elle se passe un poignard dans le cœur. Je vis son action, & ne pus l'arrêter. Quelle fut ma douleur, lorsqu'envisageant cette femme, je la reconus pour cette belle Smyrnienne, nommée *Oléande*, à laquelle les Dieux m'avoient destiné pour époux! Elle n'étoit plus; je lui donnai des larmes, &, dès que j'eus mis pied à terre dans l'Isle de Candie, je lui fis élever un tombeau.

Je m'arrêtai peu en Candie : mon dessein étoit de retrouver ma chere Domiphile; & je ne pouvois jouir de ce bonheur que dans l'Epire; je m'y rendis. A peine arrivé à la Cour de Pyrrhus, je fus reconnu du Prince son frere, qui, trop grand pour haïr un vainqueur généreux, me fit le plus tendre accueil. Je ne craignis pas de lui parler de Domiphile, & de mon empressement à la chercher. Il m'ap-

prit tout ce que je vous ai raconté, & m'assura que le Roi ne doutoit point que Sicambre, qui avoit préparé sa fuite, ne fût son Amant. Ah ! mon cher Chevalier, concevez-vous quelle fut ma rage à cette nouvelle ! Je venois de refuser un trône & la main d'une des plus belles Princesses de l'univers, & c'étoit pour courir après une infidelle. J'avois affronté tous les périls pour prouver mon amour à Domiphile ; je m'y exposai de nouveau pour arracher la vie à mon rival ; eh ! quel rival encore ? un rival aimé.

Lorsque Domiphile & Sicambre aborderent à Syracuse, la Sicile, ce pays si fertile en grains, étoit exposée à toutes les horreurs de la famine. Les habitans avoient consulté les Dieux, & l'Oracle avoit répondu qu'on devoit leur immoler une Beauté étrangere, qui s'offrît sans regret sous le couteau du Sacrificateur, & n'eût ni parens ni époux en état de s'opposer au désir qu'elle montreroit de mourir. En conséquence, les Syracusains avoient ordonné qu'on arrêteroit toutes les Etrangeres, & que la plus belle d'entre elles seroit immolée, en expiation du crime commis. Plusieurs jeunes filles aborderent dans l'Isle ; mais aucune,

par sa beauté, ne fut jugée digne de servir de victime ; enfin Domiphile arriva avec Sicambre. On s'empresse autour d'elle ; on l'admire, & tout le peuple s'écrie : » Voilà l'holocauste que les Dieux » demandent « ! On la saisit, & elle est conduite au Souverain Pontife du Temple de Cérès & de Proserpine. Ce Grand-Prêtre étoit ce même Magicien, indigne Amant de Domiphile, qui, à l'aide d'un breuvage, l'avoit endormie, & avoit voulu se rendre maître de ses charmes. Il voit la victime, la reconnoît, & frémit. » Arrêtez, dit-il au peuple, cette Etran» gere ne s'offre point de sa propre vo» lonté, & les Divinités, qui s'expli» quent par ma voix, rejettent un sacri» fice forcé « ? Les infortunes multipliées qui avoient traversé la vie de Domiphile, la lui avoient rendue odieuse. Elle répondit avec fermeté au Grand Prêtre, en présence de tout le peuple, qu'elle étoit décidée à mourir, & qu'elle se trouvoit heureuse de terminer ses jours pour sauver toute une Nation.

Pendant que ceci se passoit, le Temple s'étoit rempli des principales personnes de Syracuse, & la Reine elle-même s'y étoit transportée avec toute sa Cour. Le

Magicien se désespéroit. Il osa employer les secours de la magie, pour détourner le coup qui alloit accabler Domiphile ; mais les Esprits infernaux, qu'il consulta, lui répondirent que dans cette occasion ils étoient sans pouvoir, & qu'une victime dévouée devoit être sacrifiée. La prétendue fille d'Euclio fut donc conduite à l'Autel ; la triste Cestye la suivoit, résolue à se donner la mort lorsque sa Maîtresse auroit reçu le coup mortel. Un silence effrayant regne dans l'assemblée. Le Grand-Prêtre leve le glaive fatal, il va frapper.... Le sang de Domiphile étoit prêt à couler.... Ah ! mon cher Chevalier ! je venois de débarquer. Le tumulte dans lequel est toute la Ville excite ma curiosité ; j'en demande le sujet, je l'apprends, sans savoir combien il m'intéresse; mais sans doute il est des pressentimens. Je vole au Temple, je perce la foule. Jugez de ma surprise, je reconnois Domiphile ; j'arrête le bras du Sacrificateur, & je suis à leurs pieds. » Elle est à moi, m'écriai-je, » & ne peut disposer de sa vie, je suis son » époux ; j'en atteste la vérité & son cœur. » Puisqu'elle n'est pas libre, répond le » peuple, elle n'est pas digne d'être pré- » sentée à nos Dieux «. Domiphile leve

les yeux ſur moi ; elle ſe rappelle combien je lui ai été cher, & ſon premier ſentiment eſt le déſir de vivre ; mais, me croyant l'époux de la Reine Laodice, elle proteſta à l'aſſemblée que je n'avois aucun droit ſur elle, & que mes plaintes ne devoient point empêcher le ſacrifice de s'achever.

Alors le Grand-Prêtre annonça, qu'avant de remplir les devoirs de ſon ſanglant miniſtere, il falloit encore conſulter les Dieux. Malgré les cris & les murmures du peuple de Syracuſe, la victime fut confiée à la garde de la Reine, & j'eus la permiſſion de la ſuivre au Palais.

Le lendemain on nous raſſembla tous au Temple de Cérès ; le Souverain-Pontife brûla des parfums devant l'Autel de la Déeſſe, & bientôt, paroiſſant ſaiſi d'un ſaint enthouſiaſme, il déclara que cette Divinité étoit ſatisfaite de la ſoumiſſion de Domiphile, qui étoit Sicilienne, & d'une des plus illuſtres familles de l'Iſle. Cet Oracle frappa la Reine. Elle jette les yeux ſur Domiphile, ſon cœur s'émeut, ſes entrailles palpitent; elle croit, dans les traits de cette jeune beauté, reconnoître ceux d'une fille qui lui a été enlevée par des Corſaires à l'âge de quatre ans. Pour mieux s'en aſſurer,

elle leve le voile qui couvre le bras de la prétendue fille d'Euclio, & y découvre la couronne que sa fille Euridice a apportée en naissant. Dans le transport de joie dont elle est agitée : » Peuple, s'écrie la Reine, c'est » elle ! c'est ma fille Euridice que j'avois » perdue ! les Dieux me la rendent ; recon- » noissez l'héritiere de mon trône, que je » vais partager avec elle «.

Ce grand événement porta l'alégresse dans tous les cœurs, & fut pour moi le comble du malheur. La cruelle Domiphile oublia bientôt la foi qu'elle avoit donnée à Cléandre. Elle retrouva à la Cour de sa mere ce Sicilien, nommé Floriandre, qui l'avoit secourue contre le Byzantin, lorsqu'après l'avoir enlevée, ils aborderent en Sicile. Il étoit du sang royal de Syracuse, & elle lui donna sa main.

Dans le récit que je viens de vous faire de mes aventures, vous avez dû connoître quelle étoit ma passion pour Domiphile. Désespéré de son inconstance, je voulus me donner la mort. Oronce, qui ne m'avoit point quitté, s'y opposa ; il fut secondé par le brave Sicambre, & tous deux me firent consentir à vivre. Nous avions également à nous plaindre de l'inconstance des femmes ; nous promîmes

mes d'y renoncer, & de ne nous jamais abandonner. Ayant passé par cette forêt, car depuis notre départ de Syracuse nous ne tenions aucune route certaine, nous nous arrêtâmes dans cet hermitage, habité alors par un vieillard respectable, qui nous y reçut avec bonté. Il chercha à nous consoler, & nous engagea à nous fixer auprès de lui. Nous lui avons fermé les yeux. Oronce & Sicambre ont ensuite payé le tribut à la Nature. Resté seul dans ce désert, j'attends, sans crainte & sans regret; le moment où la Providence voudra disposer de moi.

Criniton n'avoit pas entendu sans attendrissement le récit des malheurs de Cléandre. Conduit dans cette forêt par sa douleur, il n'avoit point de projet déterminé, & crut ne pouvoir mieux faire que d'accepter l'offre que lui faisoit le bon Hermite de devenir son compagnon d'infortune. Il passa avec lui quelque temps; mais, malgré toutes les remontrances de son nouvel ami, il regrettoit toujours sa chere Lydie. Un jour qu'il rêvoit à sa cruauté, le bruit d'un grand nombre de Chasseurs vint frapper ses oreilles. Bientôt il apperçoit Lydie ellemême au milieu de toute sa Cour; elle

s'approche de lui, & lui posant une couronne sur la tête : » Recevez, lui dit-» elle, avec cette couronne, mon cœur » & ma main, juste prix de votre vertu » & de votre constance ; venez régner sur » moi, comme sur mes sujets ; ils ne » pourront craindre nos ennemis, si vous » employez votre bras pour leur défense ; » ils seront heureux si vous les gouvernez «. Criniton prit ce qui lui arrivoit pour l'illusion d'un songe agréable ; mais, revenu à lui, il tomba aux genoux de la Princesse, & lui jura une fidélité à toute épreuve. Ces Amans retournerent à la Ville, où leur mariage fut célébré par les plus grandes fêtes ; & Cléandre, rendu à la société, par les instances de Criniton, acheva ses jours auprès de lui & de la belle Lydie.

Tel est le Roman de Criniton & de Lydie, ou, pour mieux dire, celui de Cléandre & de Domiphile, auquel le premier ne sert que de cadre. L'on voit que le second est tout-à-fait dans le goût des Romans Grecs, & que Nicolas de Montreux a pris pour ses modeles les Histoires de Théagene & de Cariclée, de Leucippe & de Clitophon, de Chereas & de Calliroé ; mais il s'en faut de beaucoup qu'en multipliant pour ainsi dire à l'infini les événemens merveilleux & singuliers, comme ils le sont dans les anciennes Histoires Romanesques dont nous venons de citer les titres, il ait été aussi heureux dans la façon de les préparer & de les présenter : c'est ce que l'on aura pu reconnoître dans les Amours de Cléandre & de Domiphile. Nous sommes fâchés d'avoir été obligés de présenter à nos Lecteurs une aussi foible imitation des Romans d'Héliodore & de Longus ; mais c'est une nouvelle preuve du mauvais goût du seizieme siecle.



LES BERGERIES DE JULLIETTE.

LIVRE PREMIER;

AUQUEL, par les amours des Bergers & des Bergeres, l'on voit les effets différens de l'amour, avec cinq Histoires comiques, racontées en cinq Journées par cinq Bergeres, & plusieurs Echos, Ænigmes, Chansons, Sonnets, Elégies & Stances.

ENSEMBLE une Pastorale en vers François, à l'imitation des Italiens.

A très-illustre & très-vertueux Prince Monseigneur FRANÇOIS DE BOURBON, Prince de Conti.

DE l'invention D'OLENIX DU MONT-SACRÉ (NICOLAS DE MONTREUX), Gentilhomme du Maine (Paris, 1585).

TEL est le titre du premier Tome du dernier Ouvrage romanesque de Nicolas de Montreux, qui sera en même temps le dernier Roman du

ſeizieme ſiecle, dont nous donnerons l'Extrait. Les Bergeries de Julliette ne ſont encore qu'un cadre fait pour amener un certain nombre de Nouvelles & de morceaux de Poéſie; mais en ne faiſant connoître que les meilleures Hiſtoires & les plus courtes; & paſſant abſolument ſous ſilence celles qui n'inſpirent aucun intérêt, & remettant celles qui pourront faire les ſujets de longs Romans entre les mains de perſonnes capables de les bien traiter, nous ne ſortirons point des bornes que nous nous ſommes preſcrites.

L'Auteur place en Arcadie la ſcene de ſon Roman; il ſuppoſe que pluſieurs Bergers & Bergeres ſe raſſemblent dans une agréable vallée, auprès de la fontaine des Lauriers. Ses Bergers, dont le plus diſtingué eſt Philis, propoſent des Enigmes, récitent des Sonnets, des Elégies, des Stances en l'honneur des Bergeres, & chantent des Chanſons amoureuſes, dans l'eſpoir de vaincre leur fierté. Les Bergeres, entre leſquelles brille ſur-tout la charmante Julliette, s'amuſent à raconter des Hiſtoriettes ſérieuſes ou galantes; & c'eſt ainſi que cette aimable Compagnie paſſe les cinq Journées qui partagent l'Ouvrage de Nicolas de Montreux. Chacune de ces Journées remplit un Volume; nous ne ſommes encore qu'au premier, dans lequel on trouve cinq Hiſtoires, deſquelles trois nous ont paru fort inſipides, & nous allons donner l'Extrait des deux autres.

CINTHIE ET DELLIO.

PREMIERE Histoire du premier Volume des BERGERIES DE JULLIETTE.

LORSQU'ON ſe rappelle les beaux jours de la Grece, l'on eſt étonné du portrait avantageux que les anciens Auteurs font des Courtiſannes, entre leſquelles nous pouvons nommer les Phriné & les Laïs. Rome a eu les ſiennes, telles que Flora & Citheris ; &, dans des temps plus modernes, les Vénitiens en ont vu briller dans leur Ville, qui avoient tous les charmes néceſſaires pour ſéduire des Socrate, des Démoſthene, & des Pompée. Du nombre de ces merveilleuſes filles étoit Cinthie.

A la beauté la plus parfaite elle joignoit ces graces qui plaiſent, attachent, & retiennent dans leurs chaînes tous ceux dont le cœur a la plus légere pente à l'amour. Cette aimable Courtiſanne comptoit pour Amans les perſonnages les plus importans, & les jeunes gens les plus aimables de Veniſe ; il ſembloit que toutes les richeſſes d'Alexandrie ne ſe raſſembloient dans cette Ville que pour groſ-

ſir ſa fortune, ou ſervir à ſes fantaiſies. Cinthie étoit au comble de ſa gloire, lorſqu'elle vit Dellio, jeune Vénitien, qui ne le cédoit à aucun de ſes compatriotes en talens agréables, en naiſſance, & en fortune : il parut l'aimer éperdument ; & elle répondit à ſon amour avec la même ardeur que ſi elle eût été à ſon coup d'eſſai; & que ſait-on ? c'étoit peut-être en effet, pour la premiere fois que ſon cœur étoit vraiment touché, quoiqu'elle eût eu une infinité d'aventures. Dès ce moment, les adorateurs de Cinthie furent congédiés, & ſa ſociété ſe borna à ſon Amant, & au jeune de la Selve, Gentilhomme François, ami intime de Dellio. Mais bientôt après le Cavalier étranger n'eut plus à douter de la paſſion que ces Amans avoient l'un pour l'autre : il ſe propoſa de repaſſer en France, & voulut prendre congé du Vénitien. Celui-ci inſiſta pour ſavoir de ſon ami la raiſon d'un départ ſi précipité. La Selve héſita ; mais, preſſé de nouveau, il lui avoua que, trop généreux pour tenter d'enlever Cinthie à ſa tendreſſe, il ne ſe ſentoit pas aſſez fort pour être tous les jours le témoin de ſon bonheur. Ce qui paroîtra peut-être aſſez extraordinaire, après ce que nous avons dit de l'amour de Dellio pour

Cinthie, & du caractere jaloux des Italiens de ce temps-là, c'est qu'il engagea son ami à rester dans Venise, & qu'il sollicita cette charmante Courtisanne à partager entre eux deux ses faveurs. Cinthie fut courroucée d'une proposition si peu délicate; elle reprocha à son Amant cette marque de mépris, jura qu'elle n'aimeroit jamais de la Selve, & le bannit de sa maison. Le jeune François, ayant reçu cette triste réponse, essaya d'oublier Cinthie, mais ne partit point encore de Venise.

Cependant les parens de Dellio gémissoient de le voir dans les bras de cette Courtisanne; ils lui représenterent combien un pareil attachement l'avilissoit, &, pour le rappeler à ce qu'il se devoit à lui-même, ils lui proposerent de prendre pour épouse la jeune Angélique, dont la beauté égaloit celle de Cinthie, & dont la naissance & la fortune ne laissoient rien à désirer. Dellio écouta les avis de sa famille, & rougit de sa foiblesse : on lui fit voir Angélique; il la trouva charmante. Tout l'art de Cinthie pour relever ses charmes & porter la séduction jusques au fond des cœurs, ne tint pas contre les graces

naïves & la modeſtie de cette aimable perſonne. A la troiſieme entrevue, le jeune Vénitien promit ſolennellement de rompre avec la Courtiſanne ; mais il voulut que cette rupture ſe fît par degrés & ſans éclat. Il n'avoit point ſincérement aimé Cinthie ; la vanité d'enlever à une foule de rivaux la plus belle fille de Veniſe, l'attrait d'un plaiſir turbulent & facile à ſe procurer, lui avoient fait prendre pour de l'amour cette agitation qu'il reſſentoit en voyant l'objet qui l'avoit ſéduit. Il s'apperçut auprès d'Angélique, que le véritable amour eſt un ſentiment épuré, inſéparable de l'eſtime. Pénétré d'une tendreſſe ſincere & vertueuſe, il preſſa ſecrétement le moment des fiançailles, &, dans cette cérémonie, il reçut de ſa belle Maîtreſſe une bague de prix, qu'elle lui préſenta comme le gage de l'union qui alloit régner entre leurs deux cœurs.

Pendant les préparatifs qu'exigeoient les noces de ces Amans, Dellio, qui avoit feint de paſſer quelques jours à la campagne, ſe rendit chez Cinthie, bien aſſuré qu'elle ignoroit le myſtere de ſes nouvelles amours. L'adroite Courtiſanne ſavoit tout ; mais elle feignit la

plus parfaite ignorance de l'infidélité de son Amant; elle lui fit les plus tendres reproches sur son absence. Dans la conversation, la bague qu'il avoit au doigt frappa sa vue; elle la lui demanda avec empressement, & saisit le prétexte de son refus pour le quereller. Il eut beau l'assurer que ce diamant, qu'il tenoit de sa mere, lui étoit cher, & que sans ingratitude, il ne pouvoit le lui sacrifier, Cinthie insista pour l'obtenir ; mais Dellio ayant persisté dans son refus, les deux Amans se séparerent fort mécontens l'un de l'autre.

Ce que venoit de faire Cinthie n'étoit qu'un jeu de cette vindicative Courtisanne pour parvenir à ses fins. Elle étoit instruite de l'infidélité de son Amant, &, dans sa rage, elle avoit déterminé de s'en venger par un assassinat. Elle savoit bien que de la Selve l'aimoit avec passion; il n'avoit cessé de la voir que par respect pour son ami. Elle le crut propre à servir sa fureur, sur-tout si ses faveurs étoient présentées pour prix d'un crime aussi détestable. De la Selve fut mandé, & se rendit aussi tôt chez Cinthie, qui, après lui avoir fait l'accueil le plus favorable, prit un air sérieux, & lui dit: » de la Selve,

» j'ai aimé Dellio de l'amour le plus » tendre, je ne cherche pas à le cacher; » pour lui, j'ai rejeté les hommages de » la plus brillante jeunesse de Venise: » c'est un ingrat, indigne de mes bon» tés; il m'abandonne, je n'en puis dou» ter; las d'être heureux dans mes bras, » c'est dans ceux de l'hymen qu'il va en» sevelir le reste de ses beaux jours. Le » traître! il faut qu'il meure, l'arrêt est » prononcé; & si vous conservez pour » moi cette tendresse dont tant de fois » vous avez cherché à me donner des » marques, c'est à vous que je remets le » soin de ma vengeance: prenez ce poi» gnard, & délivrez-vous d'un rival qui, » tant qu'il vivra, sera cher à mon cœur «. De la Selve frémit à cette proposition; l'idée d'un assassinat fait horreur à un François: il entreprit d'adoucir Cinthie, & voulut lui remontrer combien il se rendroit indigne de son estime, s'il se souilloit d'une telle infamie. » Lâche, reprit Cinthie avec fureur, qu'importe l'estime » en amour? mes faveurs sont à ce prix; » assez d'autres sans toi serviront ma co» lere, &, pour me plaire, répandront le » sang de mon perfide ôte-toi de mes » yeux «.

Dès ce moment, de la Selve détesta Cinthie; mais la crainte de livrer son ami au fer des assassins, lui dicta une seconde réponse bien contraire à ses sentimens. Il remercia la Courtisanne de l'avoir choisi entre mille pour venger l'offense faite à ses charmes, & il lui promit que sous peu de jours il viendroit lui demander la récompense qu'elle attachoit à ce cruel service; mais il exigea d'elle, qu'au lieu d'un assassinat un combat singulier assurât son triomphe. » J'y consens, lui répondit Cinthie; si » tu m'aimes, tu reviendras vainqueur, » &, pour preuve de ta victoire, tu m'apporteras la bague que Dellio porte actuellement au doigt, & qu'il tient de son » Angélique «.

De la Selve courut aussi-tôt instruire son ami de la conversation qu'il venoit d'avoir avec la Courtisanne, & du danger qui menaçoit ses jours. Ils concerterent ensemble les moyens d'assurer en même temps la vie de Dellio, & à de la Selve les faveurs de Cinthie. Sur le soir, ces deux amis feignirent de prendre publiquement querelle pendant un bal; ils sortirent, & personne ne douta qu'ils ne se

fussent donné rendez-vous pour se battre en effet.

On apprit bientôt qu'ils étoient sortis ensemble, que de la Selve étoit rentré seul dans la Ville, & l'on ne douta pas que ce dernier n'eût donné la mort à son adversaire. Le premier soin de ce prétendu vainqueur, à qui son ami, retiré dans une campagne, avoit confié la bague, fut de se présenter à la porte de Cinthie ; elle lui fut refusée, sous prétexte de maladie, & on lui assigna un rendez-vous pour le lendemain.

Ce refus n'avoit pas été imaginé sans raison. Cinthie, persuadée que Dellio n'étoit plus, & que de la Selve venoit, pour preuve de sa mort, lui apporter la bague tant désirée, se transporta secrétement au Tribunal des Inquisiteurs d'Etat, & déclara que le François de la Selve venoit d'assassiner le noble Dellio. Elle offrit en même temps de fournir toutes les preuves capables de constater ce crime, & on chargea le Greffier & quelques Gardes de se rendre le lendemain matin chez la Courtisanne, pour en entendre la conviction de la propre bouche de de la Selve.

Lorsque ce généreux François fut de-

vant Cinthie, pour lui prouver qu'il avoit rempli sa promesse, il lui présenta la bague de Dellio. A l'instant même, les Gardes se jeterent sur lui, & le traînerent devant les Juges, qui lui lurent l'aveu qu'il venoit de faire à la Courtisanne, & qui parut leur suffire pour le condamner à la mort. Les défenses de de la Selve furent simples. Il avoua tout ce qui s'étoit passé entre Cinthie & lui, & par quel motif il avoit cru devoir se charger de cette horrible commission. » Au reste, » dit-il à ses Juges, le retour de Dellio » me justifiera pleinement «. Les Juges, sans être absolument convaincus de la sincérité de de la Selve, ordonnerent qu'il seroit sursis de vingt-quatre heures à l'exécution de l'arrêt. Pendant ce temps, on fit d'inutiles perquisitions pour retrouver Dellio; les parens de ce jeune Gentilhomme demanderent à grands cris que le malheureux François fût conduit à l'échafaud : il étoit près d'y monter, lorsque tout à coup une voix s'écria : » Arrêtez, ne versez pas le sang de l'in» nocent, je suis Dellio «. C'étoit lui : il traverse la foule immense qui couvroit la place de Saint Marc, & va se précipiter dans les bras de son ami. Deux mots jus-

tifierent le généreux de la Selve. Dellio, comme ils en étoient convenus, avoit été se cacher en terre-ferme, & avoit cru que, pour son projet, il seroit assez temps de rentrer dans Venise après trois jours; il n'auroit pu imaginer que, durant un si court espace, les jours de son ami seroient en danger. Ils furent tous deux reconduits en triomphe dans le Palais de Dellio, où la tendre Angélique, qui s'y étoit rendue, les attendoit. Cette aimable personne avoit tremblé jusqu'à ce moment pour la fidélité de son Amant; mais ce qui venoit de se passer la convainquit de toute la tendresse qu'il lui jura mille & mille fois en la revoyant. Leurs noces se célébrerent le soir même, & de la Selve eut, avant de partir pour la France, la satisfaction de voir son ami heureux. Qu'on ne nous demande point ce que devint la cruelle Cinthie; il semble qu'alors à Venise les Courtisannes, accoutumées à vendre cher leurs faveurs, & à courir de trahisons en trahisons pour augmenter leurs richesses, n'étoient point assez sévérement punies lorsqu'elles employoient le fer & le poison pour se venger de ceux qui rompoient les chaînes qui les attachoient à elles. Ces crimes, dans

ce temps, étoient communs dans toute l'Italie, & les Courtisannes jouissoient de cette affreuse tolérance.

MONTCLER ET DELLIO.

Cinquieme Nouvelle du premier Volume des BERGERIES DE JULLIETTE.

QUELQUE forte que soit l'amitié entre deux hommes, ses liens sont bientôt rompus si l'Amour entreprend de les désunir. Montcler & Dellio, Gentilshommes Catalans, faisoient l'admiration de la Ville de Barcelone, par la liaison intime dans laquelle ils vivoient. N'ayant qu'un goût, qu'un sentiment, ils n'avoient qu'une bourse, & le plaisir qu'un des deux goûtoit, devenoit une jouissance pour son ami. L'Amour traversa bientôt une union si belle. Montcler aimoit éperdument la jeune Isabelle, qui n'avoit que de l'indifférence pour lui, tandis qu'elle avoit conçu la plus forte passion pour Dellio, qui jusqu'alors ne s'étoit pas apperçu de sa beauté. Un jour que cette charmante Catalane se trouvoit dans un bal, elle fixa sur elle tous les yeux par la légéreté & la noblesse de sa danse. Dellio

ne fut pas le dernier à lui faire compliment sur ses talens. Il lia conversation avec elle, & lui trouva infiniment plus d'esprit qu'elle n'avoit de graces ; enfin, il la quitta le plus amoureux des hommes. En Espagne, plus qu'ailleurs, l'Amour est clair-voyant, & ne va jamais sans une extrême jalousie. Montcler se crut trahi ; il chercha querelle à Dellio, & ces deux amis s'étant donné un rendez-vous, ils se battirent, & Montcler ayant percé son rival de deux coups d'épée, prit la fuite, ne doutant pas que cette affaire n'eût des suites facheuses.

Cependant Dellio fut secouru par quelques paysans, qui, suivant son ordre, le porterent chez Julie, ancienne Femme-de-chambre d'Isabelle. Ses blessures n'étoient pas mortelles ; il guérit, & tant qu'il fut entre les mains des Chirurgiens, il eut soin d'entretenir une correspondance secrete avec Isabelle. Lorsqu'il fut rétabli, ces deux Amans, ne craignant plus de rivaux, & ayant obtenu des deux côtés l'agrément de leurs parens, presserent les préparatifs de leur mariage ; mais l'union fut retardée par un événement public qui leur couta bien des pleurs.

Dans ce temps, le fameux Barberousse désoloit

désoloit les côtes d'Espagne avec une flotte nombreuse : l'Empereur Charles-Quint, voulant arrêter les déprédations de ce Corsaire, résolut de tenter une descente à Alger, & manda toute la Noblesse Catalane pour le suivre dans cette expédition. Le dessein de l'Empereur étoit de bloquer le Port de Tunis ; mais, avant d'en approcher, Barberousse l'obligea à soutenir un combat, dans lequel plusieurs vaisseaux de la flotte Impériale coulerent à fond, & d'autres se rendirent à l'ennemi. Du nombre de ces derniers, fut le navire qui portoit Dellio. Tout l'équipage fut fait prisonnier, & l'amoureux Catalan devint l'esclave de la belle Mandoque, fille de Barberousse.

Mandoque étoit vive, & son cœur, neuf encore, paroissoit disposé à aimer avec passion aussi-tôt qu'il s'offriroit un objet digne de lui plaire. Jusqu'au moment où le jeune Dellio lui avoit été présenté, elle n'avoit vu autour d'elle que des esclaves soumis bassement à ses volontés, qui, le front prosterné, attendoient qu'elle daignât leur donner ses ordres. Dellio lui parut un être extraordinaire. Il l'aborda avec une noble hardiesse ; loin de gémir sur son sort, il lui

fit entendre qu'il se croyoit heureux d'appartenir à une aussi aimable Maîtresse ; qu'il lui obéiroit sans répugnance ; mais que s'il avoit eu le malheur de tomber dans les fers d'un Maître barbare, il se seroit plutôt donné la mort, que de lui obéir aveuglément. Mandoque fut flattée de ce compliment ; & comme dans ces pays, brûlés par le soleil, les passions font avec promptitude les plus grands progrès, la fille de Barberousse prit pour Dellio le plus violent amour. Il savoit peindre ; il fit son portait, & la représenta accompagnée des Graces, folâtrant avec l'Amour, au milieu des Jeux & des Plaisirs. Quelquefois il prenoit sa guittare, & en tiroit des sons mélodieux, faits pour disposer à la tendresse les cœurs les plus indifférens. D'autres fois, ayant appris de l'Arabe assez pour bien prononcer cette Langue, il répétoit des couplets que Mandoque avoit chantés d'abord, & ensuite il les traduisoit en Espagnol, & souvent en Langue Franque, espece de jargon usité sur les côtes de l'Espagne & de l'Italie, & que l'on entend communément sur toutes celles de Barbarie. S'il s'agissoit de danser, Dellio s'en acquittoit mieux que personne, & en donnoit des leçons

à ſa belle Maîtreſſe, qui lui ſerroit tendrement la main, le regardoit amoureuſement, & qui enfin lui déclara la paſſion qu'elle avoit conçue pour lui. Juſque-là l'Amant d'Iſabelle avoit été auſſi heureux qu'on peut l'être lorſqu'on eſt privé de ſa liberté. Les talens qu'il avoit montrés, les attentions qu'il avoit eues, n'avoient eu pour but que d'adoucir la rigueur de ſon ſort, & de ſe préparer, s'il étoit poſſible, les moyens de rompre ſes chaînes; mais n'ayant plus lieu de douter des ſentimens de Mandoque pour lui, il trembla pour ſa vie, ne pouvant ignorer comment les femmes de ces climats en uſent avec les infideles, ou avec ceux qui dédaignent leurs bontés. D'ailleurs il auroit préféré la mort, à l'infamie de manquer à ce qu'il devoit à Iſabelle. Il avoua à la fille de Barberouſſe, qu'avant de quitter l'Eſpagne il avoit pris des engagemens avec une fille aimable, nommée *Iſabelle*, qu'il devoit épouſer à ſon retour; mais il ajouta que ſi Iſabelle changeoit à ſon égard, il accepteroit le cœur que Mandoque daignoit lui offrir, & dont il chercheroit à ſe rendre digne. Par cette réponſe adroite, il ſoutint l'eſpérance de la belle Africaine.

Cependant cette fille charmante étoit déjà instruite de la captivité de son Amant. Ne connoissant point de supplice égal à celui d'être séparée de Dellio, elle prit la résolution d'aller elle-même le racheter. Ayant fait confidence de ce projet à Julie, & s'étant toutes deux déguisées sous des habits d'hommes, munies d'une forte somme d'argent, elles s'embarquerent sur un vaisseau qui faisoit voile pour l'armée de Charles Quint, qui étoit occupée à faire le siége de Tunis. Par malheur, ce bâtiment tomba dans une petite escadre de Corsaires, & la supériorité des forces qui l'attaquerent, le mirent dans la nécessité de se rendre sans résistance. Isabelle & Julie furent conduites avec les autres prisonniers Espagnols à Tunis, où, dès le jour même, ils furent mis en vente sur la place du marché aux esclaves. Heureusement que Mandoque, pour plaire à son Amant, avoit ordonné à un de ses Officiers de faire l'acquisition de tous les Espagnols qu'à leur air il jugeroit au dessus d'une condition ordinaire. Cet Officier étoit sur la place lorsqu'on vint y exposer Isabelle & Julie : il jugea à leur sombre mélancolie, qu'elles pouvoient être du nombre des esclaves qu'on lui

avoit donné l'ordre d'acheter. Le prix fut bientôt conclu, & voilà Iſabelle & Julie eſclaves de Mandoque, & toutes deux déſeſpérées, non ſeulement d'avoir perdu leur liberté, mais de s'être vu arracher la rançon qu'elles apportoient pour racheter celle de Dellio.

La fille de Barberouſſe fit beaucoup d'accueil à ſes nouveaux eſclaves; elle apprit avec plaiſir qu'ils étoient de Barcelone, & leur demanda s'ils avoient connu Dellio & ſur-tout Iſabelle, que Dellio avoit promis d'épouſer après la campagne. Iſabelle, quoique ſurpriſe d'une pareille queſtion, avoua qu'elle connoiſſoit ces deux perſonnes, mais elle ſe garda bien de déclarer qui elle étoit, & l'intérêt qu'elle prenoit à Dellio. » Puiſque » vous les connoiſſez, dit Mandoque, » vous pouvez me rendre le plus grand » des ſervices, &, ſi vous vous prêtez à » mes vûes, il n'y a rien que vous ne » ſoyez en état d'exiger de ma reconnoiſ» ſance; votre liberté ſera le moindre de » mes bienfaits. Dellio eſt dans mes fers; » je l'aime, mais il rejette mes vœux, » pour conſerver la fidélité qu'il a jurée » à ſon Iſabelle. Je vous procurerai ce ſoir » un entretien avec lui; tâchez de lui

» persuader que depuis son départ Isa-
» belle a pris d'autres engagemens, &
» qu'elle étoit mariée lorsque vous avez
» quitté le port de Barcelone «.

Quelle étrange commission pour une Amante aussi tendre qu'étoit Isabelle ! Néanmoins elle ne balança pas entre l'horreur de voir sacrifier Dellio à sa vue, & la douleur de le savoir dans les bras d'une autre. Elle se rend le soir même au rendez-vous qui lui est assigné; l'heure, le lieu & son déguisement l'empêchent d'être reconnue. Elle fait à Dellio les fausses confidences qu'on a exigées d'elle. Dellio, accablé de cette affreuse nouvelle, veut renoncer à la vie, & donne les marques du plus grand désespoir; mais Isabelle, toujours profitant de ce qu'elle n'est pas reconnue, le presse d'oublier celle qu'elle lui représente comme une infidelle, & l'entraîne insensiblement vers l'appartement de Mandoque : il étoit éclairé, mais toutes les femmes de cette belle Africaine s'étoient retirées. » Fille du puis-
» sant Barberousse, lui dit-elle, je suis
» ton esclave; j'ai exécuté ponctuellement
» tes ordres; j'ai dit à Dellio, qu'Isabelle
» lui avoit manqué de foi, & je lui ai
» persuadé de ne plus penser qu'à toi : je

» l'amene à tes pieds. Cependant il n'est » pas vrai qu'Isabelle ait été infidelle ; » au contraire elle est venue jusqu'ici » dans l'espérance de le racheter, & de le » ramener dans sa Patrie ; elle n'a pu » réussir qu'à partager son esclavage, mais » tes bontés suffisent pour l'adoucir ; mon » existence troubleroit son bonheur. Qu'il » vive pour toi ; & reçois le sacrifice que » je te fais de ma vie & de mon Amant. » C'est moi-même qui suis Isabelle «. A ces mots, elle tira un poignard, & voulut s'en percer le sein. Dellio, éperdu, s'élança vers elle & lui retint le bras ; ensuite s'étant jeté aux genoux de Mandoque, il lui dit tout ce qu'il crut de plus capable de l'attendrir sur le sort d'Isabelle & sur le sien. Pendant cette scene, la fille de Barberousse étoit restée dans le silence & les réflexions, ses regards fixés sur ces Amans, quelques larmes sortoient de ses yeux : enfin elle retrouve l'usage de la parole. » Le sacrifice que vous m'avez » voulu faire, généreuse Isabelle, est grand » sans doute ; je sais quelle récompense il » mérite, lui dit-elle ; j'étouffe mon » amour, je vous rends votre Amant, & » je ne veux, pour prix de la liberté que je » vous accorde à l'un & à l'autre, que

» l'aſſurance que vous vous reſſouvien-
» drez quelquefois de la trop ſenſible
» Mandoque «. Elle ne voulut point entendre les remercîmens d'Iſabelle & de Dellio. Dès la nuit même, une barque les conduiſit à un petit bâtiment, qui, arrêté près de la côte, mit, ſans différer, à la voile, & qui les débarqua dans un petit port d'Eſpagne. Ces heureux Amans ſe rendirent auſſi-tôt à Barcelone, & ne tarderent pas à s'y marier. Ils méritoient d'être heureux, & ils le furent.



LE SECOND LIVRE DES BERGERIES DE JULLIETTE;

Auquel ſont, comme au premier, traités les divers effets d'amour, avec plusieurs Diſcours moraux, non moins profitables que plaiſans, diverſes Poéſies, tant Sonnets, Échos, Enigmes, Chanſons, Elégies & Stances, avec cinq Hiſtoires comiques, diſcourues en cinq Journées par cinq Paſteurs; enſemble les Œuvres poétiques de la docte Bergere JULLIETTE.

De l'invention D'OLENIX DU MONT-SACRÉ, *Gentilhomme du Maine, dédié à très-illuſtre & très-vertueux Seigneur Monſeigneur le Duc* D'ÉPERNON, *Pair de France* (Paris, 1598).

DANS ce ſecond Volume, Nicolas de Montreux continue à nous parler des amours des Bergers & des Bergeres qu'il a raſſemblés à la Fontaine des Lauriers. Il nous peint Julliette, non ſeulement comme la plus belle des Bergeres de ſon Arcadie, mais encore comme une femme

renommée par sa science, la délicatesse de son esprit, ses talens agréables, & même par son courage; presque tous les Bergers en sont amoureux. Il lui donne pour frere le Berger Philis, aussi considéré dans le Canton que sa sœur Julliette, & cite entre ses Adorateurs le Berger Arcas, qui s'occupe à recueillir tous les vers que compose cette belle personne. J'ai lu avec attention ces Pieces de Poésie, & n'en ai trouvé aucune qui méritât d'être présentée à mes Lecteurs. Je suis forcé d'en dire autant de cinq Histoires en vers qui terminent ce Volume; elles n'offrent ni plan, ni intrigue, ni caracteres, & l'on est dégoûté d'y voir des Sorcieres qui ont recours au poison pour se venger de leurs rivales, & de tendres Bergers finir leurs jours par le fer de leurs rivaux; je me contenterai d'extraire les quatre premieres Nouvelles en prose, contées par leurs Amantes; & j'abandonnerai la cinquieme, comme peu intéressante.

PREMIERE HISTOIRE EN PROSE,

Tirée du second Livre des BERGERIES DE JULLIETTE.

CEPIO & FABIO, Gentilshommes Romains, étoient tous deux passionnément amoureux d'Emilie, fille d'un des plus riches Citoyens de la Ville de Rome. Fabio possédoit de grands biens; mais

Cepio n'avoit que peu de fortune. En revanche, si le pere d'Emilie aspiroit à l'honneur d'avoir pour gendre l'opulent Fabio, son aimable fille aimoit en secret Cepio, & croyoit que son bonheur dépendoit de l'obtenir pour époux. Dans les circonstances où se trouvoit Emilie, elle n'imagina pas devoir s'opposer ouvertement aux volontés de son pere : elle reçut sans apparence de chagrin les hommages de Fabio, & ne demanda que du temps pour se déterminer. Fabio, persuadé qu'il seroit bientôt heureux, fit confidence de cette nouvelle à son ami Cepio, qui s'étoit jusqu'alors conduit avec tant de discrétion, que Fabio & le pere d'Emilie même ignoroient qu'il y eût aucune liaison entre lui & cette charmante personne.

Cependant ces Amans ne voyoient pas sans crainte approcher l'instant qui alloit leur ôter toute espérance, &, sur quelques soupçons que le pere d'Emilie témoigna, ils prirent la résolution de quitter Rome, & de passer en France. Ils avoient déjà gagné le Port d'Ostie, & s'étoient embarqués sur un vaisseau qui faisoit voile pout Marseille, lorsqu'on s'apperçut de leur fuite. Le pere d'Emilie

fut déſeſpéré ; mais Fabio ne ſe borna pas à de vaines plaintes : ayant appris que le deſſein d'Emilie & de Cepio étoit de gagner la France, & ſu le nom du Capitaine qui les avoit reçus à Oſtie ſur ſon bord, il monta ſur le premier navire qui ſe trouva en rade, & courut à leur pourſuite.

L'Amour ne favoriſe pas toujours les projets des Amans, même de ceux qui mériteroient le mieux ſes faveurs. A peine Emilie & Cepio ont-ils gagné la haute mer, que leur vaiſſeau eſt attaqué par Fulcidan, le plus redoutable Corſaire des côtes de Barbarie. La réſiſtance auroit été dangereuſe & inutile ; il fallut ſe rendre. Cepio fut mis à la chaîne avec les autres Eſclaves, & l'on conduiſit Emilie dans la Chambre de Fulcidan. Le Corſaire la trouva charmante, &, en Marin déterminé, il lui fit les propoſitions les moins décentes. Emilie n'avoit pour ſe défendre que ſes pleurs ; elle les employa, &, ſe jetant aux genoux du Corſaire, elle le ſupplia de ne point déſunir deux Amans qui choiſiroient plutôt la mort que de manquer à la fidélité qu'ils s'étoient jurée. Fulcidan ne fut pas attendri par cette priere ; mais il ſentit bien

qu'Emilie ne se rendroit pas à ses vœux tant qu'elle conserveroit l'espérance d'être réunie à Cepio. Pour lui ôter cet espoir, le cruel Corsaire fit approcher son vaisseau d'une petite Isle déserte, & ordonna que Cepio y fût débarqué. Emilie demanda vainement qu'on lui laissât partager le sort de son Amant ; Fulcidan rit de ses cris, & le vaisseau s'éloigna à pleines voiles.

Cependant Fabio avoit été instruit de la prise du vaisseau François après lequel il couroit, & il cherchoit Fulcidan, lorsqu'il passa auprès de l'Isle déserte, où Cepio avoit été abandonné. Celui-ci, appercevant un vaisseau dans l'éloignement, lui fit des signaux, & une chaloupe vint le chercher, & le conduisit à bord. Mais quel fut l'étonnement du malheureux Cepio, lorsqu'il reconnut son plus mortel ennemi ! Il étoit le ravisseur d'Emilie ; il se trouvoit entre les mains de son rival ; &, s'il étoit conduit à Rome, c'étoit sur un échafaud qu'il expieroit son crime. Dans le moment, toutes ces idées se présenterent à son esprit. » Je sais que, selon les loix, j'ai » mérité la mort, dit-il à Fabio ; mais » je vous crois trop généreux pour me

» livrer aux mains de la Justice. S'il » faut une victime à votre vengeance, » au nom de notre ancienne amitié, » faites-moi précipiter dans la mer «. Quelque furieux que fût Fabio, ce peu de mots l'engagea à suspendre son courroux : il connoissoit la valeur de Cepio, & sentit qu'il lui seroit nécessaire. » Ne » parlons plus de vengeance, lui répon- » dit-il ; le plus grand malheur qui » puisse nous arriver à l'un & à l'autre, » c'est de laisser Emilie dans les mains » d'un infâme Pirate ; courons la lui » ravir «.

Ces deux rivaux ne tarderent pas à rencontrer le Corsaire, qui se défendit pendant deux heures avec autant de vaillance qu'il fut attaqué ; mais enfin Cepio, étant sauté sur son tillac, après un sanglant combat, il lui fendit le ventre d'un coup de sabre, & jeta son corps à la mer. Avec quelle joie Emilie n'auroit-elle pas embrassé son libérateur, sans la présence de Fabio ! Cepio, après lui avoir raconté tout ce qui s'étoit passé depuis leur triste séparation, conjura Emilie d'accepter la main de son rival, & de le payer ainsi de sa générosité. » Il m'en coutera la vie, dit-il en regar-

» dant tendrement Emilie; mais, en mou-
» rant, j'emporterai la satisfaction de
» savoir que vous serez le bonheur de
» l'ami le plus généreux «. Dans quelle affreuse perplexité se trouvoit alors Emilie ! Si elle rejetoit Fabio, elle livroit Cepio au supplice ; & plutôt que de ne pas être à Cepio, elle auroit choisi la mort. Emportée par la violence de ses sentimens, elle se plaignit de son sort avec tant de noblesse, elle exprima sa douleur avec tant de force, & elle déclara si nettement qu'elle alloit s'ôter la vie si on la séparoit d'avec son Amant, ou qu'on attentât à des jours qui lui étoient si chers, que Fabio en fut pénétré, & que, faisant un généreux effort sur lui-même, il ne voulut pas désunir deux si parfaits Amans. Pour mettre le comble à ses bienfaits, il s'engagea à réconcilier Emilie avec son pere, & à obtenir de ce riche avare qu'il reçût Cepio pour son gendre. Rien n'auroit pu forcer à cette alliance le pere d'Emilie, si, dans ce temps, un vieux Gentilhomme Romain, à qui Cepio avoit sauvé la vie dans une bataille, ne l'eût fait, en mourant, héritier de la moitié de ses biens. L'autre partie devoit revenir à la niece de ce

Gentilhomme; & comme son dessein avoit été de lui faire épouser Cepio, il avoit compté, par cet arrangement, les rendre possesseurs de toutes ses richesses: mais ce mariage ne pouvant avoir lieu, Fabio, qui avoit vu la niece du Gentilhomme, & à qui elle avoit paru charmante, étant riche au delà de ses vœux, offrit de l'épouser. Le mariage fut bientôt conclu: ainsi, après beaucoup de traverses, tout s'arrangea pour faire le bonheur d'Emilie & de Cepio.

SECONDE NOUVELLE EN PROSE,

Tirée du second Livre des BERGERIES DE JULLIETTE.

APRÈS la mort de Sigismond Roi de Hongrie, les Peuples de ce Royaume élurent pour leur Roi, Ladislas, qui alors occupoit le trône de Pologne. L'héritiere de Sigismond, mariée à l'Archiduc d'Autriche, n'ayant qu'un fils âgé seulement d'un an, fit des efforts inutiles pour lui conserver la couronne de son pere, & se vit dans la dure nécessité de céder la Ville de Bude au nouveau Roi. Cette Princesse se retira en Autriche avec ceux de

de son parti ; & si, avec des forces plus foibles que celles de son adversaire, elle ne put tenter le sort d'une bataille, au moins chercha-t-elle continuellement à l'inquiéter.

Ladislas fut reçu dans Bude avec la plus grande magnificence : il y eut de brillans tournois, dont la jeune Hildegarde fit les honneurs. Hildegarde étoit fille du fameux Jean Corvin Huniade, Général Hongrois, à qui le Roi de Pologne devoit en partie la couronne qu'il venoit de recevoir. Elle remit au vainqueur une riche armure & un superbe coursier. Cet instant fut bien flatteur pour la fille d'Huniade : ce fut à l'ami de son pere, au compagnon de ses exploits, & au seul guerrier qui avoit trouvé le chemin de son cœur, qu'elle présenta le prix. Ce jeune Hongrois se nommoit *Alvardo* ; Ladislas fut enchanté de l'adresse & de la valeur qu'il venoit de montrer dans le tournoi ; il lui donna une charge qui l'attachoit auprès de sa personne, & bientôt il eut lieu de s'applaudir du choix qu'il venoit de faire.

Les Turcs, dans ce temps, étoient en guerre ouverte avec les Hongrois. Ladislas voulut réprimer leur audace : il

rassembla une armée formidable, composée de l'élite de ses nouveaux Sujets, & des meilleures troupes Polonoises. Au lieu de les attendre sur ses frontieres, il entra sur leurs terres, & leur livra bataille; la mêlée fut sanglatne, & Ladislas y auroit péri, si Alvardo, qui lui servoit d'aide-de-camp, n'eût détourné le coup mortel qu'un Turc alloit lui porter. La victoire se déclara en faveur des Chrétiens, qui, ayant mis leurs ennemis en fuite, pillerent leur camp, où ils trouverent des richesses inestimables. Alvardo entra le premier dans la tente du Bacha Albiuser, & ne fut pas peu surpris de la beauté d'une jeune Esclave, qui, tombant à ses pieds, le supplia de la prendre sous sa protection. Quoique deux Officiers de l'armée fussent entrés dans la tente du Bacha immédiatement après lui, Alvardo ne laissa pas de s'attribuer cette prise, qui déjà commençoit à intéresser son cœur, & qui bientôt lui fit oublier ce qu'il devoit au brave Huniade, & l'amour qu'il avoit eu pour sa charmante fille.

La campagne étant finie, beaucoup d'Officiers Hongrois quitterent l'armée en même temps que le Roi Ladislas, &

ſe rendirent à Bude pour y paſſer le quartier d'hiver, Huniade s'étant chargé de veiller à la ſûreté des frontieres du Royaume avec quelques troupes d'élite. Alvardo, livré tout entier à ſes nouvelles amours, ne daigna pas, à ſon arrivée à Bude, aller donner à Hildegarde la moindre preuve qu'il lui étoit encore attaché. Hildegarde fut indignée de ce procédé; mais, trop haute pour s'abaiſſer à de vaines plaintes, elle crut qu'il étoit des moyens plus nobles de ſe venger d'un perfide qui oublioit des engagemens ſacrés. Elle ſe couvre d'une armure complette, monte un vigoureux courſier, &, la viſiere baiſſée, ſe rend à la Cour, avec le deſſein de provoquer au combat l'infidele Alvardo. Dans ce moment, il étoit auprès du Roi, & ſe voyoit vivement preſſé par les deux Officiers qui étoient entrés preſque auſſi-tôt que lui dans la tente du Bacha, & demandoient au Roi de remettre la poſſeſſion de la belle priſonniere au ſort d'un combat entre eux & Alvardo. Ladiſlas n'avoit pas encore prononcé, & il étoit arrêté par l'offre que faiſoit Alvardo de combattre ſeul contre ſes deux adverſaires. » Vous aurez » un ſecond, lui cria Hildegarde qui

» arrivoit déguisée en Chevalier, à l'inſ-
» tant où ſon ingrat faiſoit cette pro-
» poſition ; je m'offre pour vous en ſer-
» vir «. Le Chevalier inconnu eſt accepté : on ſe rend ſur l'arene ; le combat ſe livre, & les deux adverſaires d'Alvardo payent de leur vie la témérité qu'ils ont eue. Une partie de l'armée Hongroiſe, les principaux de la Cour, & Ladiſlas lui-même, avoient aſſiſté à ce combat : comme ils ſe propoſoient de complimenter les vainqueurs, le ſecond d'Alvardo fit un défi à celui qu'il venoit de défendre, & ſupplia le Roi de ne pas lui refuſer la permiſſion de venger, dans un nouveau combat, un affront perſonnel, qui ne pouvoit être lavé que dans le ſang de l'un ou de l'autre. Vainement Alvardo proteſta-t-il qu'il ne leveroit pas la lance contre ſon défenſeur, il fallut rentrer dans la carriere : mais lorſque l'inconnu arriva ſur lui la lance en arrêt, Alvardo baiſſa la ſienne, ainſi qu'il l'avoit promis.

Hildegarde n'ayant pu forcer ſon ingrat Amant à lui donner la mort, ou à la recevoir de ſa main, de déſeſpoir, piqua ſon cheval, & lui abandonna la bride. Bientôt on la perdit de vue ; mais cette infortunée n'eut pas fait quelques

lieues, qu'elle tomba dans un parti de Hongrois, commandé par un fameux Capitaine, nommé *Garra*, qui tenoit pour l'Archiducheſſe d'Autriche, fille du feu Roi d'Hongrie. Hildegarde ſe défendit avec un courage extraordinaire, &, quoique ſes ennemis cherchaſſent à l'épargner, elle ne devint leur priſonniere que lorſque ſes forces, affoiblies par le ſang qu'elle perdoit, la firent tomber évanouie.

Alvardo avoit vu fuir ſon adverſaire, & vouloit abſolument le connoître. Accompagné de quelques amis, il ſuivit ſes traces; mais la légéreté du cheval que montoit Hildegarde laiſſoit toujours bien loin ceux qui la pourſuivoient. Ils n'arriverent qu'au moment où Garra cherchoit à délaſſer l'armet de la fille d'Huniade, pour connoître quel étoit ſon priſonnier. Cet Officier, voyant une troupe nombreuſe prête à l'environner, ſe retira avec précipitation. Aux armes d'Hildegarde, Alvardo reconnut celui qu'il cherchoit; il deſcend de cheval, acheve de lui délaſſer ſon armet, & voit..... quel ſpectacle pour lui! la fille d'Huniade noyée dans ſon ſang, & qui ſemble n'avoir plus qu'un moment

à vivre. Alvardo pousse un cri lamentable : à ce cri, Hildegarde paroît se ranimer; elle jette un œil mourant sur Alvardo, & le reconnoît. » Je meurs par » la main de nos ennemis, lui dit-elle; » je voulois périr par la vôtre : il étoit juste » que celui qui, par son infidélité, avoit » détruit tout mon bonheur, terminât » enfin des maux bien plus cruels à » supporter que la mort que je vous de- » mande. Barbare! s'il vous reste quelque » sensibilité pour une Amante qui n'a » aimé que vous, prêtez-lui votre bras » pour finir ses souffrances «. Pendant ce temps, Alvardo s'empressoit à arrêter le sang qu'Hildegarde perdoit par deux larges blessures : il la conjura d'oublier son crime, & l'assura que, revenu sincèrement à elle, il ne cesseroit de l'adorer. » Il est trop tard, lui répondit en » soupirant la fille d'Huniade; mais » j'aime à voir votre repentir; il rend » ma mort moins affreuse; & s'il étoit » encore quelques secours « .... Elle n'en put dire davantage, & retomba dans un profond assoupissement.

Alvardo étoit livré au plus grand désespoir, & loin de pouvoir secourir sa Maîtresse expirante, lui-même avoit be-

ſoin de ſecours. On fit un brancard de branches d'arbres, on y plaça la malheureuſe Hildegarde, & cette troupe affligée regagna Bude le plus promptement qu'il lui fut poſſible. Les Chirurgiens, qui furent auſſi-tôt appelés, après avoir viſité les plaies de la fille d'Huniade, répondirent qu'elles n'étoient pas mortelles, & que l'abondance du ſang qu'elle avoit perdu prolongeoit ſeul ſon évanouiſſement : elle revint enfin pour recevoir les ſermens d'Alvardo de l'aimer juſqu'à la mort, ſi elle daignoit lui pardonner ſon infidélité. Cette généreuſe fille ne mit aucune condition au pardon qu'elle lui accorda ; mais déjà, pour ſe rendre digne de l'obtenir, il avoit renvoyé la belle Eſclave au Bacha ſon pere. Huniade, ayant appris avec quel courage Hildegarde s'étoit montrée dans les différentes circonſtances de cette aventure, vint à Bude, félicita ſa fille, & l'unit au brave Alvardo.

TROISIEME NOUVELLE EN PROSE ;

Tirée du ſecond Livre des BERGERIES DE JULLIETTE.

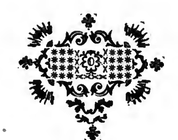
PENDANT que Ladiſlas, dont nous venons de parler, n'étoit encore que Roi

de Pologne, il se signala par un trait de générosité, qui peut-être fut cause que, quelques années après, il parvint au trône de Hongrie. Ce Monarque étoit devenu amoureux d'une très-belle personne, nommée *Christine*, fille d'un des principaux Seigneurs de Pologne. Christine aimoit & étoit aimée d'un Gentilhomme Polonois, peu riche, mais plein de valeur, appelé *Caramanski*, qui, dans plusieurs combats contre les Tartares, fit de si grandes actions, que le Roi reconnut ses services par le don de plusieurs terres considérables, & par la nomination à une des principales charges du Royaume. Ces faveurs de la fortune enhardirent Caramanski à demander la main de sa belle Maîtresse; il se disposoit à faire ce pas, lorsque Ladislas l'appela dans son cabinet, lui confia l'amour qu'il avoit pour Christine, & le chargea d'aller lui offrir & son cœur, & le partage de son trône. Caramanski resta immobile à cette proposition; mais, reprenant ses sens & écoutant la voix de la reconnoissance plutôt que celle de l'amour, il obéit, & fut porter ce triste message à Christine, en la suppliant d'oublier leur tendresse mutuelle, & de rendre heureux l'amoureux Ladislas,

» Mon Amant eſt tout pour moi, lui » répondit cette charmante fille ; il me » tient lieu de richeſſes & de grandeurs. » Je reſpecte Ladiſlas, mais je me don- » nerai plutôt la mort, que d'être ſon » épouſe «. Sans faire part à Caramanski du deſſein auquel elle vient de s'arrêter, Chriſtine ſe rend au Palais, demande à parler à Ladiſlas, ſe jette à ſes pieds ; & après lui avoir avoué combien elle aime Caramanski, & la propoſition qu'il vient de lui faire de la part du Monarque : » Vous » êtes trop généreux, lui dit-elle, pour » vouloir ſéparer deux Amans qui mour- » roient de douleur ſi vous uſiez contre » eux de tout votre pouvoir ; je n'ajouterai » pas que votre intérêt exige que vous » ſacrifiez à la ſplendeur de votre rang, » un amour paſſager, dont vous rougiriez » ſans doute lorſque votre paſſion ſeroit » ſatisfaite : je dirai plus ; les Polonois ne » verroient pas ſans murmurer une union » ſi diſproportionnée, & vous ſavez qu'il » eſt des pays où il n'y a qu'un pas des » murmures à la révolte «. Ces mots prononcés avec fermeté toucherent ſenſiblement Ladiſlas, il ne voulut pas être moins généreux que ces Amans : il fit des efforts pour oublier la charmante Chriſtine, &

bientôt il permit qu'elle épousât Caramanski.

Quelque temps après, Caramanski fut envoyé en ambassade en Hongrie ; il y fit un si grand éloge des vertus & de la générosité de son Roi, que les Hongrois s'enflammerent pour lui, & qu'à la vacance du trône ils l'élurent d'une voix presque unanime.



TROISIEME LIVRE

DES BERGERIES DE JULLIETTE;

Auquel, comme aux deux premiers, ſont traités les divers effets de l'amour.

Avec pareils enchériſſemens de divers Poéſies & Diſcours; enſemble la Diane, Paſtourelle ou Fable Bocagere.

De l'invention D'OLENIX DU MONT-SACRÉ, *Gentilhomme du Maine.*

A très-illuſtre & très-vertueux Seigneur Monſeigneur le Duc de MONTPENSIER, *Pair de France, & Lieutenant-Général, pour* SA MAJESTÉ, *au pays de Normandie* (Tours, 1594).

DANS ce troiſieme Livre, comme dans les deux premiers, les Bergers & les Bergeres, raſſemblés auprès de la Fontaine des Lauriers, s'entretiennent de leurs amours, & le ſtyle obſcur qu'ils emploient pour expliquer leurs ſentimens ſur les différentes manieres d'aimer, ne

nous permet pas d'en citer aucune phrase. Dans la crainte d'ennuyer nos Lecteurs, nous nous garderons bien d'extraire aucune des cinq Nouvelles en vers, ni des autres pieces de Poésies, & nous nous contenterons d'esquisser trois des Nouvelles en prose, qui nous ont paru les seules dans ce gros Volume qui méritassent quelque attention.

Je ne dirai rien de la Pastorale de Diane, qui termine ce Volume, elle est en trois actes, & en vers fort médiocres. L'intrigue roule sur un tour de passe-passe d'un Magicien, nommé *Eliman*, qui donne à un Berger, nommé *Fauste*, Amant rebuté de la Bergere Diane, une eau dont il se frotte le visage, & qui le fait paroître Nymphis, Amant favorisé de sa Belle. De ce tour de sorcellerie naissent des quiproquo & des querelles que le Magicien appaise par de nouveaux tours de son métier. Il guérit une partie des Amans de la passion qui les tourmente, & rend les autres heureux.

PREMIERE NOUVELLE EN PROSE,

Tirée de la troisieme partie des BERGERERIS DE JULLIETTE.

CE n'est pas sans raison qu'on nous peint l'Amour & la Fortune presque toujours en querelle.

Le Seigneur Roderigo, riche Gentilhomme Italien, & le jeune Scipion, d'une famille noble, mais peu fortunée, prirent

tous deux beaucoup d'amour pour l'aimable Camille, fille du Comte de Férand, l'un des plus opulens Gentilshommes de la Marche d'Ancone. Roderigo, orgueilleux de ſes richeſſes, fit à cette charmante perſonne l'aveu de ſa paſſion en Amant qui croit honorer de ſon choix l'objet qu'il ſe propoſe d'épouſer. Scipion, au contraire, ne lui déclara ſa tendreſſe que comme un eſclave qui implore une grace, & qui tremble qu'on ne le croie pas digne de l'obtenir. Camille rejeta les vœux de Roderigo, & accorda toute ſa tendreſſe à Scipion. Un jour que le premier, en préſence de ſon rival, preſſoit la fille de Férand de ſe déclarer, il s'expliqua en termes ſi durs & ſi peu dignes d'un galant homme, que Scipion ne put s'empêcher de le lui reprocher, &, en quelque ſorte, de lui impoſer ſilence. La querelle s'échauffa au point que Roderigo propoſa un duel à Scipion, & l'on ne doit pas douter qu'il ne fût accepté. Mais, comme le dit l'Auteur, Roderigo ſavoit mieux manquer de reſpect aux Dames, que ſe battre contre les hommes; il ne parut point au rendez-vous aſſigné, & le lâche implora les bons offices du Comte Férand pour le raccommoder avec Scipion.

Cette conduite méprisable, en faisant d'un côté le bonheur de Scipion, puisqu'elle lui obtint l'aveu de la tendresse que Camille avoit pour lui, de l'autre fit son malheur, puisqu'elle mit Roderigo dans le cas d'extorquer du Comte Férand la promesse qu'il le choisiroit pour l'époux de sa fille.

Camille, pressée par son pere sur ce mariage, lui avoua son aversion pour Roderigo, & le conjura de ne pas la rendre malheureuse, en se servant de tout son pouvoir dans cette occasion. Le Comte Férand aimoit sa fille, & lui promit de différer du moins, & même de rompre, quand il le pourroit, ce projet d'alliance. Cependant l'orgueilleux Gentilhomme, soupçonnant l'intelligence qui étoit entre Camille & Scipion, engagea, pour s'en assurer, le pere de cette belle fille à proposer à Scipion de faire pour lui un voyage à Rome, afin d'y régler plusieurs affaires importantes. Scipion accepte la commission; mais Camille en est effrayée; elle ne peut se persuader, comme son Amant l'imagine, que ce soit un moyen d'assurer leur union. Scipion, qui croit rendre service au pere de sa Maîtresse, part, & arrive à Rome sans aucun acci-

dent; mais le fourbe Roderigo, trompant le Comte Férand & sa fille, leur montre une lettre, par laquelle on l'instruit que ce Gentilhomme a été assassiné avant d'arriver dans cette Ville. Cette cruelle nouvelle jeta la tendre Camille dans un tel état, qu'on craignit pour ses jours, & que son pere, ayant découvert la supercherie, en fut indigné, & écrivit sur le champ à Scipion, qu'il eût à revenir promptement, & que, malgré son peu de fortune, il l'acceptoit pour son gendre.

Cette nouvelle, répandue dans le pays, enflamma la colere du lâche Roderigo: n'osant, comme on l'a vu, se mesurer contre son rival, il forme le projet de l'assassiner; suivi de quelques scélérats, il va au devant de lui, &, malgré sa résistance, le laisse percé de coups, à peu de distance de la Ville où Camille résidoit. Lorsqu'on vint avertir le Comte Férand de ce crime, il courut pour porter des secours au malheureux Scipion; mais il n'étoit déjà plus. Il ne put douter d'où partoit le coup; & pour éloigner sa fille des lieux qu'habitoit le meurtrier, il la conduisit dans un Château qu'il avoit auprès de Ferrare.

Quiconque s'est une fois souillé du sang innocent, veut s'en abreuver en-

core. Roderigo, désespéré du parti que Férand a fait prendre à sa fille, se rend avec les mêmes scélérats qui l'ont aidé à assassiner Scipion, au Château qu'elle habite, &, menaçant le Comte Férand de le poignarder s'il ne consent à lui donner sa fille en mariage, il fait craindre à Camille de voir assassiner son pere à ses yeux, si elle refuse de lui donner la main. Ce fut sous ces affreux auspices que se termina cet hymen. Hélas ! cette soumission ne sauva pas la vie au Comte Férand ; peu de jours après, il mourut au milieu des plus terribles convulsions ; & l'on ne put douter que ce ne fût l'effet d'un poison violent.

De ce moment, l'infortunée Camille fut renfermée & gardée à vue dans le même Château qui avoit vu périr son pere, & dont, par sa mort, Roderigo étoit devenu possesseur. Se nourrissant de larmes, & méditant la vengeance de tant de crimes, elle se contraignit à feindre. Au lieu des reproches dont elle avoit accablé son détestable mari, elle parut le voir avec moins d'effroi ; peu à peu elle se contraignit jusqu'à lui faire quelques caresses. Roderigo, abusé par ces avances, se persuade que le temps a diminué la juste

juste haine de son épouse ; il la tient moins resserrée. C'est le moment où l'attendoit Camille : un jour qu'il revenoit de la chasse, avec un visage ouvert elle lui présente un breuvage capable, dit-elle, d'étancher la soif qu'il paroît avoir : » Mais, lui répond Roderigo, dois-je » recevoir cette coupe de votre main « ? » Votre crainte est juste, reprend Camille ; » mais pour ne vous laisser aucun doute » sur moi, je vais en faire l'essai «. A l'instant elle avale une partie de la liqueur, & Roderigo s'empresse de boire le reste. Le poison ne tarda pas à faire son effet ; le coupable Roderigo commence à en sentir les atteintes, sa vue se trouble, il chancelle, & tombe aux pieds de son épouse. Camille, certaine de sa vengeance, ne redoute plus de se déclarer. » Barbare, lui dit-elle, dans cet instant » rappelle-toi tous tes crimes. Vois ruisseler le sang du malheureux Scipion, » expirant sous tes coups ; vois mon pere, » en proie aux douleurs les plus aiguës, » ne pouvant plus te nommer, fixer les » yeux sur toi, &, les détournant de sa » fille infortunée, les lever au ciel, pour » lui demander un vengeur. Je ne te parle » pas de ton épouse, elle oublie tous les

» maux que tu lui a fait endurer, puiſque » le breuvage empoiſonné qui t'arrache la » vie, en agiſſant plus lentement ſur elle, » lui laiſſe la barbare ſatisfaction de jouir » de ton ſupplice «. Roderigo voulut s'armer d'un poignard, pour le plonger dans le cœur de Camille; mais les forces lui manquerent, & il expira dans les convulſions de ſa rage. La courageuſe Camille ne tarda pas à ſuivre ſon époux ; mais ſa mort fut plus douce, elle étoit vengée.

DEUXIEME NOUVELLE EN PROSE,

Tirée de la troiſieme partie des BERGERIES DE JULLIETTE.

DEUX mots ſuffiront pour donner une idée de cette Nouvelle qui n'offre aucune intrigue & eſt dénuée de toute eſpece d'intérêt.

UN Seigneur François avoit pour Page un jeune homme bien fait, & de la figure la plus agréable : ce Page prit beaucoup d'amour pour la belle Polixene, fille de ce Seigneur, & oſa lui faire l'aveu de ſa tendreſſe. Polixene, intérieurement, payoit la paſſion du Page du plus tendre retour, mais, trop réſervée pour lui en faire l'aveu,

& craignant ſa foibleſſe, elle lui conſeilla d'aller exercer ſa valeur en Piémont, où les François faiſoient alors la guerre, &, avant de partir, lui donna un bracelet de prix, comme un gage de ſon amitié. Le Page regarda ce conſeil comme un ordre de ne plus paroître aux yeux de ſa Maîtreſſe, & le préſent du bracelet comme un médiocre témoignage du contentement qu'elle avoit de ſes ſervices.

Cependant Antoine, c'eſt le nom du Page, ſe diſtingua tellement dans différentes occaſions périlleuſes, que le bruit en vint juſqu'au Château qu'habitoit Polixene, & l'on ne doit pas douter du plaiſir que lui fit cette nouvelle. La gloire qu'acquiert l'objet que nous aimons, rejaillit ſur nous. Le pere de Polixene aimoit ſincérement Antoine, & vit avec ſatisfaction qu'il ſe rappeloit les bonnes inſtructions qu'il avoit cherché à lui donner. La campagne étant finie, les troupes entrerent en quartier d'hiver; & auſſi-tôt qu'Antoine fut établi dans le ſien, il écrivit à Polixene à peu près en ces termes:

» Votre réponſe décidera de la vie ou
» de la mort du malheureux Antoine.
» Vous m'avez banni inhumainement de
» votre préſence, ſous prétexte que je

» devois chercher à vous mériter par des » actions d'éclat. Je vous ai obéi, & l'on » prétend que j'ai rempli les devoirs que » l'honneur prescrit à un Gentilhomme » François. Il est temps que le don de » votre cœur assure ma félicité, ou qu'un » refus cruel termine mes jours malheu» reux. Votre réponse décidera de mon » sort ; je l'attends pour me rendre à vos » pieds, ou pour affronter la mort au » milieu des ennemis «.

Polixene reçut ce billet, & elle y fit sur le champ la réponse la plus affectueuse. Elle l'invitoit à lui être fidele, & lui faisoit entrevoir que sa constance seroit bientôt couronnée par un heureux succès. Mais malheureusement cette lettre tarda à être rendue au bouillant & amoureux Antoine ; il perd toute espérance ; il se croit méprisé. Dans ce moment, un détachement ennemi vient attaquer le quartier où il se trouve ; il monte précipitamment à cheval, se jette au fort de la mêlée, &, après avoir fait des prodiges de valeur, il reçoit le coup de la mort, en reprochant à la tendre Polixene sa prétendue cruauté.

TROISIEME NOUVELLE EN PROSE,

Tirée de la troiſieme partie des BERGERIES DE JULLIETTE.

SIRACK, jeune Beauté, née à Byzance, ayant été, dans un voyage, enlevée par des corſaires Egyptiens, fut, peu de temps après, arrachée de leurs mains par Miradaph, Officier des galeres du Sultan Mahomet II. Miradaph, en rompant les fers de la belle Sirack, devint l'eſclave de cette charmante perſonne, qui conçut pour lui l'amour le plus tendre. Comme la flotte que commandoit le Général Turc devoit hiverner dans le port de Damas, il y aborda avec ſes vaiſſeaux, & rendit compte au Bacha de cette Ville du ſuccès de ſa campagne ; mais il ſe garda bien de lui montrer Sirack, qu'il regardoit comme le butin le plus précieux qu'il eût enlevé aux ennemis. Mais le Bacha, homme voluptueux & hardi, fut bientôt informé de ce ſecret : il employa le nom de Mahomet, pour lui ordonner de faire conduire dans ſon Serrail la Beauté priſe ſur les vaiſſeaux Egyptiens, & dont il ſe propoſoit de faire

hommage à son Souverain. Ce fut vainement que Miradaph prétendit que Sirack étoit une personne libre qu'il avoit promis de remettre entre les mains de ses parens; il fut contraint d'obéir. Le Bacha ne put voir l'aimable Sirack, sans lui faire les plus indécentes propositions : mais cette jeune personne, qui aimoit véritablement Miradaph & vouloit se réserver pour lui, eut la prudence de feindre d'être sensible aux offres de ce Gouverneur, & jura de se rendre à ses désirs aussi-tôt qu'elle auroit rompu avec son libérateur, à qui elle avoit promis sa main. » Laissez-moi, » lui dit-elle, seulement le temps de lui » renvoyer cet anneau qu'il m'a donné, » & de recevoir en échange celui qu'il » a accepté de ma main, & vous serez » satisfait «. Le Bacha, trompé par l'apparente sincérité de Sirack, lui accorda cette permission. Sirack écrivit sur l'anneau : *Tirez moi d'ici*, & le remit à un Esclave, qui le porta sur le champ à Miradaph. L'amoureux Turc comprit aisément ce que Sirack cherchoit à lui apprendre du besoin qu'elle avoit d'un prompt secours; il donna à l'Esclave un autre anneau, dont le chaton étoit rempli d'un peu de poudre, avec ces mots gravés autour

de l'anneau : *Prends ce qui est dedans.* Sirack ne douta pas, en recevant cette bague, que la poudre qu'elle renfermoit ne fût du poison. Elle crut que son Amant, qui ne pouvoit supporter l'idée qu'elle alloit lui être infidelle, lui demandoit le sacrifice de sa vie. Elle s'y détermina sans balancer, & prit cette poudre, qui, quelques minutes après, la jeta dans une profonde léthargie (Moyen ridicule par son impossibilité, & mal-adroitement copié par une infinité d'Auteurs d'anciens Romans).

La mort de Sirack se répand dans le Serrail, le Bacha en est instruit ; il accourt, se précipite sur son corps, & veut la suivre dans le tombeau. On l'arrache à ce spectacle douloureux, &, dès le soir même, Sirack est transportée dans le sepulcre des Esclaves du Bacha.

L'effet de cette poudre soporative ne devoit durer que jusqu'au milieu de la nuit; Miradaph n'en pouvoit douter. Il fut enlever, avant le jour, le corps de Sirack, & le transporta dans son vaisseau, dont le Pilote fit aussi-tôt déployer les voiles. Lorsque la léthargie cessa, ces deux Amans se revirent avec des transports de joie difficiles à concevoir; mais

Nicolas de Montreux n'a pas voulu les laiſſer jouir long-temps du bonheur d'être échappés à ce danger. Il ſuppoſe que le Bacha, inſtruit que le corps de Sirack a été enlevé du tombeau par Miradaph, fait armer quelques vaiſſeaux légers, qui le rejoignent, le combattent, & le ramenent à Damas. Miradaph eſt jeté dans un cachot, & Sirack rentre dans le Serrail du Bacha, pour eſſuyer de nouvelles perſécutions; elle feint, comme la premiere fois, de ſe rendre, à condition qu'une fête brillante précédera l'inſtant du ſacrifice qu'on exige d'elle. Un feſtin eſt préparé; le Bacha, comme Sirack l'avoit préſumé, ſe plonge dans l'ivreſſe, & eſt laiſſé ſeul avec ſa Maîtreſſe, qui lui plonge un poignard dans le cœur, & qui, au moment de ſe percer elle-même, eſt arrêtée par Miradaph, échappé de ſa priſon avec une partie de ſes Soldats. Tout cela eſt fort extraordinaire & fort peu vraiſemblable; mais c'étoit le goût du ſeizieme ſiecle, & nos bons aïeux, pour s'intéreſſer aux malheurs des Héros de Romans, n'en demandoient pas plus à l'imagination des Auteurs. Nous devons ajouter que Miradaph retourna auprès de Mahomet II,

lui raconta toutes ses aventures, obtint la grace de Sirack pour le meurtre du Bacha, épousa sa belle Maîtresse du consentement de ses parens, & vécut long-temps heureux avec elle.

QUATRIEME NOUVELLE EN PROSE,

Tirée de la seconde partie des BERGERIES DE JULLIETTE.

ELLIO FORNARI, Gentilhomme Vénitien, ayant épousé à Rome Simpronie Malatesta, retournoit avec elle dans sa Patrie. Le petit bâtiment sur lequel ils s'étoient embarqués fut rencontré, attaqué, & pris en moins d'une heure par le vaisseau que montoit lui-même le fameux Barberousse, alors Roi d'Alger. Tout l'équipage fut fait esclave, & passa dans les fers du Bacha Mahomet, commandant une escadre, que le Grand-Seigneur avoit chargé de joindre à celle de Barberousse. La seule Simpronie fut envoyée au Roi d'Alger, comme un présent digne de lui.

La campagne, si nous appelons ainsi les pirateries de ce célebre Corsaire, étant finie, Barberousse rentra à Alger,

& Mahomet ramena ses vaisseaux à Constantinople. Pendant la traversée, Mahomet fit venir devant lui Ellio, dont il avoit remarqué la valeur pendant le combat où ce brave Vénitien avoit infructueusement cherché à défendre sa liberté & celle de Simpronie. Il l'interrogea, & fut si satisfait de ses réponses, qu'il lui fit ôter ses fers, & le traita avec beaucoup de bonté. Ce Turc avoit ses vûes : occupant déjà un grade considérable dans la Marine Ottomane, le Bacha vouloit s'attacher des Officiers de mérite, en état de seconder les entreprises qu'il méditoit. Mais pour avoir lieu d'employer avantageusement Ellio, il falloit qu'il embrassât la Religion Musulmane. La proposition lui en fut faite; mais Ellio, ferme dans ses principes, déclara au Bacha que la mort la plus horrible ne le contraindroit jamais à faire le sacrifice de sa Religion. Mahomet fut fâché de cette résistance; mais il ne désespéra pas de la vaincre, & continua de traiter le jeune Vénitien avec les plus grands égards. La liberté dont il jouissoit dans le Serrail du Bacha, avoit donné occasion à l'épouse de Mahomet de le remarquer; & l'on sait que lorsqu'une

femme Turque jette les yeux ſur un Etranger aimable, l'amour entre aiſément dans ſon cœur. Celle-ci s'enflamma auſſi-tôt pour Ellio ; & lorſque ſon époux fut au moment de ſe rembarquer pour aller rejoindre Barberouſſe, craignant qu'il n'emmenât avec lui ſon Eſclave, elle l'engagea à le lui confier, & lui promit de trouver les moyens d'en faire un bon Muſulman. Mahomet ſans doute n'étoit ni ſoupçonneux, ni jaloux ; il conſentit que ſon épouſe prît tout pouvoir ſur le Vénitien, & il partit, avec l'ordre & le deſſein de ſeconder encore une fois Barberouſſe, & de défendre Alger, que l'Empereur Charles-Quint ſe propoſoit d'attaquer.

Revenons à Simpronie. Occupée à pleurer ſon époux & ſa liberté, elle n'avoit pas daigné remarquer les tendres avances que lui faiſoit Barberouſſe ; mais lorſqu'il oſa lui parler en Maître, & la menacer d'obtenir par la force ce qu'il auroit déſiré ne devoir qu'à ſon amour, elle lui répondit froidement, qu'elle avoit un moyen ſûr pour ſe dérober à ſes violences, & qu'elle choiſiroit plutôt la mort, que de manquer à la fidélité qu'elle avoit jurée à ſon époux. Nicolas de Mon-

trueux ne connoissoit peut être pas bien le caractere de Barberousse ; mais il suppose que cette réponse en imposa au Corsaire, & que depuis il ne parut qu'en Amant soumis devant son Esclave.

Ellio ne se délivra pas aussi facilement des pressantes poursuites de l'épouse de Mahomet. Voyant que vainement ses yeux se tournent avec amour sur le jeune Vénitien, qu'il dédaigne d'interpréter ses soupirs, un jour qu'elle l'a appelé dans son cabinet, sous prétexte de lui expliquer les principes de la Loi de Mahomet, franchissant avec impudence les loix de la pudeur, elle lui déclare effrontément l'amour dont elle brûle pour lui. Ellio, indigné, effrayé même, veut se dérober à ses embrassemens, & il ne le peut, ainsi qu'un autre Joseph, qu'en lui abandonnant son manteau. Aux cris que fit la femme de Mahomet, tous les Esclaves accoururent; & cette Putiphar, prenant sur le champ son parti, accuse le vertueux Ellio d'avoir osé attenter à sa pudicité. Furieuse de voir ainsi sa passion méprisée, elle ordonne que l'Esclave soit mis aux fers, &, dès le lendemain, elle le fait embarquer, & l'envoie à son mari, pour qu'il

en faſſe juſtice ſuivant l'énormité du crime qu'elle lui ſuppoſe.

La flotte de Mahomet étoit alors dans le Port d'Alger, & le Commandant dans la Ville même ; en recevant cette fauſſe nouvelle, il ne mit point d'intervalle entre l'arrivée d'Ellio & l'arrêt de ſon ſupplice : il ordonna qu'il fût empalé. On le conduiſoit au ſupplice préparé pour lui ſur le môle du Port ; le malheureux étoit ſuivi d'une foule innombrable de Peuple. Simpronie voit des fenêtres du Palais de Barberouſſe paſſer cette funeſte pompe : elle s'informe, apprend que c'eſt un Eſclave Italienqui va périr; & ſon cœur, plus que ſes yeux, lui fait reconnoître Ellio. Sans laiſſer à ſa raiſon le ſoin de diſcuter s'il étoit en effet coupable, & ne prenant conſeil que de ſa tendreſſe pour ſon époux, elle va ſe jeter aux pieds de Barberouſſe. » Cet Eſclave, lui dit-elle, eſt » mon frere; la voix de la Nature me » crie de te demander ſa grace. Si tu me » l'accordes, je cede à tes tranſports ; » heureuſe d'avoir, aux dépens de ce que » j'ai de plus cher, ſauvé les jours d'un » frere que je crois innocent «. » Qu'on » vole, s'écria Barberouſſe, & qu'on em» pêche, par mon ordre, le ſupplice de

» cet Esclave. Vous triomphez, aimable
» Simpronie, ajouta-t-il ; le Roi d'Alger
» ne sera pas moins généreux que vous :
» il vous accorde la grace de votre frere ;
» il rompt vos fers, & vous rend votre
» liberté à l'un & à l'autre. Retournez dans
» votre Patrie, & publiez-y que Barbe-
» rousse a fait taire les mouvemens de la
» plus forte passion qui fût jamais, pour
» rendre hommage à la vertu «.

Simpronie & Ellio, charmés de leur réunion après avoir éprouvé tant de disgraces, se rendirent à Venise, d'où Simpronie écrivit à Barberousse tout le détail de sa tromperie. Le Corsaire reçut ses excuses à ce sujet, & n'en estima pas moins la charmante Simpronie, qui vécut long-temps heureuse avec le fidele Ellio.



LE QUATRIEME LIVRE

DES BERGERIES DE JULLIETTE,

Auquel, comme aux trois premiers, sont traités les divers effets d'Amour, avec pareils enrichissemens de divers Poésies & Discours.

Ensemble la Tragédie D'ISABELLE, *tirée de l'Arioste.*

De l'invention D'OLLENIX DU MONT-SACRÉ, *Gentilhomme du Maine* (Paris, 1595).

NICOLAS de Montreux dédie ce quatrieme Livre à Emmanuel de Lorraine, Duc de Mercœur & de Penthievre, qu'il appelle son Mécene, & prend, dans l'Epître qu'il lui adresse, le titre d'Orateur de ce Prince. Philippe Emmanuel étoit fils du Prince Nicolas de Lorraine, dont la fille aînée épousa le Roi Henri III, & fut fait Duc de Mercœur en 1576. Philippe Emmanuel, après la mort du Roi son beau-frere, devint un des plus dangereux ennemis de Henri IV; il se déclara Chef de la Ligue en Bretagne, dont il étoit Gouverneur,

& s'y soutint jusqu'en 1598, qu'il se soumit enfin au Roi, & promit en même temps sa fille unique en mariage à César Monsieur, Duc de Vendôme, fils naturel de Henri IV & de Gabrielle d'Estrée. Cette alliance eut lieu quelques années après, & a fait passer dans la Maison de Vendôme les grands biens qu'elle a possédés jusqu'à son extinction. Le Duc de Mercœur, après son accommodement, passa en Hongrie, fit la guerre aux Turcs avec beaucoup de gloire, & mourut dans ce pays d'une fievre pourprée, en 1602.

Ce quatrieme Livre est, comme les trois premiers, rempli de conversations, presque toujours fort ennuyeuses, entre des Bergers & des Bergeres. On y trouve quantité de Pieces de vers sur différens sujets, & il est souvent parlé avec éloge du Mécene du Romancier.

Il y a, ainsi que dans les autres parties, cinq Nouvelles en vers, & un pareil nombre en prose. Celles en vers ne méritent aucune attention; des cinq en prose, la troisieme & la cinquieme sont les plus passables; & nous nous y attêterons un moment; mais nous devons observer que Nicolas de Montreux s'est toujours attaché à rendre ses dénouemens tragiques, & qu'il n'a pas toujours su leur ôter un certain air de ressemblance qui déplaît, & les rend fastidieux.

Ce Volume est terminé par la Tragédie d'Isabelle, en cinq actes, ou, pour mieux s'exprimer, en cinq scenes. Le sujet en est puisé dans le Poëme de l'Arioste. On se rappelle que Roland, ayant perdu la raison pour l'amour d'Angélique, jeta au loin ses armes. Son ami Zerbin les rassembla, les

les appendit à un arbre, & jura de les défendre. Mandricard veut s'emparer de l'épée du Héros, combat Zerbin, & le tue. Isabelle, Amante de Zerbin, qui avoit été spectatrice de ce duel, veut se donner la mort sur le corps de son Favori; mais elle en est empêchée par un Hermite, qui se charge de donner la sépulture à Zerbin; cependant elle est enlevée par le Maure Rodomont, &, craignant ses violences, elle lui fait accroire qu'elle fait composer un baume dont la vertu rend invulnérable. Pour le lui prouver, elle s'en frotte la premiere le cou, & propose à Rodomont d'essayer de lui couper la tête: le Maure fait cet extravagant essai; & c'est ainsi qu'Isabelle obtient la mort qu'elle désire, & conserve la fidélité qu'elle a promise à Zerbin.

TROISIEME NOUVELLE EN PROSE,

Du quatrieme Livre des BERGERIES DE JULLIETTE.

Du temps que Ferdinand & Isabelle régnoient sur l'Aragon & la Castille, les Maures tenoient encore sous leur domination une partie de l'Espagne, & il y avoit peu de jours où les plus courâgeux d'entre les Chevaliers ne fussent dans le cas de se mesurer avec les Maures de Grenade ou d'Andalousie. Dans ce temps, deux Gentilshommes Castillans, nommés *Alphonse* & *Roderic*, faisoient l'ornement

de la Cour d'Isabelle. Ils avoient, avec succès, souvent combattu contre les Maures, & après une expédition qui venoit de les combler de gloire, ils se rendirent auprès de leur Souveraine pour prendre ses ordres. Pendant leur séjour à Burgos, ils furent également épris d'amour pour la charmante Elisabeth, une des Demoiselles d'honneur de la Reine. Roderic fut favorablement écouté; mais Alphonse ne put voir sans jalousie la préférence qui étoit accordée à son ami, & peu s'en fallut qu'il ne lui proposât de décider par la mort de l'un ou de l'autre, à qui cette belle devoit appartenir. C'est une extravagance bien singuliere des Amans, de croire qu'un cœur qui s'est donné, peut être remis au sort des armes. Roderic chercha à convaincre son ami de l'inutilité de ses poursuites, & du peu d'avantage qu'il retireroit, pour son bonheur, quand même il lui arracheroit la vie. Cet Amant rebuté, le désespoir dans le cœur, embrassa tendrement Roderic, & se retira dans une campagne.

L'absence d'Alphonse fit grand plaisir à Elisabeth & à Roderic. Ne voyant plus d'obstacles à leur amour, ils s'y abandonnerent entiérement, & fixerent le jour

de leur union, que la Reine désiroit; mais cet heureux instant fut retardé par une querelle que firent à Roderic deux Chevaliers Castillans, qui avoient combattu avec lui dans la derniere expédition contre les Maures. Tous deux prétendoient lui disputer un prisonnier de distinction, & lui offroient le combat pour décider à qui il devoit appartenir. Roderic ne se défendit d'abord que par des raisons; mais se voyant poussé à bout, il consentit que le sort des armes décidât de la légitimité de cette contestation, & supplia lui-même la Reine de leur ouvrir le camp. Ce ne fut pas sans peine qu'il obtint cette permission; Isabelle pensoit qu'il étoit peu juste d'autoriser un combat de deux champions contre un seul.

Cependant les trois Chevaliers entrerent dans le camp, & tous les spectateurs partagerent les tendres inquiétudes de la belle Elisabeth. D'abord Roderic parut recevoir ses deux adversaires avec tant d'adresse & de courage, qu'on commença à se flatter que la victoire pencheroit de son côté; mais bientôt ses forces s'épuiserent, & l'on vit le moment que, renversé de son cheval, il alloit être percé d'un coup de lance. Un

cri que fit toute l'aſſemblée dans ce moment, ne laiſſa pas remarquer un Chevalier inconnu, couvert d'armes ſimples, qui, ayant demandé aux Juges du combat la permiſſion de ſervir de ſecond à Roderic, s'étoit placé entre ce Chevalier & un de ſes adverſaires, & avoit détourné le fer de la lance. La partie étant devenue égale, le combat reprit avec plus de fureur qu'auparavant; mais Roderic & l'inconnu s'étant attachés chacun à un de leurs adverſaires, ils les eurent bientôt jetés ſur l'arene, où ils expirerent. Après cette victoire, le Chevalier aux armes ſimples ſe retira ſecrétement, & Roderic & Eliſabeth, qui le firent chercher pour lui prodiguer leurs remercîmens, ne purent découvrir ni qui il étoit, ni où il s'étoit retiré. Ils ſoupçonnerent qu'Alphonſe ſeul avoit été capable de leur rendre un ſervice auſſi ſignalé, & en effet c'étoit lui qui, ſe rappelant ſon ancienne amitié pour Roderic, & ſentant quelle ſeroit la douleur d'Eliſabeth ſi elle perdoit ſon Amant, avoit volé au ſecours de ſon ami. Après ce trait de générosité, celui qui venoit de conſerver la vie à Roderic, fut chercher la mort en combattant contre les Maures; mais la fortune &

l'amour avoient juré de l'accabler : au lieu du coup mortel qu'il demandoit, il reçut des fers, & demeura prisonnier des ennemis de son pays.

La nouvelle de l'esclavage d'Alphonse fut bientôt portée à la Cour de Castille : Roderic en fut accablé ; mais sachant combien le prisonnier Maure, qui étoit en son pouvoir, étoit cher à ses compatriotes, il obtint un sauf-conduit, & fut lui-même proposer de l'échanger contre Alphonse. Ce fut par ce sacrifice que Roderic reconnut l'action généreuse de son ami, mais il ne put l'engager à reparoître devant Elisabeth : il aima mieux se lier avec un Chevalier aussi malheureux que lui dans ses amours, & avec qui il continua à faire la guerre aux Maures.

Les obstacles qui s'étoient opposés au mariage de Roderic & d'Elisabeth, étant levés, ils se déterminerent à se rendre au Château qu'habitoit le pere de cette charmante Demoiselle, pour l'inviter à leurs noces. La chaleur du jour les ayant forcés de s'arrêter dans une Hôtellerie, Elisabeth voulut aller s'asseoir à l'ombre, dans un bois qui étoit derriere la maison ; elle y étoit à peine, qu'elle se vit entourée par six Chevaliers Maures, qui, malgré sa

résistance & ses cris, la placent sur un cheval, & fuient avec leur proie. Heureusement pour Elisabeth, qu'à la sortie du bois ces ravisseurs sont rencontrés par deux Chevaliers Chrétiens, qui, sans égard au nombre, entendant les cris d'une femme, fondent sur eux, en tuent trois, & forcent les autres à remettre le soin de leur vie à la vîtesse de leurs chevaux. Elisabeth, revenue de sa frayeur, veut tomber aux pieds de ses libérateurs; mais quel est son étonnement, lorsque l'un d'eux leve la visiere de son casque, & qu'elle reconnoît Alphonse ! Sa surprise redouble en voyant qu'il lui présente son épée & l'invite à lui arracher une vie que les Maures ont respectée, & qui lui est odieuse, puisqu'il ne peut espérer d'être aimé d'elle. » Ah ! lui répondit Elisabeth, puis- » je vous donner un cœur qui est tout à » Roderic, & ne me laissez-vous que ce » moyen de vous prouver ma reconnois- » sance ? Alphonse, dois-je donc être in- » fidelle ou ingrate « ?

Pendant que ceci se passoit, les trois Chevaliers Maures qui avoient fui, s'étant joints à quelques autres, revinrent attaquer Alphonse & son compagnon. Les deux Castillans se défendirent avec courage, &

donnerent le temps à Roderic, qui s'étoit apperçu de l'abſence d'Eliſabeth, d'arriver à leur ſecours. Une ſeconde fois les Maures furent vaincus ; mais Roderic, en reconnoiſſant ſon ami, vit, avec la plus extrême douleur, qu'il étoit percé d'un coup mortel. On le tranſporta au Château du pere d'Eliſabeth, qui étoit peu éloigné, où il mourut l'Amant d'Eliſabeth & l'ami de Roderic. Sa mort couta bien des pleurs à ce couple illuſtre & vertueux, & recula de quelques mois le temps de leur bonheur. Ils s'unirent enfin ; mais le trépas de Roderic, que le grand nombre de bleſſures qu'il avoit reçues en tant de combats fit arriver avant l'âge marqué par la Nature, précipita bientôt au tombeau la malheureuſe Eliſabeth.

CINQUIEME NOUVELLE EN PROSE ;

Du quatrieme Livre des BERGERIES DE JULLIETTE.

DU temps qu'Alphonſe le Sage régnoit ſur la Caſtille, il y avoit à ſa Cour une veuve, jeune & belle, nommée *Lucelle*, dont les Chevaliers les plus diſtingués de ce Royaume recherchoient l'alliance.

Pendant deux ans cette charmante personne jouit du plaisir de voir à ses pieds beaucoup d'adorateurs; mais enfin elle se décida à donner la préférence à Melchior, celui d'entre ces Chevaliers qui, par son amour & ses soins assidus, la méritoit le mieux. Melchior, assuré de son bonheur, redoubla d'empressemens pour sa Dame; & ces deux Amans étoient sur le point d'être unis, lorsque l'envie & la calomnie firent suspendre les préparatifs de leurs noces. Les rivaux de Melchior, désespérés de son triomphe, publierent sourdement que cette charmante veuve n'avoit pas attendu les cérémonies du mariage pour rendre son Amant heureux. Lucelle, outrée de cette méchanceté, ordonna à Melchior de cesser de la voir, & remit leur union à des temps plus calmes. Il obéit, le désespoir dans le cœur d'être obligé de s'éloigner de sa belle veuve. A peine ce loyal Chevalier s'étoit-il retiré dans ses terres, que la maison de Lucelle fut remplie de la foule de ces anciens Amans, & comme elle avoit un penchant décidé à la coquetterie, elle oublia l'amoureux Melchior, & parut sensible à la passion du jeune Dom Alvarès, bien plus capable de séduire une femme par l'é-

légance de sa personne & le brillant de son esprit, que par les qualités de son cœur. Moins respectueux & moins soumis que Melchior, ce nouvel Amant pressa la belle veuve de s'unir promptement par les plus forts liens : elle y consentit ; & vainement Melchior, qui fut informé de la trahison qui lui étoit faite, lui rappela par lettres leurs anciens engagemens. Dans la réponse que Lucelle fit à Melchior, elle ne chercha point à se justifier de son inconstance, mais, comptant sur sa bravoure & sur sa générosité, elle exigea de lui qu'il serviroit de second à Alvarès, que deux Chevaliers Castillans venoient de provoquer à un combat. Il est des ames chez lesquelles les plus fortes passions se taisent au cri de l'honneur. Melchior se rendit au lieu destiné pour le combat ; il combattit un des Adversaires d'Alvarès, le vainquit, courut aider son rival à venir à bout de l'autre ; & tomba lui-même sur l'arene à demi mort. On prit soin de ses jours ; mais si-tôt qu'il fut guéri, sans voir Alvarès ni Lucelle, il partit dans le dessein d'aller rejoindre l'armée d'Alphonse, qui se préparoit à faire une incursion dans les riches pays où les Maures avoient fondé des Royau-

mes aux dépens de l'Eſpagne. En traverſant une forêt, il eſt attaqué, volé & laiſſé, percé de coups, ſur le chemin, par des brigands. Heureuſement pour lui que dans ce temps Alvarès & Lucelle paſſoient pour ſe rendre à un de leurs Châteaux. La compaſſion les oblige à s'arrêter : mais de quelle douleur ne furent-ils pas pénétrés, lorſqu'ils reconnurent Melchior ? Dans ce moment, l'un & l'autre employerent tous leurs ſoins pour donner au bleſſé des preuves de leur amitié & de leur reconnoiſſance. Ils le firent porter à leur Château, qui étoit peu éloigné, & Lucelle ne quitta le chevet de ſon lit que lorſqu'on lui apprit qu'il étoit hors de danger. Mais cette Dame, ſi inconſéquente dans ſa façon de penſer, ne ſe borna pas aux ſimples devoirs de l'humanité; elle reprit pour Melchior l'amour le plus tendre, & conçut pour ſon nouveau mari une averſion inſurmontable. Alvarès ne tarda pas à s'appercevoir de ce changement ; il en fit d'inutiles plaintes à Lucelle, qui lui apprit durement ce qui ſe paſſoit dans ſon cœur, mais en lui proteſtant que ſa vertu n'en recevroit aucune atteinte. Triſte aſſurance pour un époux paſſionné ! Il accabla Lucelle des

plus sanglans reproches. Cette Dame en fut tellement affligée, que refusant toute sorte de nourriture, elle expira de douleur à la vue d'Alvarès, en prononçant le nom de Melchior. Ce malheureux Chevalier ne put survivre long-temps à la douleur que lui causa la mort d'une femme qu'il n'avoit jamais cessé d'aimer. Cependant il joignit l'armée Chrétienne, & termina sa vie & ses chagrins en combattant contre les Maures.



CINQUIEME ET DERNIER LIVRE

DES BERGERIES DE JULLIETTE.

Suite & conclusion des diverses amours des Bergers & Bergeres, traitées aux Livres précédens.

De l'invention D'OLENIX DU MONT-SACRÉ, *Gentilhomme du Maine, dédié au très-illustre & victorieux Prince, Monseigneur Philippe-Emmanuel de Lorraine, Duc de Mercœur & de Penthievre, Pair de France, & Prince du Saint-Empire & de Martigue, & Gouverneur de Bretagne* (1598).

DANS ce dernier Livre, l'Auteur donne la conclusion de toutes les Histoires de ses Bergers & Bergeres, commencées dans les Livres précédens. Comme on ne peut se refuser à croire que ces Bergeries sont une allégorie continuelle, sous le voile de laquelle Nicolas de Montreux a voulu louer ses Protecteurs & ses Protectrices, il faut aussi le reconnoître dans le personnage du Berger Arcas. Il paroît que ce Gentilhomme fut

cruellement traversé dans sa carriere littéraire, & que ses rivaux, non contens de dénigrer ses talens pour la Poésie, le persécuterent comme Protestant, le priverent de ses biens, & le firent bannir de son pays natal. C'est apparemment au milieu de ces persécutions que Nicolas de Montreux s'attacha aux Princes de la Maison de Lorraine, & que le Duc de Mercœur lui donna un asile dans son Hôtel, & le nomma son Orateur. D'après cet exposé, rien n'empêche de partager les louanges que l'Auteur donne à ses Bergers & à ses Bergeres, aux différens Princes & Princesses de la Maison de Lorraine, établie alors en France. Le Berger Philis, ce brave frere de Julliette, qui détruit les monstres qui viennent souvent troubler le repos dont on jouit dans l'Arcadie, sera, si l'on veut, le fameux Duc de Guise, tué par Poltrot, quoique cet assassinat ait été commis en 1563, & la belle Julliette sera sa sœur. A l'égard de Nicolas de Montreux, on s'apperçoit qu'il a composé ce cinquieme Livre dans le dessein d'opposer aux calomnies de ses ennemis ses vrais principes de Religion & de Philosophie. Au reste, ce qu'il veut bien nous apprendre de ses aventures sous le nom d'Arcas, est fort peu intéressant, & ne mérite pas d'être extrait. Il aime une Bergere, nommée Magdelis, qu'il quitte pour s'attacher à la belle Julliette, dont la haute naissance lui interdit l'espoir d'être l'époux. Forcé d'abandonner l'Arcadie, il se retire au bord de la mer, dans un pays habité par des Nymphes, qui sont sous la protection de Diane. Il prend de l'amour pour l'une d'elle, qui est sensible à sa passion, & néanmoins, sans le consentement de ses parens, va s'enfermer

dans une retraite où l'on garde une regle austere. Arcas l'apprend, &, de désespoir, il se précipite dans la mer. Des Pêcheurs lui sauvent la vie, & il va finir ses malheurs & ses jours en la compagnie d'un vieux Magicien.

Nous nous sommes assez expliqués sur ce que nous pensons du talent pour la Poésie de Nicolas de Montreux : ainsi nos Lecteurs ne s'attendent certainement pas que nous leur présentions rien de ses cinq Nouvelles en vers; il nous suffira de leur donner un léger précis de quatre des cinq en prose insérées dans ce cinquieme & dernier Volume.

PREMIERE NOUVELLE EN PROSE,

De la cinquieme Partie des BERGERIES DE JULLIETTE.

Un Duc de Baviere, dont on ne nous apprend pas le nom, avoit une fille unique, appelée Justine. Le bruit de la beauté de cette Princesse parvint jusqu'à la Cour de Danemarck, & engagea l'héritier de ce Trône à se procurer son portrait. Justine lui parut si belle dans cette peinture, qu'il en devint éperdument amoureux, & envoya des Ambassadeurs en Baviere pour la demander en mariage. Cette alliance ne pouvoit être refusée. Sans consulter sa fille, le Duc consentit volontiers à la proposition du Prince de Danemarck, & crut

avoir lieu de s'en applaudir, lorſqu'il ſut que pendant le voyage des Ambaſſadeurs, le Prince avoit ſuccédé à ſon pere. Juſtine n'avoit aucune paſſion dans le cœur; elle obéit, ſe regardant comme obligée de ſe conformer à la volonté de ſon pere & aux intérêts de ſes Etats. Ce fut dans cette idée qu'elle s'embarqua ſur les vaiſſeaux Danois, qui s'étoient rendus au port le plus proche pour la conduire à leur Maître. Lorſque cette petite flotte ſe trouva au milieu de l'Océan, il s'éleva une tempête affreuſe, qui diſperſa tous les bâtimens, & entraîna celui dans lequel Juſtine étoit embarquée, juſque ſur les côtes d'Eſpagne, où il ſe briſa (Preuve certaine du peu de connoiſſance que les Auteurs du ſeizieme ſiecle avoient de la Géographie). Juſtine échappa ſeule à cette violente tempête, & fut jetée mourante ſur le ſable. Elle fut ſecourue par un Gentilhomme nommé Dom Fernand de Tolede, qui la fit conduire dans ſon Château. Elle eut bientôt repris ſes forces & ſa ſanté; mais ſe trouvant ſeule & dans un pays fort étranger pour elle, elle ne jugea pas à propos de faire connoître d'abord ſa naiſſance & ſon état. Dom Fernand, également brave & galant, ne

jugea pas à propos de presser la belle Justine, en qui, de jour en jour, il reconnoissoit de nouvelles graces, & pour laquelle il prit l'amour le plus tendre. Sa passion contrainte pensa lui couter la vie; il tomba malade, &, n'osant découvrir le sujet de sa peine, il alloit périr si la charmante Etrangere n'eût exigé qu'il lui en fît confidence; il obéit, & lui apprit que sentant bien qu'il ne pouvoit plus vivre sans la posséder, il avoit craint d'offrir sa fortune & sa main à une inconnue, ou déjà engagée dans les liens du mariage, ou d'une naissance qui ne pût lui permettre de s'allier avec elle. Justine rassura son Amant sur ces deux points, en lui déclarant qui elle étoit; elle l'assura que sa tendresse étoit payée de retour, car dès le moment qu'elle l'avoit vu, l'amour s'étoit joint à la reconnoissance, & le conjura de se rétablir promptement s'il vouloit accélérer les cérémonies de leurs noces. L'Amour guérit aisément les plaies que ce Dieu a faites lui-même. Dom Fernand recouvra sa santé, & l'hymen de ses Amans suivit la convalescence de cet amoureux Chevalier; mais son bonheur ne dura pas plus d'une année.

Des Voyageurs Danois avoient passé aux

aux environs du Château de Dom Fernand ; ils avoient reconnu la Princesse Justine, & s'étoient empressés d'en donner avis au Roi de Danemarck leur Maître. Ce Prince aussi-tôt la fait demander au Roi d'Espagne, qui, instruit de tout ce que nous venons de rapporter par Dom Fernand lui-même, refuse de livrer Justine. Cette réponse enflamme le courroux du Roi de Danemarck, qui se détermine à passer en personne à la Cour d'Espagne ; il demande le combat contre Dom Fernand, l'obtient, & est vaincu. Dans sa rage, & l'on ne sait pas comment un Romancier peut imaginer de pareilles horreurs, & les mettre sur le compte d'un Roi, il attend Dom Fernand, comme il retournoit en triomphe auprès de son épouse, & l'assassine. Il est vrai qu'en lui portant le coup de la mort, il en reçut un qui le priva de la vie. Les Gardes du Roi reporterent le cadavre de leur Maître en Danemarck ; la tendre Justine, instruite de ce malheur, vint expirer sur le corps de Dom Fernand, & l'on inhuma ces époux dans le même tombeau.

SECONDE NOUVELLE EN PROSE

Du cinquieme Livre des BERGERIES DE JULLIETTE.

LORSQUE l'on contracte quelque liaison d'amitié ; l'on devroit bien s'assurer si les mœurs & le caractere de l'ami qu'on se choisit, sont dignes de la préférence qu'on lui accorde. Antonio & Léandre, Gentilshommes de la Lombardie, d'une égale naissance, d'une pareille fortune, demeuroient dans le même canton ; avoient été élevés ensemble, & s'étoient liés de la plus tendre amitié. Antonio, par une suite de circonstances, étant devenu amoureux d'une Demoiselle de Milan, nommée *Cinthie*, eut le bonheur de s'en faire aimer, &, peu de temps après, de l'avis de ses parens, il lui donna la main, & conduisit sa nouvelle épouse dans son Château, peu éloigné de celui de son ami Léandre. Cinthie, à la beauté la plus rare, joignoit la plus exacte vertu. Elle fit à Léandre, qui ne quittoit point Antonio, l'accueil le plus honnête, &

eut pour lui tous les égards que méritoit l'ami intime de son époux.

Cependant Léandre, voyant tous les jours la belle Cinthie, ne peut se défendre de l'aimer; au moins ne fit-il que de foibles efforts pour arracher de son cœur une passion dangereuse, qui, le maîtrisant, pouvoit l'entraîner dans une foule de crimes & de malheurs. Pressé par la violence de son amour, un jour qu'Antonio est à la chasse & qu'il est resté seul auprès de Cinthie, il ose lui déclarer ce qu'il sent pour elle. L'épouse d'Antonio feint de regarder comme une plaisanterie ce que lui dit l'ami de son mari; mais voyant qu'il persiste dans le dessein qu'il a de la séduire, elle lui demande avec un ton sévere s'il ne craint pas de trahir les nœuds de l'amitié qui l'attachent à Antonio. Léandre ne sait que répondre; il met sur le compte de la passion qui le domine, l'audace de ses paroles & l'empressement qu'il montre à devenir heureux. Cinthie repousse avec indignation cet ami perfide, &, tel est le pouvoir de la vertu sur le vice! elle en lui impose, & le quitte en lui ordonnant d'éviter sa présence. Léandre obéit avec peine à cet ordre rigoureux; mais s'appercevant

qu'Antonio ne changeoit point pour lui ses manieres honnêtes, il se douta que Cinthie n'avoit rien révélé à son époux; & en effet, cette femme vertueuse avoit cru devoir lui faire un mystere de l'insulte qu'elle venoit de recevoir. Enhardi par cette funeste prudence, il reparoît devant Cinthie, mais avec l'apparence d'un homme qui fait les plus grands efforts pour étouffer un amour malheureux. Peu à peu il reprend sa gaieté ordinaire, & trompe ainsi l'épouse d'Antonio, qui s'applaudit de n'avoir point troublé le repos de son mari par une confidence inutile, & de lui avoir conservé un ami. Il n'est donc que trop vrai que c'est un malheur attaché aux personnes qui pensent le mieux, d'être la dupe des fourbes & des scélérats. Tandis que Cinthie reprend pour Léandre ses manieres affectueuses, le traître formoit le plus noir projet, &, pour l'exécuter, rassembloit dans son Château sept à huit Gentilshommes perdus de dettes, déjà couverts d'infamie, & pour qui un crime de plus n'étoit qu'un jeu. Il invite à une fête les deux époux; & pendant une chasse qu'il a fait préparer, ses complices tombent sur Antonio, le percent de coups de poignard,

& le laissent pour mort à l'entrée de la forêt. Après cette horrible action, Léandre se rend à son Château, en arrache Cinthie, & la conduit dans une caverne qu'il a choisie pour sa retraite, jusqu'à ce que le bruit que doit faire dans le pays le meurtre d'Antonio, soit évanoui. Alors il se propose d'abandonner l'Italie avec Cinthie, &, dans ce dessein, il a secrétement vendu ses terres & converti en argent toutes ses possessions. Il faut ajouter, pour l'intelligence de ce que nous racontons, qu'alors l'Italie étoit livrée aux horreurs d'une guerre civile, que les loix n'y avoient plus de vigueur, & que l'asile que s'étoit ménagé Léandre étoit inaccessible à tous autres qu'à ceux qui l'habitoient. Il y conduisit Cinthie, & eut la barbarie de lui apprendre que son époux venoit d'être assassiné par ses ordres. Puisque la vertueuse Cinthie n'expira pas dans ce moment, on doit être convaincu qu'une douleur extrême ne cause pas toujours la mort. Livrée au pouvoir du dernier des hommes, en pleurant son époux, elle trembloit moins pour sa vie que pour son honneur: mais Léandre ne s'étoit proposé de devenir heureux que lorsqu'il auroit abandonné sa patrie, & ne parla de son

amour à Cinthie, que pour la disposer à se rendre par la suite à ses vœux avec moins de répugnance.

Cependant Antonio n'étoit pas mort des coups qu'il avoit reçus dans la forêt; il avoit été trouvé par ses Domestiques, qui s'étoient empressés à lui donner les plus prompts secours, & l'avoient reporté dans son Château. Au bout de quelques semaines, il avoit repris des forces; & sa jeunesse & l'espoir de se venger avoient achevé sa convalescence. Qu'Antonio rendoit peu de justice à sa vertueuse épouse! Il se rappelle une foule de circonstances qui n'avoient pas, dans le temps, mérité son attention; il croyoit Cinthie complice de son perfide ami, & la mort la plus cruelle ne pouvoit à son gré expier un crime aussi atroce. Plein de cette idée, il confie ses peines & ses soupçons à plusieurs de ses amis, & leur fait jurer qu'ils ne se sépareront pas de lui qu'il ne soit vengé. Avant d'entreprendre la recherche qu'il a décidé de faire, il envoie plusieurs espions autour du Château de Léandre, & on lui apprend qu'il n'appartient plus à ce Gentilhomme. Un paysan rapporte qu'il a reconnu plusieurs fois un de ses Domestiques qui venoit acheter

des vivres en aſſez grande quantité à la Ville prochaine, & qu'ayant eu la curioſité de ſavoir où il portoit cette proviſion, il l'avoit ſuivi juſque dans la forêt à l'entrée de laquelle Antonio avoit été aſſaſſiné. Ces renſeignemens ſuffirent à l'époux de Cinthie pour le convaincre que Léandre étoit encore caché dans cette forêt, qui depuis long-temps ſervoit de retraite à pluſieurs bandes de brigands. Il part avec ſes amis, & dirige ſes pas vers cette forêt. C'eſt à travers les routes les moins fréquentées qu'il les conduit, préſumant bien que celui qu'il cherche a établi ſa demeure au fond de quelque antre éloigné des chemins fréquentés. Il marchoit depuis cinq heures, ſans avoir pris ni repos ni nourriture, lorſqu'il entendit des cris plaintifs, qui lui parurent venir d'une femme : il s'approche, & voit avec frémiſſement Cinthie étendue ſur l'herbe, baignée dans ſon ſang, & Léandre à deux pas d'elle, percé de pluſieurs coups d'épée, & qui venoit d'expirer. Nous ne chercherons point à démêler tout ce qui ſe paſſa dans l'ame d'Antonio en cet affreux moment. Tranſporté de rage à la vue du corps de ſon aſſaſſin, n'enviſageant qu'avec effroi ſon

épouſe qu'il croit infidelle, mais douloureuſement pénétré de l'état où il la retrouve, il deſcend de cheval avec précipitation, & vole pour lui donner des ſecours : » Ils ſeront inutiles, lui dit la » vertueuſe Cinthie en le fixant d'un » œil où la mort étoit peinte; vous vivez, » cher époux, & je meurs contente, puiſ- » qu'avant d'expirer je puis encore vous » tenir dans mes foibles bras, & vous jurer » que Cinthie n'a jamais ceſſé de vous ai- » mer, & de vous être fidelle «. Antonio avoit déjà oublié tous ſes projets de vengeance ; il ne voyoit que le danger de ſon épouſe, & voulut l'empêcher de lui donner l'explication de l'incroyable aventure dont il n'appercevoit que la cataſtrophe. » Je ſens que je n'ai plus que quelques » momens à vivre, reprit Cinthie ; ſouf- » frez que j'en profite pour me juſtifier » auprès de vous, & pour emporter, en » expirant, la conſolation d'être perſua- » dée que vous ne doutez pas de mon inno- » cence «. Alors elle lui raconta quels avoient été les projets de l'infame Léandre, & les obſtacles qu'il avoit trouvés à leur exécution de la part de ſes complices. Un d'eux étoit devenu amoureux de Cinthie, & avoit fait entendre à ſes Com-

pagnons qu'en aſſaſſinant leur Chef, ils deviendroient maîtres de ſes richeſſes, qu'ils partageroient entre eux. Ce complot arrêté, l'exécution en fut remiſe au jour même que Léandre & Cinthie devoient les quitter pour paſſer en Eſpagne. Comme ils ſortoient de la caverne qu'ils habitoient enſemble, le rival de Léandre lui plonge un poignard dans le cœur, & tous ſur le champ s'emparent de ſon or & veulent l'emporter; mais ils ne s'accordent pas ſur le partage : la querelle s'échauffe, on ſe bat, &, dans la mêlée, Cinthie reçoit le coup de la mort. Cette tendre épouſe n'en put dire davantage, elle rendit le dernier ſoupir, en conjurant Antonio de lui pardonner le ſecret qu'elle lui avoit fait de l'amour de Léandre pour elle, qui avoit cauſé tous leurs malheurs. Antonio fit tranſporter dans ſon Château le corps de Cinthie, où on lui rendit les honneurs funebres; & depuis ce temps juſques à ſa mort qu'il n'eut pas longtemps à déſirer, il ne ceſſa de pleurer & de regretter ſa vertueuſe épouſe.



TROISIEME HISTOIRE EN PROSE,

Tirée du cinquieme Livre des Bergeries de Julliette.

Emmanuel, Roi de Portugal, ayant fait plusieurs conquêtes sur les Maures en Afrique, nomma, pour les défendre, les plus courageux Officiers de son armée. Noringue, Chevalier Portugais, s'étoit déjà signalé dans plusieurs batailles, & il ne fut pas oublié dans cette promotion ; on lui donna le commandement de la place la plus exposée aux attaques de l'ennemi. Sans l'amour qu'il avoit conçu pour la belle Elisabeth, une des Demoiselles de la Reine, il seroit parti avec joie, puisqu'il devoit, dans son nouveau poste, trouver de fréquentes occasions de se signaler : mais il quittoit une Maîtresse fiere, & dont les sentimens pour lui ne s'étoient pas encore déclarés.

L'Amour a été de tout temps le motif des grandes actions dans la guerre : tel n'auroit rempli ses devoirs qu'en homme de cœur, qui, pour plaire à sa Dame, a fait des choses incroyables. No-

ringue peut ſervir de preuves à ce que nous avançons. Peu content de défendre ſon poſte & d'en éloigner les Maures, il entra dans leur pays, fit ſur eux de nouvelles conquêtes, & revint couvert de gloire, traînant à ſa ſuite un grand nombre de priſonniers, entre leſquels on remarquoit la charmante épouſe d'un Prince Maure. Noringue traita cette priſonniere avec toute la diſtinction qu'elle pouvoit mériter; mais, rempli de l'idée d'Éliſabeth, il n'en fut point encore épris.

La nouvelle de ces exploits paſſa bientôt à la Cour de Portugal, & parvint à Eliſabeth, qui, flattée de la maniere avantageuſe dont on parloit de ſon Amant, ſollicita elle-même la Reine de lui obtenir un congé, &, dès qu'il fut arrivé, conſentit à lui donner la main.

Leurs noces ſe firent avec beaucoup d'éclat; mais la belle ſaiſon étant revenue, ces époux, qui, depuis leur mariage, goûtoient les douceurs de l'amour heureux & ſatisfait, furent obligés de ſe quitter. Il n'eût pas été prudent que Noringue eût conduit Eliſabeth dans une place, expoſée, par les haſards de la guerre, à être enlevée, ou du moins

assiégée par des ennemis vigilans & toujours à cheval. Noringue s'embarqua sur une escadre qui portoit un renfort considérable de troupes Chrétiennes en Afrique, & particuliérement dans la place où commandoit Noringue.

La navigation fut heureuse; les Portugais aborderent sur la côte d'Afrique, & le Gouverneur rentra dans sa place. La belle Princesse Maure y étoit encore: indignée de l'oubli dans lequel son époux paroissoit la laisser, ce fut alors qu'elle fit valoir tous ses charmes pour séduire Noringue, &, ce qui est à la honte de ce brave Officier, elle y parvint. Il oublia ses sermens, son amour pour Elisabeth, la préférence qu'elle lui avoit donnée sur beaucoup de rivaux, & prit pour cette charmante coquette la passion la plus violente. Arrivé dans son gouvernement, il ne s'occupa qu'à lui donner des fêtes, & les momens qu'il devoit employer à ses devoirs & au service de sa Patrie, il les passa dans les bras de sa séduisante Maîtresse.

Cependant les Maures harceloient continuellement les Portugais. Ne se voyant plus attaqués sur leurs foyers, à leur tour, ils venoient insulter leurs ennemis

jusque sous les murs de la forteresse. Pour lors Noringue se réveilloit de sa léthargie, couroit aux armes, & repoussoit vigoureusement les Maures : mais, pour exciter son courage, il falloit que sa Maîtresse fût à ses côtés, & qu'il combattît à ses yeux & pour la défendre.

Elisabeth apprit bientôt l'indigne conduite que tenoit son époux ; elle en fut désespérée, & prit la résolution de s'assurer de son malheur, &, s'il étoit possible, de le faire changer par sa présence. Elle se jette dans un petit bâtiment, qui la conduit sur la plage que son mari habite avec sa rivale, &, en longs habits de deuil, elle entre dans la forteresse, au moment que Noringue en sortoit à la tête de sa garnison, pour s'opposer à une attaque que les Maures projetoient. Elle se jette à ses pieds, &, trop prudente pour lui faire aucun reproche, elle le conjure seulement de jeter sur elle un regard de pitié. Noringue s'attendrit, il mêle ses larmes à celles de son épouse ; le bandeau tombe de ses yeux ; il l'embrasse, & ne voit plus dans la Princesse Maure qu'une Esclave artificieuse, qui n'a cherché à lui plaire, que pour voir son Maître à ses genoux. Mais

son devoir l'appelle ; il conjure Elisabeth d'aller à son Palais attendre son retour, & part pour charger les ennemis qu'on voit s'approcher. Il les eut bientôt dissipés, & revenoit vainqueur, lorsque la Princesse Maure, qui avoit été témoin de la réconciliation de ces deux époux, & qui, de rage, avoit poussé son cheval du côté des Maures, rejoint les fuyards, les rassemble, ranime le courage de son époux qui les commandoit, fond sur les Chrétiens, les met en fuite, & donne elle-même un coup mortel au brave & infortuné Noringue. » Je suis vengée, dit» elle ; il me suffit « ; & la cruelle & les Maures sont déjà éloignés. On rapporta dans la forteresse le corps du Commandant. Quel affreux spectacle pour sa tendre épouse ! Elle en mourut de douleur, & leurs corps, transportés à Lisbonne, furent déposés dans le même tombeau.



QUATRIEME NOUVELLE,

Tirée du dernier Livre des BERGERIES DE JULLIETTE, & dont le sujet se retrouve aussi dans le troisieme Tome des Histoires tragiques, extraites des Œuvres Italiennes du BANDEL.

L'ITALIE est de toutes les contrées de l'Europe, celle où les haines entre les familles se sont le plus long-temps conservées; & si l'on veut bien faire attention au caractere général des Peuples qui l'habitent, & se rappeler les factions des Guelphes & des Gibelins, on ne sera point étonné que dans les Républiques & dans les petits Etats Souverains qui la partageoient, les fils aient sucé avec le lait la haine pour ceux qui s'étoient déclarés d'un parti contraire à celui que leurs peres avoient embrassé.

VERS l'an 1423, Venise étoit gouvernée par le Doge François Foscari, qui avoit trouvé moyen de joindre aux grandes possessions de cette République, le *Bressan*, le *Cremonois*, le *Lodesan*, & le *Bergamasque*. Dans ce temps, deux illustres familles faisoient l'ornement de Venise,

les *Bembo* &, les *Barbarigo*, dont les peres avoient successivement occupé les principales places de la République, & qui avoient laissé de grands biens à leurs successeurs. Les chefs de ces deux Maisons pouvoient, sans crainte d'être refusés, choisir des épouses entre les filles des plus anciens Nobles. Barbarigo jeta les yeux sur l'héritiere des Gradenigo, & Bembo prit pour femme la fille unique de François Valerio. Ces deux jeunes personnes se trouverent fort satisfaites d'un pareil choix; Bembo & Barbarigo étoient des Cavaliers très-aimables, & *Isaure Gradenigo* & *Lucie Valerio* sentirent tout l'avantage qu'il y avoit à leur être unies.

Isaure & Lucie avoient été élevées ensemble; & la douce habitude de se voir sans cesse, les avoit liées de l'amitié la plus intime, en sorte qu'elles ne se cachoient rien de leurs plus secrets sentimens. Après s'être mutuellement félicitées sur le rang qu'elles alloient tenir entre la Noblesse de la République, elles se confierent leurs craintes réciproques. » Nous avons passé ensemble notre pre- » miere jeunesse, dit Isaure à Lucie; » seroit-il possible qu'une alliance qui doit » faire notre félicité, détruisît l'union qui » est

» eſt entre nous, & fût la ſource de nos » chagrins ? Vous ſavez de quelle haine » ſont prévenues, l'une contre l'autre, les » familles Barbarigo & Bembo; haine qui » dure depuis deux ſiecles, & que le chan- » gement des circonſtances & la raiſon » n'ont encore pu éteindre. Je tremble » que le premier devoir qui nous ſera im- » poſé, ne ſoit celui de ne nous plus voir. » Ce ſeroit pour moi le comble du mal- » heur «. Lucie témoigna les mêmes appréhenſions à ſon amie, & elles ſe ſéparerent, bien réſolues de chercher les moyens de ramener leurs époux à des ſentimens plus raiſonnables, & de les réconcilier, s'il étoit poſſible. Les noces ſe firent avec beaucoup de magnificence, mais on remarqua qu'elles ſe célébrerent le même jour, & que par conſéquent les deux familles, & même les amis de chacune d'elles furent néceſſairement ſéparés. Le haſard ſeul n'avoit pas produit cet arrangement, dans lequel Barbarigo & Bembo n'avoient eu en vûe que de prouver que leur haine mutuelle ſubſiſtoit toujours, & d'obliger ceux de leur parti à ſe déclarer ouvertement. En effet, toute la Nobleſſe de Veniſe ſe partagea entre ces deux illuſtres rivaux, &, ſans la prudence & les ſoins du

Doge Foſcari, ce jour de réjouiſſance auroit été un jour de deuil pour une partie de la République.

Il ne manquoit à la félicité des nouvelles épouſes, que le plaiſir de vivre en ſociété, comme elles faiſoient lorſqu'elles étoient filles, & c'eſt ce qui leur fut expreſſément défendu dès les premiers jours de leurs mariages. Bembo ordonna aſſez ſévérement à ſa femme de rompre tout commerce avec l'épouſe de Barbarigo. Vainement elle oſa lui repréſenter le tort que des haines héréditaires, & auſſi déplacées que la ſienne, pouvoient faire aux intérêts de la République; il fallut ſouſcrire à l'arrêt qui lui fut prononcé de ceſſer de voir ſon amie ni aucun de ſes parens. Pareil ordre fut donné à Iſaure.

Il faut ſavoir que les Palais de ces illuſtres Vénitiens étoient ſitués ſur le même canal, & contigus l'un à l'autre: ainſi les deux Dames pouvoient ſe voir, ſe faire des ſignes, & même, avec précaution, ſe dire quelques mots; ce fut par ce moyen qu'elles ſe rendirent compte de ce qui venoit de leur être preſcrit. Elles trouverent auſſi les occaſions de s'écrire, & de ſe faire rendre leurs billets, ſoit à l'Egliſe, ou même chez elles, par des per-

ſonnes sûres : & plus on oppoſoit d'obſtacles à l'envie qu'elles avoient de ſe voir ſans contrainte, plus ce déſir augmentoit.

Pendant ce temps, Barbarigo avoit eu occaſion de voir la belle Lucie dans diverſes maiſons, &, par un caprice trop commun dans tous les ſiecles, quoiqu'il eût une femme charmante, il en étoit devenu amoureux. Mais quel pouvoit être ſon eſpoir ? Devoit-il eſpérer d'être écouté de l'épouſe de ſon mortel ennemi, à laquelle même il n'auroit pu adreſſer une parole, ſans riſquer d'exciter la colere de Bembo ? On l'a remarqué de tout temps, l'Amour ne raiſonne point. Barbarigo ſe laiſſa entraîner au ſien, ſans prévoir quelles en ſeroient les ſuites. Il ſe trouvoit dans toutes les ſociétés que fréquentoit Lucie, & ne ſe rendoit que dans les Egliſes où il étoit certain de la rencontrer. Par-tout il la regardoit avec des yeux paſſionnés, & cherchoit à lui faire comprendre ce qui ſe paſſoit pour elle dans ſon cœur. Lucie ne s'apperçut pas, ou feignit de ne ſe pas appercevoir des œillades de Barbarigo ; mais Bembo, tout auſſi galant que ſon ennemi, tout auſſi porté que lui à l'infidélité, en promenant

ſes regards ſur les Beautés qui étoient dans une Egliſe où il avoit été rejoindre Iſaure, remarqua la contenance de Barbarigo, & en conçut auſſi-tôt quelque jalouſie. Par haſard il rencontra les yeux de Lucie, qui occupoit une place à l'oppoſite de celle où étoit ſon épouſe; il les trouva beaux, &, pour la premiere fois, il s'attacha à examiner les traits de cette jeune Dame, qui ne le cédoit à aucune des Beautés de Veniſe. Voilà Bembo auſſi épris des charmes de la femme de Barbarigo, que Barbarigo l'étoit de ceux de la ſienne; &, par une ſingularité remarquable, ces deux rivaux, ayant fait les mêmes obſervations, devinrent également jaloux l'un de l'autre. Tout le monde ſait qu'on peut être en même temps infidele & jaloux. Les deux époux mirent des émiſſaires en campagne, avec des billets galans, remplis des plus tendres proteſtations d'amour, dans leſquels on déclaroit également qu'on reſpectoit la vertu de la Dame, & qu'on ne demandoit qu'un regard, qui prouvât au moins qu'on étoit ſenſible aux tourmens que l'on enduroit.

Iſaure & Lucie reçurent à peu près à la même heure ces deux billets amoureux: leur ſurpriſe fut grande, & elles réſolurent de ſe les communiquer. Elles

se firent des signes de leurs fenêtres, se montrerent leurs billets; mais elles ne purent s'entendre. Isaure, plus vive que Lucie, impatientée de ce manége infructueux, à tout risque, prit le parti de passer chez son amie. Là elles s'expliquerent & rirent d'abord beaucoup de la fantaisie de leurs maris: mais Lucie, réfléchissant sur cette aventure, prétendit qu'elles en pouvoient tirer le plus grand parti pour leur satisfaction réciproque. » Vous » gémissez, dit-elle à Isaure, de la haine » opiniâtre qui sépare les deux familles de » nos maris, & peut-être imaginez vous » que ce qu'ils tentent aujourd'hui est » une suite de cette même haine; car » quel plus terrible coup peut-on porter à » son ennemi, que de chercher à rendre » son épouse infidelle ? Je ne suis pas de » ce sentiment; je crois nos maris volages de bonne foi, & je soupçonne qu'il » ne tient qu'à nous de nous en con» vaincre; mais, sans aller aussi loin qu'ils » le désireroient, ne pourrions-nous pas » les amener au point de nous faire le » sacrifice de leur raccommodement ? La » foiblesse des hommes est bien grande, » quand ce sont nos faveurs qu'ils pour» suivent. Mon avis seroit d'entretenir un

» commerce de billets avec nos époux,
» de les enflammer de plus en plus, en
» irritant leurs désirs par de fausses espé-
» rances, & ensuite nous prendrons con-
» seil de l'occasion, pour faire réussir notre
» projet «.

Isaure adopta ce plan de conduite, &, avant de se quitter, elles répondirent gracieusement aux billets doux de leurs adorateurs. Il est à croire que la vanité de Bembo & de Barbarigo leur avoit permis d'espérer une réponse à leurs missives, mais certainement ils ne se flattoient pas d'en recevoir une aussi agréable. Une intrigue entamée sous d'aussi favorables auspices leur fit croire que bientôt elle se termineroit au gré de leurs désirs. Alors, faisant taire leur jalousie, ils ne songent plus qu'à la réussite de leurs amours. Ils se trouvent par-tout où ils peuvent rencontrer leurs Belles, & n'épargnent, pour arriver à leur but, ni les billets tendres, ni les vers amoureux. Les femmes, de leur côté, ménageoient le terrein pied à pied, & lorsqu'elles croyoient le pouvoir faire sans danger, elles témoignoient combien elles étoient affligées des obstacles qui s'opposoient à la réunion des familles de Bembo & de Barbarigo. Déjà les maris

ſembloient moins animés l'un contre l'autre, & convenoient qu'après deux ſiecles il étoit temps de regarder de généreux concitoyens comme ſes freres. Ils tenoient le même langage dans leurs billets, lorſqu'Iſaure ou Lucie feignoient de motiver le refus d'un rendez-vous, ſur la haine qui ſubſiſtoit entre leurs familles.

Cette ſinguliere intrigue étant pouſſée à ce point, & les deux maris devenant de jour en jour plus preſſans, les Dames crurent qu'il n'étoit plus temps de reculer. Elles écrivirent à leurs Amans, qu'enfin elles ſe rendoient à leurs inſtances. L'heure fut aſſignée à tous deux au milieu de la nuit. On leur preſcrivit de ſe préſenter à une porte dérobée qui donnoit ſur le canal; qu'une femme, de laquelle on étoit sûre, les y attendroit & les conduiroit juſqu'à une chambre éloignée du grand appartement, où on ſe trouveroit; mais on exigeoit d'eux que tout ſe paſſât dans l'obſcurité & dans le plus grand ſilence, afin d'écarter tous ſoupçons d'une complaiſance auſſi dangereuſe pour l'une que pour l'autre.

Pendant que des Domeſtiques affidés portoient ces billets aux adreſſes qui leur avoient été données, les deux femmes

ſe virent, & convinrent que, pour cette nuit ſeulement, elles occuperoient la place l'une de l'autre, où elles ſe permettroient des plaiſirs que leurs infideles ſeuls ne croiroient pas légitimes. Bembo & Barbarigo furent au comble de la joie en recevant ces meſſages; chacun de ſon côté proteſta un voyage à la campagne, & attendit avec impatience le moment qui devoit mettre dans leurs bras l'épouſe de leur ennemi. Faiſons ici une réflexion qui nous paroît aſſez juſte. Ces deux nobles Vénitiens, qui, dans toutes les circonſtances, ſe comportoient en hommes ſages, dans celle-ci n'agiſſoient-ils pas avec la derniere imprudence? En ſuppoſant que les femmes ne fuſſent pas d'accord, & qu'elles euſſent confié ce ſecret à leur mari, n'étoit-ce pas ſe remettre à la diſcrétion de ſon mortel ennemi, qui, offenſé dans ſon honneur, en auroit voulu laver la tache dans le ſang du coupable? Ils furent au rendez-vous ſans cette crainte, & tout s'y paſſa comme nous l'avons laiſſé entrevoir. Nous les y retrouverons dans un moment; mais avant de les rejoindre, il eſt néceſſaire d'entrer dans les détails d'une autre aventure, qui doit éclaircir tous les événemens de celle-ci.

Le Doge Foſcari qui, comme nous l'avons dit ci-deſſus, gouvernoit alors la République de Veniſe, avoit un neveu, nommé Louis Foſcari, Gentilhomme fort aimable, fort amoureux, & fort recherché des Dames. Il faiſoit depuis long-temps la cour à une Dame veuve, appelée Giſmonde; il la ſuivoit par-tout, il lui écrivoit les billets les plus tendres; mais juſque-là ils étoient reſtés ſans réponſe. Enfin, ſa perſévérance l'emporta ſur les ſcrupules de la Belle; elle aſſigna un rendez-vous à Foſcari, & la ſingularité voulut qu'elle choisît, pour voir ſon Amant, la même nuit où Bembo & Barbarigo devoient ſe trouver avec leurs Maîtreſſes. Foſcari ſe munit d'une échelle de corde; il ſe rend ſous le balcon de Giſmonde; l'échelle eſt enlevée & attachée fortement au balcon; il y monte: mais à peine eſt-il au dernier échelon, que le pied lui manque, & il tombe ſur le pavé. Une large bleſſure qu'il ſe fit à la tête, & par laquelle ſortoit beaucoup de ſang, ne lui permit pas de ſe relever auſſi-tôt: cependant, faiſant réflexion que s'il étoit trouvé en cet état ſous les fenêtres de Giſmonde, cette Belle ſeroit perdue de réputation, il eut le courage de ſe traîner

à deux rues de-là, & tomba évanoui entre les deux Palais de Bembo & de Barbarigo. Gismonde, toute éplorée, l'ayant vu partir, se retira dans le fond de son appartement.

Les Gardes de sûreté, qui font toute la nuit une exacte patrouille dans Venise, en passant par ce quartier, trouverent Foscari, le reconnurent, &, le croyant mort, le porterent dans l'Eglise la plus prochaine, où ils déposerent ce corps; mais ne doutant pas que le crime qu'ils soupçonnoient n'eût été commis par quelqu'un des deux maisons voisines, ils les entourerent, & les Sbirres, trouvant les deux petites portes ouvertes, y entrerent, & parvinrent séparément à chacune des chambres où Bembo & Barbarigo se croyoient les plus heureux des hommes. Isaure & Lucie, entendant beaucoup de bruit dans les escaliers, se crurent découvertes, & se glissant par un autre passage, elles rentrent chez elles; mais il n'en fut pas de même des deux maris, ils ne purent échapper à la vigilance des Officiers, qui, à l'effroi que Bembo & Barbarigo témoignerent, ne douterent pas qu'ils n'eussent entre leurs mains les assassins de Foscari. Ils les conduisirent dans la même prison, &

attendirent le jour, pour rendre compte à la Seigneurie des désastres de cette affreuse nuit.

Lorsque Bembo & Barbarigo se virent ensemble, & qu'on leur dit qu'ils étoient arrêtés, comme étant presque convaincus du meurtre de Foscari, ils resterent dans le plus grand étonnement. Bembo rompit le premier le silence, & conjura Barbarigo de lui avouer comment il se pouvoit faire qu'il eût été surpris dans son Palais. Barbarigo promit de l'instruire, à condition qu'il lui feroit la même confidence. L'explication leur fit comprendre que tous deux, par les mêmes moyens, avoient travaillé à leur déshonneur. Dans la rage qu'excita en eux la prétendue infidélité de leurs femmes, plutôt que de se voir la fable de la Ville en rendant publique leur aventure, ils se promirent réciproquement de s'avouer les auteurs de l'assassinat de Foscari, comme s'il étoit moins déshonorant pour un Gentilhomme d'être reconnu pour assassin, que pour le mari d'une épouse infidelle. Pendant ce temps, le Curé de l'Eglise où le corps de Foscari avoit été déposé, préparoit tout pour les funérailles de ce Seigneur : mais tandis qu'on arrangeoit les cierges autour

de lui, il crut s'appercevoir que le corps remuoit; aussi-tôt il lui passe la main au défaut de l'estomac, & sent les mouvemens du cœur. Plein d'espoir de le sauver de la mort, il le fait porter dans son Presbytere, & appelle des Chirurgiens, qui visitent sa plaie, ne la trouvent pas mortelle, & qui, à l'aide de liqueurs spiritueuses, lui font revenir la parole. Aussi-tôt il dépêche un homme, qui rend compte au Doge du retour à la vie de son neveu : dès le moment, on députa un Magistrat pour aller savoir du blessé même, qui l'avoit réduit en cet état : il avoua avec l'apparence de l'ingénuité, qu'il étoit tombé d'une échelle en escaladant le balcon du Palais de Gismonde ; mais il soutint que c'étoit à l'insçu de cette Belle, & dans l'intention de dérober quelques bijoux précieux. Le Chirurgien confirma cette déposition, en assurant que la plaie n'avoit été faite par aucune arme, mais étoit le seul effet de la chute. Cette confession faite à un Magistrat, en présence de beaucoup de personnes, le força de donner des Gardes à Foscari. Il retourna au Doge, & l'informa de ce qu'il venoit d'apprendre. Le Conseil assemblé interrogeoit alors Bembo & Barbarigo, qui, prévenant

toute demande, se déclaroient conjointement coupables du meurtre de Foscari, disant que, le voyant roder depuis longtemps auprès de leurs Palais, & ne sachant à laquelle de leurs femmes il en vouloit, ils avoient cru devoir se délivrer de leurs craintes par un assassinat.

Des déclarations aussi contradictoires embarrasserent beaucoup le Conseil ; & toute la sagacité de ces Juges n'auroit pas été capable de démêler la vérité, si le fond de ce procès n'avoit été enfin éclairé par d'autres lumieres : mais, d'un côté, Gismonde oubliant le soin de sa réputation, pour sauver son Amant de l'opprobre qui suit une action indigne, vint ellemême présenter au Conseil assemblé l'échelle & les lettres de Foscari : de l'autre, Isaure & Lucie se rendirent devant les Magistrats, firent, en présence de Bembo & de Barbarigo, la lecture des lettres amoureuses qu'elles avoient reçues séparément de ces maris infideles, & elles expliquerent comment, de concert, elles avoient entrepris de les abuser. Pour lors tout fut éclairci. Les maris, honteux d'avoir été les dupes de leurs épouses, s'embrasserent, & convinrent de leurs torts. Dès ce moment, ils abjurerent cette haine

invétérées, qui avoit, durant deux ſiecles, déſuni leurs familles, & promirent de s'aimer comme freres. La belle veuve Giſmonde, preſſée par le Doge de rendre heureux ſon neveu, conſentit à lui donner la main auſſi tôt qu'il ſeroit rétabli de ſa bleſſure. Peut-être le Sénat fut-il très-ſatisfait de n'avoir pas à débrouiller une cauſe ſi chargée de circonſtances embarraſſantes, & où la vérité étoit ſi difficile à ſaiſir. Les noces de Foſcari ſe célébrerent avec beaucoup de magnificence, & le Doge ſut tirer un grand parti de la réunion des familles de Bembo & de Barbarigo, dans la guerre que la République ſoutenoit contre Sforce, Duc de Milan.

FIN du vingt-quatrieme Volume des Mélanges.



TABLE

DES MATIERES

Contenues dans le vingt-quatrieme Volume de ces Mélanges.

SECTION DIX-SEPTIEME.

SECTION DIX-HUITIEME. 209

FIN de la dix-huitieme Section & de tous les Romans du ſeizieme ſiecle.





